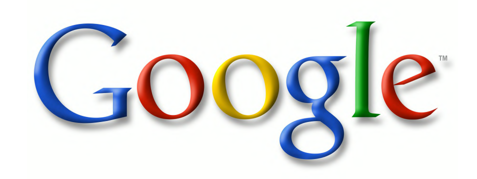


LA FONTAINE

SES FACULTÉS PSYCHIQUES. — SA PHILOSOPHIE
SA PSYCHOLOGIE. — SA MENTALITÉ. — SON CARACTÈRE

PAR

Jean-Paul NAYRAC

PARIS
HENRY PAULIN ET Cie, ÉDITEURS
21, RUE HAUTEFEUILLE, 6e
1908

A M. Jules Poirier,

Proviseur du Lycée Janson de Sailly,
Inspecteur d'Académie honoraire

Hommage respectueux
et reconnaissant.

J.-P. N.

JEAN DE LA FONTAINE

INTRODUCTION

Tout le monde sait que La Fontaine a été l'objet de travaux considérables. Cet esprit si subtil, cet homme si naturellement original a intéressé la plupart de nos littérateurs et de nos critiques.

Aussi, après l'*Éloge* de Chamfort, les belles recherches de Saint-Marc Girardin, la thèse ingénieuse de Taine, les études critiques de Nisard, Sainte-Beuve, Brunetière, Lafenestre, Faguet, Lanson, Doumic, etc... et les biographies, méticuleusement établies, de Walckenaer et de Paul Mesnard, il semble tout naturel de rappeler la célèbre parole du moraliste : « Tout est dit et l'on vient trop tard... »

Mais un commerce assidu de plusieurs années avec l'illustre fabuliste m'a dissuadé de porter un tel jugement ; j'ai trouvé dans ses œuvres une philosophie qui certes a son prix et une psychologie qui, sans être dogmatique, n'en est pas moins fort intéressante. Étudiés à la lumière des méthodes psychologiques, son état mental et son caractère m'ont paru tout autres. Un nouveau « bonhomme » s'est dressé devant moi, et c'est cette physionomie nouvelle que je voudrais faire connaître au public.

Ce n'est pas sans une certaine inquiétude que je me suis décidé à coordonner les résultats de mes recherches.

Les scrupules de la première heure ont disparu peu à peu devant une certitude objective de plus en plus justifiée. Conscient de la méthode que j'ai employée, je présente aujourd'hui un La Fontaine, à mon sens, plus naturel et plus vrai.

Quoique la technique dont je me suis servi me fût familière antérieurement à toute bibliographie, je me suis cependant beaucoup inspiré de quelques recherches similaires assez récentes et qui peuvent se résumer en trois groupes différents :

1° M. Paulhan[1], dans son précieux livre sur *le Caractère*, applique souvent la méthode historique à la pensée d'un auteur dont il veut connaître le caractère ; il lit attentivement ses œuvres, se renseigne sur sa vie, ses habitudes d'esprit et le classe ensuite selon ses tendances propres : il a fait une application typique de cette discipline psychologique sur la personne de Flaubert. Je rangerais volontiers, dans cette catégorie, sans oser dire qu'elles en procèdent expressément, les belles et pénétrantes études de M. Dumas[2] sur *Saint-Simon et Auguste Comte ;*

2° L'excellente monographie du Dr Toulouse[3] sur *Zola* nous initie à une procédure plus scientifique, parce qu'elle a le grand mérite d'être une expérience directe, c'est-à-dire faite sur un vivant, avec la garantie précieuse d'un contrôle fréquent et minutieux. Cet auteur s'est moins préoccupé de connaître la caractéristique de son « homme-test » que de reconstituer ses antécédents, de faire revivre son évolution physique et mentale, et d'illustrer surtout le côté spécifique, original de sa vie physiologique et mentale. Je rangerais à cette place, bien qu'elles ne soient que des monographies

1. F. PAULHAN, *le Caractère* (1 vol. in-8°, 2e édit., Alcan, Paris, 1902).

2. G. DUMAS, *Psychologie de deux Messies : Saint-Simon et Aug. Comte* (1 vol. in-8°, Alcan, Paris, 1905).

3. Dr TOULOUSE, *Zola* (1 vol. in-12°, Société d'Éditions scientifiques, Paris, 1896).

partielles, les délicates analyses psychologiques que M. Alf. Binet[1] a consacrées à *de Curel* et à *Paul Hervieu;*

3° Enfin je me suis plu à consulter souvent l'ouvrage de W. Stern[2], qui définit les règles et expose les principes de la psychologie individuelle. J'estime notamment avec ce psychologue que la biographie, les mémoires et l'histoire d'une part; et d'autre part, l'état des mœurs, des religions et de la civilisation, éclairent puissamment la physionomie de tout homme et particulièrement celle d'un écrivain ou d'un penseur. Cette idée a été longuement analysée dans le livre aussi savant que méthodique de M. Georges Renard[3].

Quoi qu'on puisse dire de la théorie du « milieu » et du « moment » de Taine, un homme naît à un moment donné de l'histoire, dans un milieu défini, héritier d'un dépôt de tendances et d'habitudes anciennes; il évolue ensuite dans un cadre connu, et il subit, plus ou moins, les chocs mécaniques de la nature et les influences morales de la société qui l'environne.

Un homme n'est que l'agrégat, la résultante, le terme provisoire d'un nombre incalculable d'influences exogènes et endogènes. Elles le prédéterminent fort souvent dans ses actions, le vivifient ou le paralysent dans ses tendances spécifiques, puis, devenant un jour sa propre pensée, son propre « moi », influent sur sa vie intelligente et sur son devenir.

C'est donc par un alliage raisonné et prudent de ces trois méthodes que je compte animer la physionomie du « grand fabuliste ». Je m'aiderai de l'une pour préciser les influences du milieu et du moment; j'aurai recours à

1. Alf. Binet, *Etude sur de Curel* (*Année Psychologique*, n° 1, 1895, Schleicher frères). *Etude sur Paul Hervieu* (*Année Psychologique*, n° 10, 1904, Masson et Cie); voir aussi du même auteur : *L'Etude expérim. de l'Intelligence* (1 vol. in-8°, broché. Schleicher, Paris, 1903).

2. W. Stern, *Ueber psychologie der individuellen differenzen*. Leipzig, Barth, 1901.

3. G. Renard, *la Méthode scientifique de l'Histoire littéraire* (1 vol. in-8°, Alcan, Paris, 1900).

l'autre pour établir le plus objectivement qu'il me sera possible son état mental et son caractère; enfin, je m'inspirerai de l'œuvre du Dr Toulouse pour établir le plan général qui réglera mon étude et en fixera les étapes.

Sans doute, cette pérégrination à travers la pensée de Jean de La Fontaine n'aura ni la valeur ni la portée d'une expérience directe. Elle n'en constituera pas moins une investigation disciplinée en vue de la connaissance positive du contenu mental d'un être, qui n'est plus, mais dont la pensée est toujours vivante dans la mémoire des hommes.

Avant de fixer et de synthétiser mes longues et minutieuses recherches, j'ai examiné bien souvent les critiques que ne manqueront pas de soulever les littérateurs et les psychologues intéressés.

Déjà j'entends celui-ci s'écrier : « Vous n'y songez pas? La Fontaine est loin de nous et les documents décisifs manquent sur son compte. D'ailleurs les psychologues étudient d'ordinaire les vivants » ; et cet autre ajouter que « le fabuliste est peu communicatif, à peu près impénétrable, et qu'il échappe à toute curiosité intime ».

D'autres *a priori* me condamneront : ma méthode leur paraîtra suspecte, elle ne leur plaira pas. C'est à l'adresse de ces derniers critiques que l'éminent psychologue, Th. Ribot, écrivait, il y a quelque trente ans : « Malheureusement ces sortes d'études rencontrent beaucoup d'ennemis; les littérateurs, parce qu'ils n'admettent pas ces procédés de savants; les savants, parce qu'ils en jugent l'emploi impossible. Nous ferons cependant remarquer à ces adversaires, s'ils veulent bien y réfléchir, que ce qu'ils rejettent ici, ils l'acceptent ailleurs [1]. »

En dépit de toutes ces objections, je montrerai aisément, entre autres choses, que l'œuvre de La Fontaine se prête volontiers à une investigation psychologique : contraire-

1. Th. Ribot, *M. Taine et sa psychologie*, p. 21 et 22. (*Revue philosophique*, juillet 1877.)

ment aux assertions d'un très grand nombre d'auteurs. notre fabuliste apparaîtra communicatif, expansif, bavard, même quand il s'agit de lui-même.

Jusqu'ici, l'on nous a fait connaître l'auteur des fables incomparables, l'écrivain affiné, le limeur patient de mille petits drames en « cent actes divers », mais l'on a trop tenu l'homme à l'écart de ses œuvres. Les uns, comme Walckenaer, nous en ont parlé d'un point de vue purement descriptif ou anecdotique; les autres, comme Taine, n'ont voulu chercher l'homme qu'au travers de ses fables, s'imaginant qu'il était là tout entier.

J'estime, au contraire, que c'est dans la correspondance, les épîtres, les ballades, les épigrammes écrites au jour le jour, selon l'inspiration, l'état mental, le déterminisme du moment que nous apercevrons surtout la personnalité du « fabuliste » dans tout ce qu'elle a de propre et d'original. Les œuvres laborieuses, à force d'être limées, martelées, finissent par devenir impersonnelles ou tout au moins ne nous révèlent que faiblement les tendances innées d'un écrivain. L'homme se montre mieux dans la vie automatique ou habituelle, qui est la condition d'existence, la base de tout être pensant. L'homme, pourrait-on dire, se décèle tout entier dans la spontanéité. Les manifestations spontanées de la vie psychique impliquent presque toujours une certaine irréflexion. La spontanéité se caractérise par l'absence de tout raisonnement subtil, de tout calcul, de toute hypocrisie intéressée; elle nous fait connaître une conscience dans toute sa nudité, c'est-à-dire dépouillée des formes simulées dont peuvent l'envelopper la réflexion et la raison.

Je ne voudrais pas laisser supposer que je tiendrai à l'écart, dans cette étude, les travaux de longue haleine de l'éminent écrivain. Au contraire, je puiserai souvent dans ses fables et dans ses contes. Mais j'aurai toujours pour premier souci d'enregistrer les manifestations spontanées de son esprit.

L'œuvre de longue haleine révèle l'unité d'une conscience dans le temps, nous en fait connaître les tendances fortes et durables. Là, nous saisissons sur le vif la pensée qui se corrige, se perfectionne et sans cesse s'efforce d'atteindre l'idéal de la forme et du fond. L'œuvre spontanée, au contraire, nous montre l'homme aussi bien que l'écrivain « sans apprêt et sans fard », aux prises avec les influences extérieures ou intérieures du moment.

*
* *

Mais l'étude d'une personnalité ne saurait finir aussi hâtivement, surtout lorsque l'on se propose de ressusciter en quelque sorte son caractère et particulièrement sa mentalité.

Reconstituer l'état mental d'un écrivain, d'un penseur, c'est faire dans le menu et d'après ses écrits la psychologie minutieuse de ses facultés psychiques. Quoique le caractère soit le principal facteur de l'état mental, il faut bien se garder de les confondre. Le caractère se définit par les tendances fortes de l'individu, c'est-à-dire celles qui absorbent ou neutralisent un peu les autres. La « caractéristique » nous permet même, à l'occasion, de préjuger de la conduite de tel individu ou de tel autre, dans bien des moments de son existence.

L'état mental, au contraire, embrasse les tendances fortes et les tendances faibles. Il implique toutes les modalités de l'esprit, il est le synonyme de la conscience tout entière.

Ce qui est négligeable ou relatif pour le caractère — j'entends l'ensemble des détails de la vie psychique — devient donc nécessaire à la connaissance de l'état mental. Ici, il s'agit de détailler, d'analyser ; là, il importe de résumer, de synthétiser. On peut qualifier un caractère par un mot. L'on ne saurait expliquer une mentalité sans de longs et minutieux détails.

Mais comment parvenir, somme toute, à démonter ainsi de toutes pièces le mécanisme d'une conscience? Existe-t-il des voies qui puissent nous conduire au centre même de l'activité mentale du « moi » que l'on veut connaître?

Trois ordres d'influences interviennent à tout instant dans la vie d'un être pensant, quel qu'il soit. Tout cerveau humain reçoit des excitations du monde extérieur. Il les enregistre, et il s'empresse d'y répondre. D'une part, c'est le monde extérieur qui agit sur la vie pensante; d'autre part, quand elle n'influe pas directement et de prime abord, c'est la vie pensante qui réagit sur la vie extérieure. C'est dire qu'une idée peut prendre sa source en dehors de la conscience (influence extérieure) et venir la modifier, comme aussi le cerveau peut concevoir une idée ou un système d'idées (influence intérieure) et modifier telle partie du monde extérieur. L'homme subit même un troisième courant, tout intérieur et tout intime, le courant auto-intérieur. Il a le pouvoir de se modifier purement et simplement dans sa conscience, selon le simple jeu, selon l'arrangement de ses images mentales et de son idéation.

1° En premier lieu, mes sens me font connaître à chaque instant le monde extérieur. La nature provoque en moi des états d'âme qui peuvent modifier d'autant mieux ma mentalité que je réagis davantage. Toutes ces forces extérieures influent à tout moment sur ma conscience et la modifient en raison de leur intensité et de ma puissance de réceptivité. Ce sont là les influences externes;

2° En deuxième lieu, je provoque une réaction ou je réagis selon mes tendances spéciales, selon la puissance de mes facultés psychiques. Je transforme l'excitation reçue en mouvement utile ou inutile : selon le cas, je modifie en bien ou en mal, le monde extérieur, j'affirme ma façon de voir, de juger la vie, j'étale les modalités de ma nature mentale et de mon caractère.

Mais le meilleur et le plus important d'une telle action n'est pas en ce point. Grâce à l'expérience acquise, grâce à l'intuition et à l'imagination naissent souvent dans l'esprit des idées originales, qui n'ont point été provoquées directement par les sens, mais qui s'appliquent au monde extérieur. Si je me dis un jour, sans la moindre raison, que le « bien » n'est pas, il y a des chances pour que je voie, dès lors, tout différemment, mes amis les plus vertueux, pour que je les interprète toujours d'une façon désobligeante. Il m'a donc suffi d'une conception personnelle pour transformer en quantité et en qualité une partie de mon entourage. Telles sont, les influences internes ;

3° Enfin, de même que mon corps est créateur d'énergie bienfaisante ou de toxines destructives, ainsi ma conscience peut s'enrichir ou s'appauvrir pour son propre compte. Sous l'action des aliments qui fermentent dans mon estomac, par le simple jeu de mes organes, je m'empoisonne, je m'intoxique tous les jours, en même temps que je me régénère par ces mêmes aliments, par ces mêmes organes. Il y a là une lutte presque toujours inégale entre l'agent destructeur et l'agent conservateur. Suivant la supériorité de celui-ci ou de celui-là, je serai fort ou faible dans le combat vital.

Il en est de même pour l'activité de l'esprit. Grâce à l'idéation, à la mémoire, à l'association des idées et à l'imagination, l'homme fait sans cesse, dans son for intérieur, des mélanges et des coupages d'idées, il réussit à associer et à dissocier toute sorte d'éléments, il crée des idées neuves, il revêt d'une forme nouvelle une idée séculaire.

A chaque moment de son existence, les milliards de cellules de son corps s'actionnent à son insu et réagissent d'un commun accord sous l'influence de son imagination, de son attention et de sa volonté. Mais il est incontestable qu'il « s'auto-influence » lui-même, en quelque sorte, en vertu de ses tendances, de ses inclinations, de la qualité

de son imagination, ou même, parfois, simplement sous l'action plus ou moins consciente de l'activité habituelle et automatique. Voilà pourquoi j'appelle ces influences : auto-internes.

C'est en utilisant cette triple source d'énergie psychique qu'un individu, quel qu'il soit, peut évoluer et s'orienter dans le temps. Il importe donc de ne pas négliger cette trilogie de causes, si l'on veut connaître d'une manière satisfaisante la mentalité d'un écrivain. Sans doute, les monographies de ce genre devront être nombreuses, avant qu'il nous soit possible de constituer une psychologie individuelle utilisable ! Si l'on a pu dire qu'il n'y avait pas de maladies, mais des malades, l'on peut bien ajouter qu'il n'y a pas d'homme-type, mais des hommes, des mentalités, des caractères.

Mais il ne suffit pas que le biographe ou le psychologue connaisse par le menu les faits et gestes d'un écrivain, il ne suffit pas qu'il soit armé des meilleurs instruments d'investigation, il faut aussi et surtout qu'il sache aimer, comprendre et juger son auteur.

Il est nécessaire d'abord que l'on soit attiré fortement vers l'homme que l'on étudie : il faut l'aimer en disciple ardent, si l'on veut pouvoir pénétrer dans les replis de sa conscience. Il faut même l'aimer tour à tour en artiste et en psychologue, si l'on veut connaître tout le fond de sa pensée aussi bien que les multiples expressions de sa physionomie : « Il faut, dit quelque part M. Boutroux [1], le suivre dans les détours de ses méditations, partager ses émotions philosophiques, jouir avec lui de l'harmonie dans laquelle s'est reposée son intelligence. »

Tout n'est pas fait quand on s'est attaché passionnément

1. Em. Boutroux, *Etudes d'histoire de la philosophie* (1 vol. in-8°, 2° édition, 1901, Paris, Alcan, p. 9).

Toute l'introduction à ce savant ouvrage (p. 1 à 9) est à retenir: M. Boutroux y définit les bases d'une méthode dans l'histoire de la philosophie.

à son auteur. Il ne suffit pas d'être son disciple, il faut ensuite apprécier sainement ses gestes et ses actions. Il faut, en un mot, savoir s'abstraire de son influence, si l'on veut le juger selon les règles de la juste critique et de la raison.

L'admirateur se transforme ainsi en censeur probe et honnête. En agissant autrement, deux écueils également dangereux menacent de briser l'œuvre qui s'avance. Si l'on reste complaisamment dans le « manteau » de son auteur, l'on se montre alors, presque toujours, trop enthousiaste ; si l'on ne le voit que du dehors ou de loin, l'on aboutit à des conclusions systématiques, pessimistes même. La vérité se trouve donc dans un juste milieu.

Telles sont les idées générales qui m'ont servi de guide dans cette étude. J'ai voulu faire ici, avant tout, une œuvre de psychologue. Si ma méthode ne m'a pas toujours fourni les résultats que l'on pourrait théoriquement en attendre, cela tient simplement à la difficulté du « sujet » et, surtout, à l'insuffisance des documents décisifs sur la personnalité du fabuliste.

Paris, le 1er novembre 1907.

J. P. N.

CHAPITRE PREMIER

HÉRÉDITÉ ET ÉVOLUTIONS PHYSIQUE ET PSYCHIQUE DE JEAN DE LA FONTAINE

I. HÉRÉDITÉ. — Il existe assurément entre les différents ancêtres paternels et maternels de Jean de La Fontaine quelques affinités morales et certaines tendances familiales communes. La lignée des uns comme celle des autres se compose presque exclusivement de petits commerçants et de petits fonctionnaires qui se complaisent à mener une existence paisible et modeste, quoique laborieuse. Il est édifiant de les voir se transmettre — consciemment ou non — de père en fils, ces traditions familiales.

Les ascendants paternels du fabuliste sont d'origine champenoise. Ils naissent, vivent et meurent à Château-Thierry. La famille maternelle semble être, en définitive, originaire du Poitou. Quoique la mère du poète soit née à Coulommiers, l'on peut supposer que ses ancêtres proviennent directement des Pidoux de Poitiers.

Charles de La Fontaine — le père du poète — avait succédé au grand-père de celui-ci, comme conseiller du roi et maître particulier des Eaux et Forêts. C'est également cet aïeul qui fut d'abord marchand drapier avant

d'être fonctionnaire. Charles de La Fontaine est un homme prudent et sage. Il administre ses affaires avec intelligence, et il remplit consciencieusement ses devoirs professionnels. Nous savons aussi qu'il comprend ses obligations paternelles de la manière la plus large et la plus éclairée. Nous pouvons dire d'ailleurs que tous les ancêtres paternels du poète sont des esprits clairvoyants, probes et pondérés ; ils ne font pas de bruit autour d'eux, parce qu'ils semblent surtout avoir à cœur de réserver le meilleur de leur activité pour l'accroissement du bien-être familial. La famille est chez eux réduite, pour ainsi dire, à sa plus simple expression ; dans chaque foyer, nous ne comptons guère qu'un enfant. Le bisaïeul seul fit exception à cette règle, puisqu'il en eut cinq.

Mais, après avoir établi un certain parallélisme entre les ascendants du fabuliste, nous serions injustes envers ses parents maternels, si nous ne reconnaissions pas qu'ils sont plus actifs, plus connus et, pour tout dire, plus intelligents que les autres.

La mère du poète, Françoise Pidoux, est déjà veuve de Louis de Jouy, lorsqu'elle épouse Charles de La Fontaine. Elle meurt assez jeune, et il est probable que Jean n'a guère plus de treize ans lorsque ce triste événement se produit.

Mais les Pidoux les plus intéressants se trouvent à Poitiers; ils administrent de père en fils et depuis fort longtemps la mairie de cette ville ; ils sont allègres, vifs, entreprenants, et leur longévité est légendaire. Ils ont aussi un grand nez; le poète saura les plaisanter agréablement plus tard sur cette anomalie physique.

Certains Pidoux eurent même leur époque de célébrité. Nous en savons qui furent médecins des rois Henri II,

Henri III et Henri IV. D'autres occupèrent des situations élevées dans la magistrature. Jean Pidoux, qui était médecin de Henri IV, se rendit célèbre par ses travaux et ses études sur la « vertu et les usages des Fontaines de Pougues ».

Il n'est déjà pas trop téméraire d'avancer que Jean de La Fontaine — et nous le verrons mieux par la suite — semble avoir, au point de vue psychique, plus hérité de sa mère que de son père. Le fabuliste procède plus nettement des ascendants maternels que des ascendants paternels. Il a tous les défauts et il ne possède aucune des qualités qui caractérisent les ancêtres paternels. Alors que son frère Claude nous rappelle ceux-ci d'une manière frappante, lui, au contraire, ne leur emprunte rien. Claude, par exemple, est économe et soucieux de ses intérêts : Jean est indolent, prolixe et dépensier.

Étudions donc maintenant l'évolution physique et psychique de Jean de La Fontaine, si nous voulons connaître d'une manière satisfaisante l'importance et la valeur des facteurs héréditaires, dans la formation de sa personnalité physique et morale. Lorsque nous aurons bien caractérisé cette parenté, il nous sera plus aisé de mettre en lumière les qualités propres et originales qui constituent le fonds de son caractère et de son intelligence.

II. Évolution physique. — Étant le premier né de parents vertueux et aisés, Jean de La Fontaine a été entouré des soins les plus délicats. C'est peut-être vers l'âge de treize ans qu'il vient à perdre sa mère. Dans tous les cas, il est probable qu'il n'est encore qu'un adolescent lorsqu'il se voit frustré à tout jamais des caresses maternelles. Il se ressentira, sans doute, durant toute sa vie,

de la disparition prématurée de l'être doux et bon qui lui a donné le jour.

Il est vraisemblable que Jean de La Fontaine a été élevé à Château-Thierry et que, de la sorte, il n'a pas eu à souffrir du régime sévère qui règne dans les collèges du temps. Les maisons d'éducation se soucient fort peu de la santé de leurs pensionnaires ; nous savons que les conditions d'existence y sont détestables.

Nous sommes fondés à croire que la Fontaine n'a été malade que durant les deux ou trois dernières années qu'il a vécu. Mais, entre sa jeunesse et son extrême vieillesse, il a su se créer une vie gaie et facile, parfois somptueuse, souvent modeste, quoique toujours parsemée d'actions capricieuses, d'émotions multiples et de désirs inassouvis.

Comment, en somme, ses contemporains nous le dépeignent-ils, lorsqu'il est arrivé à l'âge mûr ? D'Olivet en fait un homme « de taille moyenne, avec des épaules larges, un grand nez et des yeux éteints[1] ». Son aspect est lourd et sans aucune contenance. La Bruyère ne craint pas d'écrire « qu'un homme paraît grossier, lourd, stupide[2] », et, si nous faisons les frais de l'amplification[1], cet homme, c'est la Fontaine. Les filles de Racine le trouvent « fort malpropre et fort ennuyeux[3] ». L'auteur même du portrait qui figure dans ses œuvres posthumes nous confesse « qu'il se négligeait, était toujours habillé simplement, avait dans le visage un air grossier[4] ».

Mais, quelle que soit la justesse de ces portraits, il n'est

1. D'Olivet, *Histoire de l'Académie*, t. II : *La Fontaine*.
2. La Bruyère, *les Caractères*, chap. : *Les ouvrages de l'esprit*.
3. Louis Racine, *Mémoires de Jean Racine*.
4. *Œuvres posthumes de M. de La Fontaine* (Guill. Deluyne, Paris ; 1 vol. in-12 XII-276 pages ; 1696).

pas un seul des contemporains du poète qui ne reconnaisse qu'il est bon, simple et modeste. Certes, il est gauche, naïf et distrait ; l'on pourrait croire, pour ainsi dire, qu'il dort en marchant. Aussi s'est-on empressé de le surnommer « le bonhomme ». Cette épithète familière ne peut, du reste, diminuer en rien la valeur de son génie, ni celle de son caractère.

En vieillissant un peu, sa physionomie s'épaissit et devient plus pleine, son menton se double, sa démarche semble plus paresseuse et ses gestes deviennent de plus en plus lents et de plus en plus rares.

Si nous nous en tenons à l'époque de sa maturité, nous pouvons dire que La Fontaine s'offre à nous sous l'aspect d'un homme robuste, énigmatique, gauche et timide. Son front est haut, large et bien développé. Ses yeux manquent de vivacité : ils sont ternes et sans expression. Sa démarche est lente et embarrassée. En un mot, il se dégage fort peu de vie et de mouvement de sa physionomie.

N'oublions pas que La Fontaine est avant tout un penseur et un rêveur, mais surtout un penseur. Si sa physionomie semble privée de vie, par contre, sa pensée, son cerveau, est toujours en activité et toujours en mouvement. Si, apparemment, il ne dépense pas d'énergie au dehors, il n'en vit et n'en pense pas moins fébrilement au dedans de lui-même.

En nous plaçant encore au point de vue matériel, voyons maintenant quelles sont les habitudes d'existence de La Fontaine. Il ne se cache pas pour nous les faire connaître. Avant tout, il boit, mange et dort beaucoup.

Les plaisirs de la table, les douceurs que procure un bon repas, sont, pour lui, des choses parfaitement recommandables. Qu'écrit-il au duc de Vendôme ?

L'autre jour, on but vingt bouteilles;
Jusqu'au point du jour, on chanta,
On but, on rit, on disputa [1]...

Il aime d'un égal amour le boire et le manger. Il est non seulement gourmand, mais encore gourmet. Qu'on ne lui parle pas de mettre de l'eau dans son vin, car il se fâcherait pour tout de bon. Fût-ce celle du sacré vallon, l'eau n'a que faire avec le vin; celui-ci, mélangé avec celle-là, constitue comme une espèce de profanation. Que ce soit à Château-Thierry, à Reims, à Limoges ou en Poitou, il chante toujours les vertus du bon vin. Il nous raconte tous ses exploits, bonnement, franchement, sans fausse honte.

C'est notamment à Reims, dans la bonne et gaie société de son ami le chanoine de Maucroix, qu'il donne libre cours à sa sensualité.

Mais le bon vin va de pair avec la bonne chère. Du reste, il tient beaucoup à sa réputation de fin gourmet. S'il ne se soucie de ces boissons « peu salutaires » qui tiennent de « l'eau et du vin », il dédaigne aussi ces repas maigres et incomplets qui « font songer à la pénitence ». Nous le prenons, d'ailleurs, sur le fait, dans une lettre qu'il adresse à Simon de Troyes :

Votre pâté, dès qu'il parut,
Ramena les santés et fit naître l'envie
De boire à Chloris, à Sylvie [2].

Comme il n'ignore aucun des plaisirs que procurent les

1. Voir l'édition des Grands écrivains, t. IX, p. 71, 295, 365, 443, 449, etc. ; le lecteur y trouvera des déclarations analogues à celle qui est citée ci-dessus.
2. T. IX, [illegible], p. 364 365, etc.

sens, nous ne devons pas être surpris, non plus, en apprenant qu'il ne se paye pas de mots, ni de chimères, lorsqu'il s'agit des plaisirs amoureux. Chez lui, tout désir naissant est presque aussitôt satisfait. Il ne veut surtout pas laisser passer une seule des occasions qui s'offrent à lui. Il est provoquant, espiègle et tentateur. Il a soin même de se vanter de chacune de ses prouesses, de chacun de ses exploits. Je sais bien que, plus tard, il se repentira d'avoir été si volage, qu'il se plaindra d'avoir été absorbé par un « vain bruit » et par « l'amour », mais en attendant que l'heure du repentir ait sonné, il vit et se dépense sans compter.

Malgré tous les abus qu'il commet et en y comprenant même ceux du sommeil, la maladie, avons-nous déjà dit, ne vient le visiter que vers sa soixante-douzième année. Mais cette première affection, dont nous ignorons la cause, ne dure pas. Dès qu'il est rétabli, le voici qui s'empresse de reprendre ses anciennes habitudes. Du reste, cela ne nuit pas à son génie, puisque, à la même époque (1692), nous le voyons publier son douzième livre de fables ; cette dernière œuvre est en tout point aussi parfaite, aussi vivante et aussi digne d'admiration que les précédentes.

Cependant, quelques années plus tard, le mal l'assiège une deuxième et dernière fois. Le 15 février 1695, il est pris de faiblesse, dans la rue du Chantre. Cette fois, il ne se relèvera plus. La Fontaine, meurt, somme toute, plutôt d'usure et de vieillesse que de toute autre cause, à l'âge de soixante-treize ans et six mois.

En résumé, nous venons de le voir, l'activité physique de La Fontaine a toujours été égale à elle-même. Étant d'une constitution robuste, il a toujours réagi vigoureu-

sement contre les divers accidents qui troublent l'existence de tout être organisé. Les différents et nombreux excès qu'il a commis ne semblent pas avoir influé sur sa santé d'une manière appréciable. Nous savons d'ailleurs qu'il a travaillé jusqu'au dernier moment. N'est-il pas remarquable de constater que ses dernières œuvres sont aussi vivantes et aussi sublimes que les premières ? L'on dit parfois que l'homme de génie meurt jeune, parce qu'il se développe hâtivement et aussi parce qu'il se dépense et s'use beaucoup plus vite que les autres hommes. Ce dicton ou cette loi ne saurait s'attribuer à La Fontaine.

Il ne faut pas, en effet, oublier que son développement physique et intellectuel a été lent et tardif. C'est à quarante-quatre ans qu'il a produit ses premiers contes, et ce n'est que trois années plus tard, qu'il fit paraître ses premières fables. Jusqu'à l'âge de trente ans et plus, La Fontaine n'a donc encore donné aucune preuve de son génie. C'est un grand enfant et un « bonhomme » qui ne sait rien de la vie. Un cerveau qui s'est développé aussi tardivement n'a pu connaître le surmenage intellectuel. Si les anthropologistes ont pu remarquer, par la suite, que les intelligences précoces s'étiolent beaucoup plus rapidement que les autres, nous pouvons renverser les termes de ce jugement et dire, en pensant à La Fontaine, que les vrais esprits d'élite, c'est-à-dire ceux qui se maintiennent égaux et uniformes dans le temps, sont ceux qui, comme lui, restent longtemps à l'état de larve et de chrysalide.

Ici, la Nature semble, dans l'occurrence, avoir pris soin de notre fabuliste. C'est pourquoi son génie a été toujours constant et toujours égal. C'est pourquoi, peut-être aussi, son œuvre est empreinte des qualités d'ordre, d'unité et d'élévation les plus remarquables.

III. Évolution psychique. — Jean de La Fontaine, nous venons de le voir, a joui, durant presque toute son existence, d'une santé des plus robustes. Son évolution psychique, c'est-à-dire mentale, n'a donc pu être contrariée par les multiples accidents pathologiques qui assiègent indifféremment la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Nous devons bien reconnaître, cependant, que le développement et, pour ainsi dire, l'épanouissement de son esprit s'est fait lentement. Il ne faut pas oublier, non plus, que la souffrance et principalement la maladie, de quelque nature qu'elles soient, précipitent souvent l'évolution d'un caractère, d'une intelligence, au lieu de la servir, de la favoriser. La nature agissant normalement se dirige, patiemment, progressivement vers le but final ; le rythme de la course qu'elle poursuit est toujours régulier.

Par quelles phases, par quels chemins le fabuliste a-t-il passé, avant de se trouver en pleine possession de son activité mentale, de son génie, en un mot? C'est ce que nous allons essayer de montrer maintenant.

Il ne faut pas oublier que l'enseignement des collèges, tel qu'il est donné au XVIIe siècle, laisse beaucoup à désirer. Louis XIV s'en plaint même à plusieurs reprises : le programme des classes comprend surtout un peu de littérature et peu ou pas de sciences, d'histoire et de géographie. Jean se nourrit donc, avant tout, de latin : il puise à pleines mains dans les trésors littéraires de l'antiquité. A Château-Thierry, nous savons qu'en dehors des heures de classe réglementaires il passe presque tout son temps à lire. Il se lie de bonne heure avec les frères Maucroix. Ce sont eux, d'ailleurs, qui nous apprennent que leur jeune camarade dédaigne les amusements de son âge.

En définitive, nous le voyons, le cadre dans lequel évolue le futur poète est des plus restreints. Aussi il ne va pas tarder à l'élargir. Dès son jeune âge, il se prend d'un amour enthousiaste pour la nature et la solitude. Chaque fois qu'il peut se soustraire à la surveillance de ses parents, il s'empresse de courir dans les bois pour y vivre en paix, et surtout pour y observer tout ce qui s'y passe.

Mais ces prédispositions passagères à la misanthropie ne l'empêchent pas d'être un des meilleurs élèves du collège de Château-Thierry. Le livre de Lucien, trouvé par M. Rathery et qui a appartenu à l'un des frères Maucroix, nous prouve suffisamment que le jeune La Fontaine était un élève sérieux. Nous lisons, en effet, sur la couverture de cet ouvrage précieux : « de La Fontaine, bon garçon, fort modeste et fort sage[1]. »

Il n'est pas douteux que notre collégien s'assimile facilement tout ce qu'on lui enseigne. Il a même si tôt fait d'épuiser la science de ses maîtres qu'il en arrive à douter de leur savoir. Bientôt il les jugera sévèrement : ce sont des orgueilleux et des rhéteurs. Il voudrait se nourrir d'idées et on ne lui enseigne que des mots. Plus tard, il ne craindra pas d'écrire :

> Certain enfant qui sentait son collège,
> Doublement sot et doublement fripon,
> Par le jeune âge et par le privilège
> Qu'ont les pédants de gâter la raison[2].

L'on pourrait croire, au premier abord, qu'il s'agit là d'une simple boutade, en l'endroit de ses maîtres ; il n'en

1. Louis Paris, *Maucroix, sa vie et ses ouvrages* (Voir aussi son édition des œuvres de Maucroix, 2 vol. in-12, Paris, 1854).
2. T. II, *Édition des Grands écrivains*, p. 381 et 383, liv. IX, fable V.

est rien. Il reviendra souvent à la charge ; l'on dirait qu'il éprouve comme un secret plaisir à les signaler à l'opinion publique. Il ne craint pas de faire pénétrer plus avant encore le fer dans la plaie, c'est le coup de grâce :

Il est trois points dans l'homme de collège,
Présomptions, injures, mauvais sens,
De se louer, il a le privilège [1]...

Ah ! vous pensiez, maîtres à toge, que cet élève à l'aspect timide et inoffensif n'observerait rien de vos actions ! Vous croyiez que votre cuirasse était invulnérable ! Vous vous trompiez étrangement.

Nous ne pouvons savoir, au juste, à quel âge le jeune collégien termina ses études secondaires. Quoi qu'il en soit de cela, nous devons reconnaître que ses maîtres lui ont enseigné autre chose qu'une rhétorique ampoulée ; ils lui ont appris à aimer l'antiquité. Aussi, par la suite, il ne cessera de lire et de relire ces immortels auteurs, dont il deviendra un des défenseurs les plus ardents lorsqu'ils seront attaqués. Mais, bientôt, La Fontaine se complaît à faire des excursions studieuses dans toutes les littératures. Il lit beaucoup et de tout : les romans, les contes et les œuvres de fiction l'intéressent d'une manière égale. L'*Astrée* de d'Urfé ne lui déplaira même pas dans sa vieillesse :

Étant petit garçon, je lisais son roman,
Et je le lis encore, ayant la barbe grise [2].

Maintenant il étudie sans méthode et sans but précis.

1. T. IX, p. 99 : *Contre un pédant de collège.*
2. T. IX, p. 23 : *Lettre à sa femme.*

Il emmagasine pour plus tard : n'aime-t-il pas à lire par goût et par inclination naturels ?

Nous pouvons volontiers nous le représenter se promenant dans une des nombreuses allées solitaires de la forêt de Château-Thierry ; le voici qui chemine le long de quelque clair ruisseau, tout en méditant sur la dernière page qu'il vient de lire. Tout à coup, il abandonne le livre de l'homme pour lire dans un livre plus grand, le livre de la nature. Le décor, le paysage, les hôtes des bois, retiennent maintenant toute son attention et le plongent dans une profonde rêverie. Il est, dès lors, en possession pleine et entière de l'objet de ses plus chères aspirations. Durant ces doux moments de rêverie, le temps ne compte plus pour lui : il s'unit à la nature et s'oublie dans son sein.

Dès sa vingtième année, La Fontaine est déjà un érudit. Les nombreuses lectures qu'il a faites ont sans doute contribué à rendre son esprit encore plus inquiet et encore plus tourmenté qu'auparavant. Un secret besoin qu'il ne peut s'expliquer tout d'abord va envahir progressivement sa conscience. Bientôt il voudra vivre une aventure ; il est à la recherche d'un idéal. De la rêverie au mysticisme et à l'extase, il n'y a qu'un pas ; La Fontaine le franchit rapidement.

Sa sensibilité native n'a fait que se développer de plus en plus. Du reste, l'époque pubère, qu'il vient, sans doute à peine, de connaître, va précipiter les événements. Il se sent pris d'un violent besoin d'aimer ou de se dépenser pour quelqu'un ou à quelque chose. Qu'en advient-il ? Nous savons que le sentiment religieux est profondément ancré chez les gens du XVIIe siècle. On compte aisément le nombre des libertins ou des indifférents envers

la religion. Par contre, les couvents regorgent de pénitents et de femmes pieuses.

Aussi ces désirs vagues qui harcèlent et préoccupent le jeune La Fontaine vont, par dérivation, se fixer et se manifester sous la forme du sentiment religieux. Il s'imagine que cet influx nerveux qui circule dans tout son être, que ce surcroît de force et de vie qui ne demande qu'à se dépenser, n'est que la marque plausible de quelque grâce divine. Il en prend son parti et entre au couvent de l'Oratoire. Dès le début il s'éprend éperdument de sa nouvelle situation. Mais cet élan de générosité mystique ne dure pas longtemps; au bout de dix-huit mois, sa piété est à peu près refroidie. L'expérience vient de lui montrer qu'il s'est trompé de voie : il retourne vers son père. Que faisait-il, en somme, à l'Oratoire? Les documents historiques nous apprennent qu'il ne se pliait pas volontiers à la règle du couvent; son humeur changeante et capricieuse ne pouvait s'accommoder des règlements intérieurs. La théologie l'ennuyait et les longues prières le lassaient. Il laissait là volontiers, « pour les romans, la dévotion et la théologie [1] ».

Son père ne paraît pas s'inquiéter autrement de ses nouvelles dispositions. Il songe aussitôt à donner à son fils une situation plus pratique. Les études juridiques sont fort à la mode; elles donnent accès à la plupart des situations officielles. Jean accepte volontiers la proposition de son père. L'aîné des Maucroix fait déjà son droit à Paris : de La Fontaine va le rejoindre. Notre poète, tant bien que mal, mène à bon port ses études. Il est difficile,

1. Cardinal PERRAUD, *l'Oratoire de France aux XVII*e *et XIX*e *siècles*, 2e édit. (Paris, 1866) : voir p. 207 et note 2.

en effet, de se l'imaginer commentant et compulsant du droit romain, de la législation civile, ou s'intéressant à la procédure. Il étudie maintenant par nécessité et non par goût. Mais, en réalité, il profite de son séjour à Paris pour perfectionner son éducation littéraire. Malherbe, Voiture et les conteurs italiens sont plus souvent dans ses mains que Cujas.

A vingt-cinq ans, ses études sont finies : il retourne à Château-Thierry. Son père le presse de s'orienter définitivement : il n'en a cure. L'ambition n'est point en lui. Son plaisir, sa satisfaction immédiate réside dans la lecture, le boire, le manger et le dormir. Son bonheur est bien monotone, dira-t-on : peu lui importe ! N'oublions pas que son génie est encore insoupçonné et insoupçonnable. Il n'a rien produit et il ne semble vouloir rien produire. En attendant, il entasse de nouveaux faits, il relit ses auteurs anciens, il pousse plus avant ses incursions dans la littérature italienne. L'on fait tant de bruit autour des Italiens qu'il ne veut en ignorer aucun, il est « plein de Machiavel, entêté de Boccace [1] ». C'est en les lisant que ses aspirations imprécises se fixeront définitivement. Le mysticisme ne fera plus son affaire : les contes risqués le rempliront d'aise. L'épicurien, le sensuel qui est en lui, s'affirmera nettement. Il étendra sa curiosité à toutes les littératures.

J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi [2].

Pourquoi veut-on l'obliger à être avocat au parlement ? Son père est navré de le voir si insouciant. Ce n'est pas à l'école des juristes qu'il se forme, mais à celle de Malherbe,

1 T. IX, p. 204 : *Épître à Mgr l'Evêque de Soissons.*
2. *Ibid.*

de Voiture et de Marot. Il ne faut pas oublier, non plus, Rabelais, son grand favori[1]. Celui-ci est si bien son homme que, dans quelques années, il ne craindra pas de dire un jour, chez le chanoine Boileau : « Lequel a le plus d'esprit de Rabelais ou de saint Augustin ? »

Ici se place l'un des événements les plus importants de la vie du fabuliste. Son père veut le marier. La Fontaine ne semble pas éprouver beaucoup d'attrait pour le mariage. Malgré ses vingt-six ans, il est encore un rêveur et un insouciant. Pour tout dire, il ne cesse d'être un grand enfant. Si profonde et si variée que soit son érudition, il n'en ignore pas moins les nécessités de la vie sociale. Au moment où son père lui propose de se créer un foyer, il semble lui dire : « En effet, je n'y avais pas songé ; je puis me marier ; qu'il en soit fait, père, comme tu le désires. » Prendre femme lui apparaît comme un acte aussi simple que celui qui consiste à endosser un habit. C'est pourquoi l'on s'accorde à dire qu'il ne se maria pas, mais qu'on le maria. L'affaire est rapidement conclue et menée à bonne fin. L'ère de bonheur des deux époux ne dure pas longtemps. Jean se trouve fréquemment en opposition contre son épouse : il la délaisse de plus en plus. Pour lui, Marie Héricart est remplie de défauts[2] : l'orgueil est le moindre de ses travers.

Jusqu'ici le futur fabuliste avait mené une vie indépendante et facile. Il n'entend point maintenant faire foin de ses habitudes acquises. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est que ce ménage désuni dépense rapidement l'argent qui est d'origine matrimoniale. Bientôt la nécessité, le besoin se fera sentir durement dans le foyer des deux jeunes étourdis.

1. T. IX, p. 403-404 : *Lettre à M. de Saint-Evremond.*
2. Voir ci-dessous, p. 175 et suiv.

Le fabuliste, qui préfère éloigner les difficultés de ce genre que de les résoudre, s'absente de plus en plus souvent de la maison familiale et se complait à trouver un dérivatif à ses malheurs domestiques dans les plaisirs futiles et mondains. Il tourne ses regards vers la vie gaie ; il admire et loue les femmes de ses voisins ou de ses amis. Dès ce jour, il vivra, tout le long de sa route, des aventures galantes qui défrayeront la conversation de ses contemporains. Entre mille autres, son histoire avec l'abbesse de Mouzon est restée célèbre. Sa femme l'ayant surpris, *flagrante delicto*, en compagnie de la « révérende » religieuse, il se contente de « rengainer », de tirer une révérence et de s'esquiver :

> Révérende mère en Dieu,
> Qui révérende n'êtes guère[1],

écrira-t-il plus tard à cette compagne d'un moment. Lorsqu'il s'ennuie à Château-Thierry, il a un refuge fort gai et tout indiqué dans l'hospitalière maison de son ami, le chanoine de Maucroix, qui jouit d'une grasse prébende dans la bonne ville de Reims. Dès lors, grâce au fructueux canonicat de son bon camarade, les fêtes se succéderont sans interruption.

C'est bien à tort que son père lui a légué sa charge de maître particulier des Eaux et Forêts ; il n'en a cure. S'il visite les « domaines », c'est en poète et en rêveur, mais jamais en fonctionnaire soucieux de sa charge et de sa mission. Qu'est-ce qu'un bois de grume? qu'est-ce qu'un bois de marmenteau? Il ne le sait ou s'en moque.

1. *Ballade à l'abbesse de Mouzon*, t. IX, p. 102 et note 1. Voir aussi p. 179 et suiv. de notre ouvrage.

La naissance de son fils ne corrigera en rien ses sentiments presque antifamiliaux. Il est indifférent pour la mère, il va l'être non moins pour l'enfant. Il ne faut pas croire qu'il est indigne d'être époux, qu'il est tel parce que méchant et pervers. Cela l'ennuie de diriger une famille, cela l'ennuie d'être chef de maison, cela l'ennuie de s'occuper de son enfant. Il aurait mieux valu qu'on ne l'ait pas marié ; il était fait pour vivre seul ; il ne peut assumer aucune responsabilité d'ordre social.

A trente-cinq ans, vers 1656, ses affaires sont littéralement « embourbées ». Cette fois, il va sortir de sa « torpeur » ; l'âpre besoin va le réveiller un « brin ». De Reims, il adresse des lettres d'affaires à son oncle Jannart, qui témoignent de l'impérieux besoin d'argent dans lequel il se trouve. Son père n'est pas au courant de tout ce qui se passe chez lui. « Je ne romps jamais la tête à mon père de mes affaires [1]. » Le voici qui vend la ferme de Damart, provenant de sa femme. Dans la joyeuse compagnie de Maucroix et de quelques autres amis, il va achever de « dépenser » le peu de fortune qui lui reste. Ruiné, il prend une décision importante. Ayant pour tout bagage littéraire sa « précieuse » adaptation de l'*Eunuque* de Térence, il laisse là femme et enfant pour venir chercher la « fortune » à Paris. Son oncle Jannart, qui l'a obligé et qui l'obligera si souvent encore, l'accueille chez lui et le présente au surintendant Foucquet, dont il est le substitut. Ce seigneur, ce maître de la finance, tient à honneur de protéger, avec ostentation, les sujets de la république des lettres et des sciences. Foucquet accueille avec bienveillance notre jeune écrivain : il le « pensionne »,

1. *Lettre I* à Jannart, t. IX, p. 299.

même au bout de peu de temps. Voici donc le fabuliste débutant dans l'agréable fonction de « gazetier » de grand seigneur. Sa charge se réduit à fort peu d'obligations : il se libère quatre fois l'an, vis-à-vis de son Mécène, par quelques bouts-rimés, courts, bien « troussés » et de taille « mignonne[1] ». Il garde par devers lui la plus grande partie de son temps. Qu'en fait-il? Nous le voyons lisant plus que jamais les anciens, les modernes et les auteurs italiens. De temps à autre il s'échappe à Reims, chez son ami Maucroix. Les seigneurs du XVIIe siècle ont presque un culte pour les hommes de lettres ; ils leur ouvrent toutes grandes les portes de leurs palais. La Fontaine va être rapidement populaire dans les salons et les cénacles littéraires. A trente-huit ans, dans une pastorale un peu précieuse, il nous dépeint la célèbre campagne que possède, à Vaux, son protecteur. Mais son génie est encore en sommeil. A la fin du songe de Vaux, il se plaint justement de l'ingratitude des Muses à son égard. La sécheresse poétique dont il se sent atteint le plonge dans une « noire » mélancolie :

Hélas! dis-je, pour moi, je n'ai rien fait encor;
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles.
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles ?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien[2]?

Mais les Muses seront, pendant quelque temps encore, sourdes à sa prière. Qu'il se rassure ; si elles le mettent ainsi à l'épreuve, c'est pour l'en récompenser plus tard.

La disgrâce qui frappa Foucquet aurait pu être mortelle pour le fabuliste ; cependant, presque aussitôt,

1. *Lettre à M. Foucquet*, t. IX, p. 108.
2. *Philémon et Baucis*, t. VI, p. 164.

la duchesse douairière d'Orléans le prend à son service. Dès ce jour, il sera successivement, par la suite, l'hôte de Mme de La Sablière et de M. d'Hervart. Il rencontre maintenant un peu partout, sur sa route, de bonnes âmes qui l'affectionnent. Son génie est sur le point de se manifester dans toute son originalité. A quarante-quatre ans, ses premiers contes paraissent; trois ans plus tard, ses premières fables font les délices de tous les esprits cultivés. L'on parle fréquemment, à cette heure, du nouveau et brillant conteur et fabuliste.

Puisque nous sommes parvenus maintenant au point culminant de son évolution psychique, puisque son génie est à présent en pleine activité, le moment me semble venu d'examiner, en détail, les formes et les modalités de son activité mentale. Il est lié d'ores et déjà avec les plus beaux esprits du temps : on le fête, on l'envie, on le loue. Mais il serait puéril de croire qu'il se laisse accaparer exclusivement par les plaisirs mondains. Nous savons, au contraire, que la société est pour lui une sorte de vaste laboratoire ou d'inépuisable champ d'expériences. Partout où il se trouve, nous le voyons observer, enregistrer ce qui est intéressant, particulier, comique, bizarre, ridicule, immoral et anormal. Apparemment, il se donne tout entier au plaisir ou à l'attraction du moment ; en réalité, il observe sans cesse et il enrichit toujours son intelligence de milliers de faits qui constitueront la base, la substance ou l'objet des fables prochaines. D'une manière générale, nous pouvons dire que le caractère de La Fontaine n'a guère changé de quarante-cinq à soixante-dix ans. Les quelques variantes de forme que nous aurons à enregistrer sont tantôt dues à la vieillesse, tantôt nées à la suite d'événements peu importants, que je

pourrais négliger, si je ne m'étais proposé, dès le début de cet ouvrage, de tenir compte de tous les facteurs psychologiques qui peuvent rendre la physionomie du fabuliste plus vivante et plus vraie. C'est pourquoi nous allons maintenant essayer de pénétrer plus intimement dans le contenu de sa mentalité et de son caractère.

CHAPITRE II

SA MÉMOIRE. — SES ASSOCIATIONS D'IDÉES

I. SA MÉMOIRE. — La Fontaine est avant tout un visuel : son idéation en général repose surtout sur des souvenirs, des sensations et des images qui proviennent de la vue. Sa mémoire, et particulièrement sa mémoire affective se ressentira toujours de cette tendance innée, qui est allée se fortifiant de plus en plus par le simple mécanisme de l'exercice et de l'habitude.

Si, d'une manière générale, la mémoire de La Fontaine semble fonctionner normalement, il est bon d'observer que, souvent, bien des amnésies partielles viennent en obscurcir le bon fonctionnement. La Fontaine, en effet, semble toujours avoir eu, pour les faits secondaires, les faits de détail, une affection particulière. Or c'est justement à propos de l'évocation de ces faits secondaires que nous trouvons, le plus souvent, sa mémoire en défaut.

Lorsqu'il visite le château de Richelieu, il attache une certaine importance au nombre des couloirs, des vestibules, des chambres et des tableaux que possède cette demeure. Dès qu'il a terminé sa visite, il veut faire part de ses souvenirs à sa femme ; ses images sont alors brouillées et

imprécises. Il avoue d'ailleurs, lui-même, avec autant de bonne grâce que d'ingénuité, que ce qui le retient : « c'est le défaut de mémoire »; pouvant « dire la plupart du temps » qu'il n'a « rien vu » de ce qu'il a vu, tant il sait bien « oublier les choses[1] ».

Il se trompera gentiment aussi, le jour où il enverra à la surintendante Foucquet une délicate poésie, pour la féliciter d'avoir mis au jour un nouvel enfant :

Or, vous voilà mère de trois amours[2].

Elle n'en a que deux, et le bon fabuliste ne s'en souvient plus. Mais sa mémoire nous semble plus particulièrement courte, lorsqu'il fait des déclarations ou des aveux au sujet de sa conduite : il ne se souvient pas assez aujourd'hui de ce qu'il a dit hier; peut-être demain oubliera-t-il ce qu'il a dit aujourd'hui. Un jour, il s'écrie mélancoliquement que rien au monde n'est préférable à la solitude; un autre jour, il fera triomphalement l'éloge de la vie facile, gaie et désœuvrée. Aujourd'hui il désire connaître la science et « ses secrets », alors que, hier, il faisait l'éloge de la « bagatelle » ; demain, peut-être, la bagatelle et la science, tout à la fois, lui sembleront également souhaitables et bienfaisantes.

Certes La Fontaine est un observateur prudent, avisé et inlassable. Nous ne saurions exiger qu'il soit attentif à toute chose. Nous savons bien aussi que ses célèbres distractions, dont on s'est parfois trop diverti, ne sont pas un signe de faiblesse mentale, mais au contraire la preuve d'une puissance d'attention et de concentration psychique remarquable.

1. T. IX, p. 258 : *Lettre à sa femme.*
2. T. IX, p. 118 : *Épître à la surintendante.*

La mémoire affective, c'est-à-dire celle qui est liée, qui se rapporte à des faits, à des événements émotionnels, est chez lui, comme chez beaucoup d'individus, fidèle, nette et précise.

La Fontaine possède une sensibilité fine et délicate; chaque fois qu'une émotion joyeuse ou triste heurte le seuil de sa conscience, il y réagit fortement, parfois même démesurément. C'est ainsi que le « jeu de l'amour » occupe chez lui une place importante : tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à cet ordre de sentimentalité est enregistré, puis remémoré, avec un luxe de détails surprenant[1].

Lorsque Foucquet offre au jeune roi, Louis XIV, dans sa somptueuse campagne de Vaux, la superbe fête qui lui coûta sa liberté, Jean est par là, caché dans quelque coïn; il ne laisse rien passer. Il remarque finement que, entre autres choses, les « nymphes » ont sans cesse les yeux sur le roi, « ce à quoi on ne prit sans doute garde[2] ».

Après nous être rendu compte qúe les oublis que commet le fabuliste sont surtout en rapport avec des faits de détail, il importe aussi que nous constations que, très souvent, cette mémoire des petits faits et des petits détails fonctionne, chez lui, d'une manière impeccable. Mais nous verrons aussi que, plus souvent encore, il ne se rappelle que le fait général au lieu et place des faits particuliers.

Le voici décrivant à sa femme un paysage qu'il vient de visiter :

« La première (rivière) que nous rencontrâmes, ce fut l'Indre. Après l'avoir passée, nous trouvâmes au bord trois hommes

1. Voir, plus loin, p. 37 et suiv.
2. T. IX, p. 345 : *Lettre à Maucroix.*

d'assez bonne mine, mais mal vêtus et fort délabrés. L'un de ces héros guzmanesques[1] avait fait une tresse de ses cheveux, laquelle lui pendait en derrière comme une queue de cheval[2]..

Ici, il retient les particularités de position, de situation et de lieux. Un peu plus haut ceci, un peu plus loin cela, et plus près le reste, voilà ce qu'il tient le plus à rappeler. Là encore, quoiqu'il excelle à faire revivre ses personnages par des descriptions d'ordre visuel, nous devons reconnaître que ce tableau manque, en général, de vie et de mouvement. Quelles sont la démarche, la physionomie, l'attitude de ces personnages bizarres et primitifs qu'il a rencontrés? Bien que cela nous intéresse, il ne le dit pas. Les souvenirs visuels, sans plus ni moins, assurent la réviviscence de ce petit coin de nature, pourtant si original, qu'il vient d'apercevoir.

Retrouvons-le, une fois de plus, après sa visite au château de Richelieu. Qu'a-t-il retenu de ce joli spectacle qui l'a si vivement intéressé?

Ce grand cabinet dont je parle est accompagné d'un autre petit où quatre tableaux pleins de figures représentent les quatre éléments. Ces tableaux sont du... (Poussin), le concierge nous le dit, si je ne me trompe; et quand je me tromperais, ce n'en seraient pas moins les quatre éléments[3].

Sans doute, malgré son souci pour le détail, il se trompe ici. Les figures du tableau dont il parle sont de Drevet et les paysages de Claude Lorrain[4]. Il est aisé de

1. Guzman d'Alfarache, personnage tracassier et bizarre du roman de l'Espagnol Mateo Aleman (1599).
2. T. IX, p. 251, *Lettre à sa femme.*
3. T. IX, p. 270-271 : *Lettre à sa femme.*
4. Le premier tableau représente la terre ou le triomphe de Louis XII. Le second représente l'air : c'est une chasse d'oiseaux présidée par

se rendre compte que, malgré sa tendance à la minutie, il n'a pas enregistré grand'chose à propos de ces tableaux. Veut-il nous donner des détails? Il n'en retient que des souvenirs de feux d'artifices, de courses, de jeux et « autres gentillesses semblables ». Mais que signifient ces quatre tableaux? Il nous répond, tout court, « qu'il n'en sait rien[1] ».

Nous voici, dans une pièce, où il est resté longtemps en extase et en admiration. Pas plus qu'il y a un instant, il ne se rappelle ce que cette chambre contient d'attrayant. Il se plaint même de ne pas y être resté assez de temps pour qu'il puisse se souvenir de quelque chose :

Je ne me suis pas avisé de remarquer si c'est un cabinet ou une antichambre. Quoi que ce soit, le lieu est tapissé de portraits,
Pour la plupart environ grands
Comme des miroirs de toilette.
Enfin, c'est l'histoire de notre nation que ce cabinet[2].

Il sait, en définitive, qu'il y a dans ce cabinet des personnages de la famille royale et de la famille de Richelieu. Quant au reste, « il est plein de rois, de reines, de seigneurs et de grands personnages de France[3] ».

La mémoire du fabuliste est souvent inégale. Tantôt il se souvient d'infimes détails, comme le nombre de portes d'un château, ou la grandeur d'un tableau, tantôt, et c'est le cas le plus constant, il ne se remémore que des faits

Mme de Lorraine. Le troisième représente le feu sous la forme d'innombrables feux d'artifices tirés la nuit. Enfin le quatrième représente l'eau dont se réjouissent des galants Hollandais qui patinent sur la glace.

1. T. IX, p. 271 : *Lettre à sa femme.*

2. T. IX, p. 266, 267, 268, 269 : *Lettre à sa femme.*

3. *Ibid.*

généraux, que des impressions d'ensemble, vagues et imprécises. Avant d'en finir avec les citations de cette nature, choisissons un dernier exemple : il s'agit de l'entrée du château de Richelieu :

Enfin, on se trouve en une place spacieuse; je ne me souviens pas bien de quelle figure elle est : demi-ronde ou demi-ovale, cela ne fait rien à l'histoire[1].

Il se tire fort bien de son embarras, en déclarant, sans détour, que cela n'a pas grand intérêt, mais au fond, il est aisé de deviner qu'il est ennuyé de ne pouvoir être plus précis. Il continue :

... Je ne me souviens pas, non plus, en quoi consiste la basse-cour, l'avant-cour, les arrières-cours, ni du nombre des pavillons et corps de logis du château, moins encore de leur structure ; ce détail m'est échappé[2].

Là encore, aussi bien que plus haut et qu'ailleurs, nous le voyons aux prises avec sa préoccupation favorite, qui consiste à retenir le plus de détails possible, en y adjoignant toutes les qualités (longueur, largeur, hauteur) qui éclairent et animent ces détails. Mais nous avons vu que trop souvent sa mémoire est impuissante à satisfaire les exigences de son esprit, et qu'en définitive il enregistre et retient plus facilement une image totale que les images partielles qui la composent.

Quelle peut bien être la valeur, c'est-à-dire la précision et l'exactitude, de sa mémoire active et volontaire? Nous pouvons dire, sans ambages, non seulement qu'elle est moins riche que sa mémoire spontanée et affective,

1. T. IX, p. 260 : *Lettre à sa femme.*
2. *Ibid.*

mais encore qu'elle est peu développée et peu cultivée. La Fontaine n'est-il pas l'adversaire résolu de l'effort et de la fatigue? Il ne suit en tout et pour tout que son bon plaisir. Nous savons qu'il n'a jamais su se faire effort à lui-même pour apprendre la terminologie et la technique en rapport avec sa fonction de Maître particulier des Eaux et Forêts. Aussi l'abbé Furetière a beau jeu quand il reproche à l'indolent fonctionnaire de ne rien savoir de son métier :

Sa capacité est telle qu'après avoir exercé trente ans la charge de Maître particulier des Eaux et Forêts, il avoue qu'il a appris dans le *Dictionnaire universel* ce que c'est que du bois de grume, qu'un bois de marmenteau, qu'un bois de touche, etc...[1].

Il en est peut-être de même pour ses connaissances juridiques. Dans tous les cas, lorsqu'on l'accuse de porter à tort le titre de gentilhomme, il se renseigne un peu partout, comme le ferait un ignorant de la procédure. Finalement il se choisit un avocat, avouant ingénument à M. le duc de Bouillon qu'il a laissé — pour cette affaire — toute l'initiative à son défenseur qui, d'ailleurs... « perdra sa cause[2] ».

Sa mémoire redevient fidèle, vivace et précise, dès qu'il l'exerce, à propos de l'amour et de la bagatelle. S'il ne sait pas la langue de son métier, s'il ignore les choses du droit, qu'il a pourtant apprises autrefois, il se rappelle sur le bout du doigt, les noms, les attitudes, la taille, les tics, les habitudes et, s'il y a lieu, le degré de complai-

1. Je n'accorde pas aux paroles de Furetière une créance absolue : il s'agit là d'une épigramme. Voir la réponse de La Fontaine à Furetière, t. IX, p. 96.
2. T. IX, p. 121 à 128 : *Épigramme au duc de Bouillon.*

sance de toutes les femmes honnêtes ou légères qu'il a vues. Ainsi qu'il arrive à beaucoup d'hommes, les souvenirs de « chiffon » ou d'amour, joints aux peurs et aux surprises qui s'y mêlent, aux bons repas qui s'y surajoutent, s'inscrivent à tout jamais et d'une manière indélébile dans le « temple » de la mémoire du fabuliste. Lorsqu'il raconte son voyage de Paris en Limousin, il a bien soin de rappeler comment sont coiffées les femmes ou les filles d'Orléans, de Poitiers, de Châtellerault et d'ailleurs. Il sait par cœur le nom des Philis et des Jeannetons de toutes les cités qu'il traverse. Il n'est plus distrait, ni amnésique maintenant : ses yeux s'emplissent de convoitises.

Ce qui nous a le plus frappé dans la puissance de remémoration de La Fontaine, c'est qu'elle s'exerce admirablement sur des souvenirs abstraits, d'ordre plus purement psychologique que ceux dont nous avons parlé jusqu'ici. La Fontaine perçoit et retient avec beaucoup de précision les manières, les habitudes et les travers des hommes. Il lui suffit, en pareil cas, d'avoir vu pour peindre exactement d'après nature : il connaît, pour ainsi dire, toutes les tempêtes d'ordre moral qui peuvent assiéger la raison et le sentiment. Sa mémoire devient étonnante par sa précision, dès qu'elle porte sur la pensée proprement dite. Le paysan, l'artisan, l'homme d'affaires et le financier, le magistrat et le professeur, les seigneurs et les gens d'église, le roi et sa cour, tous défilent en bon ordre dans son souvenir, avec la marque, l'étiquette originale et vraie, qui nous permettra de les reconnaître et de les marquer du doigt à tout jamais.

*
* *

En définitive, nous venons de le voir, La Fontaine ne garde un souvenir précis et circonstancié que des événements qui flattent ses tendances propres ou ses préférences personnelles. En cela, il agit comme tout le monde. Mais ce qui est remarquable, chez lui, c'est la grande précision qu'a atteinte sa mémoire abstraite. Nul n'a su mieux que lui rappeler et faire revivre la vie intérieure et cachée, la vie psychique proprement dite.

*
* *

II. Ses associations d'idées. — Les phénomènes psychologiques sont si bien solidaires les uns des autres que l'on ne saurait dire, avec une précision suffisante, où ils commencent et où ils finissent exactement. Dans tous ces phénomènes, quels qu'ils soient, nous trouvons des traces bien nettes d'autres phénomènes. Le plus souvent, en un mot, les différentes puissances de l'esprit chevauchent les unes sur les autres.

Il est donc tout naturel de supposer que si les images mentales et la mémoire de La Fontaine sont surtout d'ordre visuel, il en sera de même pour ses associations d'idées. C'est ce que nous allons examiner maintenant.

Nous savons que le fabuliste est doué d'une sensibilité et d'une affectivité fort délicates. Ses associations d'idées, à forme spontanée, seront donc pour nous, en raison de ce que je viens de dire, du plus haut intérêt.

Nous avons pu nous rendre compte déjà que, la « bagatelle amoureuse » occupe chez lui une très grande place. Nous ne devrons pas être surpris de le voir, à tout instant, faire des associations d'idées conformes à son inclination préférée.

Lorsque Marie Stuart retourne dans son pays, il écrit aussitôt à la duchesse de Bouillon, qui se trouve alors en Angleterre :

Et Stuart en son royaume,
Y court avec plus d'ardeur
Qu'un amant à sa maîtresse[1].

Qu'y a-t-il de plus prompt, de plus allègre et de plus empressé qu'un amant qui retourne auprès de sa maîtresse?

La duchesse d'Orléans, dont il est le gentilhomme, possède un superbe petit chien, qu'elle comble de friandises et qu'elle garde jalousement dans sa maison. Mais ce pauvre caniche s'ennuie. L'amour doit le tenter. Pourquoi ne le tenterait-il pas ? C'est ce que pense le poète. Aussi brode-t-il sur ce sujet une ingénieuse poésie.

D'abord, le petit chien « Mignon » — car c'est ainsi qu'il s'appelle ou qu'il l'appelle — le fait songer aux « Iris » des petits chiens; il n'en oublie pas pour cela, les « Iris » des chrétiens. Pauvre petit être, nous dit le poète, tu dois avoir besoin d'une compagne, toi aussi :

Petit chien, qu'as-tu? dis-le-moi.
N'es-tu pas plus aise qu'un roi?
. . . .
D'où vient donc que ton cœur soupire ?
Que te faut-il? un peu d'amour.

Mais le fabuliste coupe court à sa pitié. Il s'empresse de promettre à « Mignon » et pour le printemps prochain :

1. T. IX, p. 400 : *Lettre à la duchesse de Bouillon.*

Une petite camusette
Friponne, drue et joliette,
Avec qui on l'enfermera; et puis, que voulez-vous,
... S'en démêle qui pourra[1].

Les associations d'idées se font ici par analogie. Nous partons du petit chien Mignon. Or ce sont surtout les « Iris » des chrétiens qui recherchent les petits animaux de son espèce. De la femme du chrétien à la compagne inconnue vers laquelle soupire Mignon, il n'y a qu'un pas. De la compagne ou, mieux, du couple à la chose... il n'y a plus qu'un demi-pas.

Un jour, il envoie un billard à Mme de La Fayette. Comment libelle-t-il son envoi? Que dire à une femme? Le thème en est bientôt trouvé. Parlons-lui d'amour, pense, sans hésiter, notre poète. Donc, ce billard doit présenter quelque analogie avec le jeu de l'amour :

Le but est un cœur fidèle ; la bille, un pauvre amant.

La passe, les billards, font songer à toute la tactique, à tous les différents moyens que l'amoureux emploie pour atteindre le but qu'il recherche :

Les belouses (les trous), ce sont maints périlleux détours,
Où souvent un rival s'en vient vous y jeter[2].

Mais l'auteur sait bien que toute comparaison « cloche » et est imparfaite par quelque côté. Il ne voit dans celle-ci qu'un simple jeu d'esprit. Cela n'empêche qu'il

1. T. IX, p. 142-143 : *Pour Mignon* (Chien de la duchesse douairière d'Orléans).
2. T. IX, p. 136-137 : *Épître à Mme de La Fayette.*

nous fournit un bon exemple d'association d'idées par analogie ou ressemblance.

Nous pouvons prendre un autre cas. La Fontaine profite de chaque occasion qu'il rencontre pour railler et critiquer la théorie de Descartes sur l'automatisme des animaux. Jamais il ne lui pardonnera d'avoir émis des idées aussi insensées. Il découvre un jour que l'idée du philosophe n'est pas nouvelle. Pereira prétendit jadis la même chose. Quelle flèche va-t-il décocher à ce nouvel antagoniste?

Et ne sais que les Espagnols qui pussent bâtir un château tel que celui-là[1].

Pereira est un Espagnol, c'est-à-dire, sans doute, un philosophe bavard, chimérique; c'est pourquoi, peut-être, nous disons si souvent, dans la vie courante, que tel ou tel de nos semblables fait des châteaux en Espagne.

Le rhumatisme rend impotent et fait beaucoup souffrir; de plus, il est à peu près inguérissable. C'est donc une « invention du diable »[2]. Des coteaux boisés et verts, sont « agréablement vêtus ». Les deux enfants de la surintendante ont des yeux ravissants, pour ainsi dire, flamboyants, ce sont « deux magasins de lumière et de flamme ». Lumière et flamme impliquent, nécessairement, de la chaleur et de l'éclat : aussi ces deux yeux sont-ils en même temps :

Deux vrais soleils dont l'éclat
Éblouira quelque jour plus d'une âme[3].

1. T. IX, p. 293 : *Lettre à la duchesse de Bouillon.*
2. T. IX, p. 402 : *Lettre à Saint-Evremond.*
3. T. IX, p. 119 : *Epître à la surintendante.*

Le nouvel an est un jour désiré et attendu; dans tous les cas, il est fêté joyeusement. Qui rit ce jour — dit La Fontaine — est heureux durant toute l'année. Aussi le fabuliste promet-il, pour ce jour-là, à son protecteur Foucquet, une sémillante ballade, car celle-ci

Fait rire ou ne vaut qu'un bouton[1].

Quant à Pâques, c'est le jour saint; c'est le moment de la douce et paisible joie religieuse; l'on est gai à cette heure, mais l'on prie; aussi, si Dieu lui prête vie, il aura bien soin de lui dédier

Quelque sonnet plein de dévotion[2].

Il écrit à Chloris que tel livre est censuré et que, dès lors, elle ne doit pas s'aviser d'y toucher. Cette histoire n'est-elle pas maudite du pape? Quiconque lit cet ouvrage commet un grave péché; la conscience est aussitôt plongée dans les « ténèbres ». La Fontaine fait dès lors une association par ressemblance :

Quiconque y met le nez (dans ce livre) devient noir comme un four[3].

Une allée, plantée d'arbres, qui s'élève graduellement, le fait songer spontanément à un jeu de paume[4], à un amphithéâtre. Lorsqu'il traverse la ville d'Étampes, qui est, non seulement mal bâtie, mais encore presque toute en ruines, il pense aussitôt aux ruines de « Troie la Grande[5] ».

1. T. IX, p. 108 : *Lettre au surintendant.*
2. T. IX, p. 109 : *Lettre au surintendant.*
3. T. IX, p. 25 : *Ballade à Chloris.*
4. T. IX, p. 223 : *Lettre à sa femme.*
5. T. IX, p. 232 : *Lettre à sa femme.*

Le merveilleux château de Richelieu possède, dans son musée, un bois de cerf ancien et gigantesque; il ne peut dater que des « patriarches »; il n'aurait même pu contenir dans « l'arche[1] ». Tous les corps de bâtiment de la ville de Richelieu lui rappellent, à cause de leur uniformité, la place Royale, qui est aujourd'hui la place des Vosges[2].

Enfin nous notons chez la Fontaine des associations d'idées, d'ordre plus abstrait, mais qui sont toujours évoquées par analogie : l'avarice s'associe avec l'ignorance, parce que l'avare est un ignorant[3]. La nécessité, le besoin stimule l'homme et le rend ingénieux, c'est-à-dire l'instruit et l'éduque; aussi le besoin est-il un « Docteur en stratagèmes[4] ».

*
* *

Les associations d'idées, en rapport avec les sens de l'ouïe, de l'odorat et du toucher, sont rares chez La Fontaine. Elles ont surtout un caractère abstrait.

Citons-en quelques exemples :

Les hommes aiment à se flatter et à se louanger mutuellement. Pourquoi cela? parce que la louange est un nectar dont nous enivrons tous les dieux de la terre[5]. Les pleurs qui constituent, en général, la réponse, la réaction à une peine, deviennent à leur tour « le nectar de la pénitence[6] ».

Le toucher lui fournit également quelques associations par analogie, assez heureuses. Au propre comme au

1. T. IX, p. 249 : *Lettre à sa femme.*
2. T. IX, p. 256 : *Lettre à sa femme.*
3. T. III, p. 23 : liv. X, fable IV : *l'Enfouisseur et son Compère.*
4. T. III, p. 19 : liv. X, fable III, *les Poissons et le Cormoran.*
5. T. II, p. 458 : liv. IX, *Discours à M*me *de la Sablière.*
6. T. VI, p. 304, Poème de *la Captivité de Saint Malc.*

figuré, tout ce qui est dur, résistant, le fait songer à l'airain ou à l'acier.

Ces ouvrages sont « d'airain[1] »; ses ongles sont « tout d'acier[2] ». Et les amants que rien ne peut faire fléchir, que rien ne peut vaincre « ont un cœur tout d'acier[3] ».

*
* *

Disons maintenant quelques mots de deux manies qui étaient chères au fabuliste. Nous n'avons pas l'intention de baser une théorie sur des tics aussi légers, parce que nous savons que tout homme, quel qu'il soit, est sujet à de semblables, à d'analogues anomalies. Nous savons, par surcroît, que toute inclination, toute tendance mentale, tant soit peu forte, prédispose l'esprit à associer les idées plutôt d'après cette tendance que d'après toute autre cause.

Ne soyons donc pas surpris que La Fontaine fasse souvent des associations d'idées ayant pour cause l'instinct sexuel. Quelques exemples pris au hasard vont nous édifier sur ce point.

Lorsqu'il visite le tombeau de Louis XI à Cléry, il en admire les proportions harmonieuses. Mais ce qui le frappe surtout, dans ce monument, ce sont « quatre anges » qui pourraient bien être « quatre amours », si on ne leur avait point « coupé les ailes[4] ».

Et ce petit chien « Mignon » de la duchesse d'Orléans,

1. T. I, p. 415 : liv. V, fable XVI, *le Serpent et la Lime.*
2. T. III, p. 257 : liv. XII, fable XII, *le Milan, le Roi et le Chasseur.*
3. T. VIII, p. 193 : *Psyché*, livre II.
4. T. IX, p. 238-239 : *Lettre à sa femme.*

qui a l'air si triste et si mélancolique ! Qui nous apprend la cause de sa mélancolie, si ce n'est La Fontaine? Il faut à « Mignon » une camusette. Nous n'en finirions pas de sitôt, si nous voulions citer tous les cas où le poète pense de la sorte.

En deuxième lieu, il se complaît, de temps à autre, à prophétiser. Mais n'en rions pas, car ce n'est pas en dilettante qu'il exerce ainsi son esprit; ce n'est pas non plus uniquement pour plaire, ni pour faire le courtisan : il prend son rôle au sérieux.

Et pourtant, il n'aime ni les devins, ni les faiseurs d'horoscope. Cela ne l'empêche pas de se plaire parfois à tirer gentiment « la bonne aventure » de quelques-uns de ses contemporains.

Ainsi il s'efforce, dans une « pétillante » poésie, de prédire l'avenir du plus jeune fils de la surintendante Foucquet. Du reste, en cela, il ne risque pas de se tromper. Si cet enfant a le talent de son père, les qualités de sa mère, s'il travaille, plus tard, et s'il est toujours sage, il sera « quelqu'un ». Mais comme tous les parfaits devins, le poète s'autorise, lorsqu'il prophétise, de l'autorité de certains personnages mystérieux ; sa prophétie est inspirée d'en haut ; il n'est qu'un instrument de transmission :

> Quelqu'un m'a dit qu'il sera du conseil,
> Sans y manquer, du Dauphin qui va naître ;
> . . . .
> Et remplira, selon son horoscope,
> Tous les échos qui sont dans l'univers[1].

Cet enfant fera toute sorte de choses grandioses. N'est-

1. T. IX, p. 118-120 : *Épître à la surintendante.*

il pas déjà un phénomène d'intelligence? Quoiqu'il vienne de naître, il est dès maintenant plus que raisonnable :

Je crois qu'en lui la raison a des ailes[1].

C'est par la bouche d'Apollon, d'Uranie et, voire même, de Jupiter que parle le prophète.

Mais il ne s'en tient pas là dans ses prédictions. A un autre moment, nous le retrouvons plus convaincu que jamais de la valeur et de la portée de ses oracles. Cette fois, ce qu'il avait prédit s'est réalisé. Que dit-il, à l'origine, sur le duc d'Albret, qui est devenu, par la suite, cardinal de Bouillon et grand aumônier de France?

Je suis jeune assez pour le voir,
Au-dessus des meilleures têtes.
Son bel esprit, ses mœurs honnêtes,
L'élèveront à tel degré
Qu'enfin je m'en contenterai[2].

Un jour viendra où le duc d'Albret sera comblé d'honneurs et de titres ; ce jour-là, La Fontaine lui écrira, pour lui rappeler son « oracle » de jadis :

De votre dignité, je ne suis point surpris:
S'il m'en souvient, Seigneur, je crois l'avoir prédite[3].

*
* *

En résumé, nous le voyons, l'idéation du fabuliste fonctionne sainement et normalement : elle est presque

1. T. IX, p. 118-120 : *Épître à la surintendante.*
2. *Ibid.*
3. T. IX, p. 133 : *Épître à la princesse de Bavière.*

toujours riche et variée. La plupart de ses associations d'idées se font par analogie ; cette analogie ne devient un peu lointaine ou systématique que lorsqu'elle est provoquée par des tics et des inclinations mentales. Les associations qui reposent sur des « tests » abstraits sont plus heureuses et plus fortes que les autres. Les meilleures de ses associations se produisent pour ainsi dire immédiatement dans sa conscience : La Fontaine, comme tout homme, est plus naturel, plus vivant et plus vrai, quand il agit spontanément, c'est-à-dire sans réfléchir et sans calculer.

CHAPITRE III

SON IMAGINATION. — SA MÉTHODE DE COMPOSITION. — SA LANGUE

I. Son imagination. — Jean de la Fontaine n'est pas un homme qui puisse, purement et simplement, se contenter d'idées abstraites. Bien qu'il soit en un certain sens un psychologue, il aime à traduire d'une manière saisissante tous les faits psychiques qu'il a observés. Il faut avant tout qu'il rende concret ce qui est abstrait et visible ce qui est invisible. Il s'efforce aussi de vivifier ce qui est inerte, ce qui ne parle pas. Puisque, par exemple, les plantes respirent, se nourrissent, elles méritent d'être animées, de devenir parlantes[1].

> Tout parle dans l'univers;
> Il n'est rien qui n'ait son langage[2].

Les idées abstraites qu'émettent, toutes nues pour ainsi dire, les philosophes ne sauraient le satisfaire. « Concréter », rendre objectif, telle est bien une des tendances les plus fortes de son imagination.

1. T. I, p. 130 : liv. II, fable I, *Contre ceux qui ont le goût difficile.*
2. T. III, p. 168 : liv. XI, Épilogue.

Sa méthode est assurément excellente. Elle convient surtout à son rôle de poète. Il se plait à donner à toute chose une enveloppe nettement sensible. Son lexique, sa langue, en général, justifie notre assertion.

Sans doute Jean de La Fontaine n'emploie pas le riche vocabulaire des auteurs du XIXe siècle, d'un Victor Hugo, par exemple ; ceux-ci racontent et décrivent ce qu'ils ont vu, entendu, senti et goûté ; celui-là, au contraire, et avec lui tous les écrivains de son époque, nous parlent surtout de ce qu'ils ont « vu ». Malgré cela les personnages du fabuliste nous sont des plus familiers. Tous ceux qu'il nous présente nous apparaissent comme réellement vivants ; ils nous donnent nettement l'illusion de la réalité.

De nos jours, nous pouvons dire que le meilleur des cinématographes n'est pas parfait, quoiqu'il nous procure la sensation de la vie et du mouvement, parce que l'objectif photographique — si perfectionné qu'il soit — ne peut enregistrer toutes les positions diverses que peut occuper un « mobile » quelconque dans un temps défini. Il en est de même en un certain sens des personnages du fabuliste. Sans doute il ne les décrit que d'un seul point de vue ; un certain nombre d'entre eux, peut-être, ont des gestes un peu raides et un peu surfaits, mais, si l'on veut les voir défiler comme nous regardons défiler aujourd'hui les projections cinématographiques, ils nous semblent alors réels et vivants, et nous ne soupçonnons même pas qu'ils pourraient être plus réels et plus vivants.

Qui de nous, en réfléchissant sur la vaste comédie humaine où tout le monde est acteur, ne songe pas souvent et comme malgré lui à tels ou tels personnages des fables, à tels ou tels récits du Bonhomme ? Puisque ce qu'il nous

dit des hommes suffit à nous les représenter, de telle sorte que nous les reconnaissions aisément autour de nous, que pouvons-nous lui reprocher?

*
* *

L'invention de la Fontaine s'exerce surtout d'une manière remarquable dans la mise en scène. Brièvement, en quelques mots, il plante pour ainsi dire devant nous son sujet; dès le premier contact que nous avons avec lui nous sommes fixés sur ses qualités ou ses défauts primordiaux. Il n'est pas d'écrivain qui ait su, aussi bien que lui, présenter, dépeindre et faire vivre, avec autant d'aisance, de rapidité et de simplicité, ses personnages. Je sais bien que l'on pourrait parfois trouver leurs propos monosyllabiques ou incohérents, parce qu'alors ils parlent par saccades, agissent par soubresauts et nous ménagent souvent des surprises, mais nous ne devons pas oublier, dans ce cas, qu'il n'est pas possible qu'il n'en soit pas ainsi dans l'apologue : c'est là l'écueil inévitable que rencontre tout fabuliste. Il est manifeste que si l'on débarrasse un « fait » de tous ses attributs, de tous les détails qui l'expliquent ou le complètent, l'on retombe alors plus ou moins dans une sorte de mathématique littéraire. Mais La Fontaine s'est bien gardé d'exagérer dans ce sens; aussi il n'est pas atteint sérieusement par la critique que nous venons de formuler. Il n'a pas voulu confondre la précision et la sécheresse. S'il côtoie parfois les frontières de celle-ci, il se garde bien d'aller plus loin.

Au surplus, dès qu'il veut être prolixe et bavard, il nous ennuie et nous fatigue. Sa peinture est alors bariolée; elle manque d'unité. Il tombe dans l'incohérence et

le galimatias ; il s'embourbe et nous « assomme » comme dans les poèmes de *Psyché*, des *Nymphes de Vaux* et dans beaucoup de contes.

Ses morceaux les plus beaux sont en même temps les plus courts : *le Corbeau et le Renard*, *la Cigale et la Fourmi*, *la Grenouille et le Bœuf*, *le Héron*, *le Paysan du Danube*, *le Lièvre et la Tortue*, etc..., sont autant de petits chefs-d'œuvre qu'il a créés avec toutes les ressources et toutes les qualités de son art. Dès qu'il veut, en quelque sorte, ouvrir ses ailes, son souffle poétique, au contraire, manque d'ampleur et de vigueur. A l'instar de l'oiseau qui est blessé d'une flèche, il retombe bientôt douloureusement. L'imagination du fabuliste ne peut pas s'exercer, comme celle de son parent Racine, sur de grandes scènes et à propos de vastes sujets. Chaque fois qu'il sort des limites de son génie, il devient un écrivain, un metteur en scène banal, médiocre et fatigant. Mais, fort heureusement pour la postérité, La Fontaine se connaissait bien lui-même ; il connaissait sa puissance et ses moyens d'action. C'est pourquoi il n'a pas voulu se départir du genre apologue, qui assure sa renommée depuis des siècles.

*
* *

Avant de poursuivre plus avant notre investigation, il est bon, je crois, d'étudier un peu mieux quelques-unes des mises en scène qui témoignent de son pouvoir d'invention.

Voici deux personnages, le Corbeau et le Renard ; comment va-t-il nous les présenter ?

Maître Corbeau sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage,
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:

L'action est menée avec la plus grande rapidité possible. Nous savons que le « renard » est un rusé. Son imagination est fertile : il sait que, par la flatterie, il s'allouera le fromage, que se dispose à manger le « corbeau ». Mais nous n'avons même pas le temps de songer à tout cela, les deux compères sont déjà en scène :

Hé! bonjour, Monsieur du Corbeau.

La fable *le Héron* n'est pas moins digne de notre admiration. L'entrée en scène est simple et précise :

Un jour, sur ses *longs* pieds, allait je ne sais où
Le héron au *long* bec emmanché d'un *long* cou.
Il côtoyait une rivière. . . . .

Le qualificatif « long », allié à trois repères anatomiques (bec, pied et cou), suffit ici à assurer tous les frais de la mise en scène.

Le participe « emmanché » est employé d'une manière originale, neuve et inattendue : La Fontaine, seul, est capable de faire de telles trouvailles. Continuons un peu. Que fait cet étrange animal? Il côtoie une rivière. Et pourquoi? Parce qu'il cherche « pitance ». Et le petit drame continue à se dérouler prestement et simplement.

Le Paysan du Danube constitue aussi un chef-d'œuvre d'action prompte et rapide :

Son menton nourrissait une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais, il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins[1].

Cette description du manant, du pied-nu, qui fouille la terre ne laisse rien à désirer : avec son aspect à demi sauvage, sa physionomie velue, sa démarche lente, ce rustre est orateur à ses heures. Il parle en toute sincérité. Son éloquence convainc à un moment donné le Sénat assemblé. C'est brusquement, sans préambule, que cet orateur improvisé entre en scène.

Le député vint donc et fit cette harangue[2].

Mais, si le paysan est, d'ordinaire, massif, lourd, pesant et stupide, s'il représente quand même le gros bon sens, la saine logique, par contre, le fabuliste veut que sa compagne soit alerte, gracieuse et, voire même, spirituelle.

Qu'est Perrette, si elle n'est pas tout ce que nous venons d'en dire ? Elle porte ensuite des cotillons simples et des souliers plats.

La Fontaine veut aussi, qu'à son heure, l'ouvrier, l'artisan soit content de son sort.

Le savetier chante à « tue-tête » tout le jour.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages[3].

1. *Le Paysan du Danube*, t. III, p. 144-145, liv. XI, fable VII.
2. *Le Paysan du Danube*, *loc. cit.*
3. *Le Savetier et le Financier*, t. II, p. 217, fable II liv. VIII.

Mais le deuxième personnage n'est pas loin ; il demeure à côté dans un somptueux appartement ; c'est un financier. Celui-ci est d'autant plus malheureux qu'il est plus riche. Aussi la joie qui habite, en quelque sorte, chez son voisin, lui fend le cœur ; nous allons connaître le financier :

> Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
> Chantait peu, dormait moins encor :
> C'était un homme de finance.

Nous pourrions multiplier ainsi les exemples indéfiniment sans en tirer un nouveau profit.

Disons donc simplement que l'action des petits drames du fabuliste se déroule toujours prestement.

Somme toute, son imagination est parfaite en elle-même, chaque fois qu'elle s'exerce à propos d'actions simples et courtes. L'entrée en matière et le dénouement sont toujours, dans ce cas, des chefs-d'œuvre du genre. En outre, cette imagination s'aide, avec beaucoup de goût, d'une langue précise, quoique imagée. La Fontaine possède, sans conteste, à un degré éminent, le sens du mot juste et adéquat, du mot adapté, dirions-nous aujourd'hui.

Il est naturellement lyrique, émouvant et tendre. C'est sans effort qu'il crée des métaphores et des images, qui font notre admiration. Passons aux exemples.

A-t-il à dépeindre un adolescent, qui sera un adulte d'ici peu de temps, il emploie une image touchante.

> A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage [1].

1. T. p. 229 : Poème d'*Adonis*.

Et ces deux vieillards, qui n'ont, pour tout soutien, comme unique consolation, qu'un jeune adolescent, ne nous deviennent-ils pas sympathiques, dès que La Fontaine les a dépeints ?

..... un appui de roseaux
Soulageait leurs vieux ans [1].

Lorsqu'il décrit la somptueuse campagne de Vaux, son enthousiasme est à son comble. Tout y est sublime et merveilleux. Son lyrisme atteint ici son apogée :

Fontaines, jaillissez ;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages,
Au doux bruit de leurs eaux [2].

Les animaux, qui dans l'espèce, recèlent toujours les travers des hommes, ont trouvé, dans son œuvre, les appellations les plus heureuses. L'invention de La Fontaine se décèle jusque dans les moindres détails.

Voici, l'âne le « pelé galeux » ; le lion en fureur qui, de rage et de douleur « frémit, grince des dents », pendant que passe d'un pas léger le vieux hôte des bois, « renard fin, subtil et matois ».

Et maître corbeau, madame la belette, compère le loup, ne nous deviennent-ils pas familiers, dès qu'il nous les a ainsi nommés ?

Cet homme s'en va chancelant : il est « plein du jus de la treille ». N'a-t-il pas laissé ses sens « au fond d'une

1. T. VI, p. 158, *Philémon et Baucis.*
2. *Le Songe de Vaux*, t. VIII, p. 284.

bouteille » ? Voyez, l'hypocrite, le fourbe qui passe là-bas avec son « chapeau luisant », son rabat bien mis; ainsi affublé, il ne saurait être mordu par la médisance. Et pourtant, ajoute malicieusement le bonhomme :

Garde-toi..... de juger des gens sur la mine [1].

Il n'est pas jusqu'à Rominagrobis, ce vieux fourbe, qui ne soit peint de main de maître. Il simule habilement la surdité pour mieux voir, pour mieux tromper les deux gentilles créatures qui s'en réfèrent à son expérience, à son savoir. C'est le type du diplomate habile, astucieux et doucereux :

Mes enfants, approchez,
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause [2].

La peste ne nous remplit-elle pas d'effroi quand on a lu ce qu'en dit La Fontaine? Il s'agit ici moins de ce fléau proprement dit que de l'hypocrisie, que de la malhonnêteté qui rongent les hautes classes de la société. Et ce torrent impétueux où cent cailloux luttant à chaque bond suivaient « les longs replis du cristal vagabond ».

Plus ou moins, tout le monde est suggestionnable et crédule, nous apprend en un joli vers notre bon fabuliste : « le plus sage s'endort sur la foi des Zéphyrs », tandis que le rêveur, l'utopiste bâille aux chimères. Voici encore deux hommes qui ont toujours raison; c'est le médecin « Tant-Pis » et le médecin « Tant-Mieux ».

1. T. II, fable V, *le Cochet, le Chat et le Souriceau*, p. 18. Voir aussi *le Paysan du Danube*, p. 143, liv. XI, fable VII.
2. T. II, p. 190, liv. VII, fable XVI, *le Chat, la Belette et le Petit Lapin*.

Toutes ces expressions et bien d'autres que nous ne citons pas, sonnent, en quelque sorte, d'un timbre nouveau dont le fabuliste détient le secret. D'aucuns, comme Lafenestre [1], se sont plu à mettre le génie de La Fontaine en parallèle avec celui de Musset. La comparaison, sans être rigoureusement justifiée, n'est peut-être pas sans valeur. Je sais tels vers, telles pensées du fabuliste que ne méconnaîtrait certainement pas l'auteur si délicat et si romanesque des *Nuits*.

La Fontaine sait fort bien que tout est mystère dans la nature et que les raisons dernières des choses nous échappent. C'est en vain que l'on chercherait à pénétrer l'Être suprême :

Comment lire en son sein ?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles,
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles [2].

Il a su nous attendrir douloureusement sur les amants éplorés que le sort ou la nécessité sépare. Ici nous le trouvons lyrique, enivrant, enchanteur.

Et les vents emportent ma plainte !
Écoutez-moi, déserts ; on m'ôte mes amours.
Est-il douleur pareille ?
Qui me consolera sur ce rocher fatal [3] ?

Et cette amante désolée qui cherche son amant à travers les bois. Palmyre, hélas ! vient de mourir dans une chasse sanglante. Son amante Vénus en a d'abord le

1. Lafenestre, *La Fontaine*, p. 206-207 (1 vol. in-12, Paris, Hachette, 1895).
2. T. I, p. 168 : *Discours à Mme de La Sablière.*
3. T. VII, p. 238 : *Daphné*, acte V.

sentiment, puis la certitude ; elle est alors dans la plus grande douleur :

Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte !
Hélas ! j'ai beau crier : il est sourd à ma plainte,
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvais le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres[1] ?

Il serait aisé de trouver bien d'autres passages, qui seraient empreints de ce lyrisme que l'on admire tant chez Musset et que l'on méconnaît si souvent chez le fabuliste[2]. Son imagination est d'une richesse rare. Il a poussé jusqu'à son apogée le genre modeste qu'il s'est choisi. Il écrit de petites, mais de ravissantes choses. Les objets les plus insignifiants ont mérité tous ses soins. Il est tel passage d'une pièce récente que l'on s'est plu à admirer sans réserve. Une femme tend à Cyrano un raisin ; mais celui-ci, un gentilhomme écrivain, répond : je ne prendrai

Qu'un grain de ce raisin, un seul[3].

La Fontaine n'est pas moins gentillet et délicat à propos d'un objet fort banal :

Je ne veux rien qu'une simple salière[4].

1. T. VI, p. 268-269 : *Adonis.*
2. Je ne puis malheureusement pas citer tous les passages de La Fontaine qui témoignent de son lyrisme ; à ceux qui seraient curieux d'être mieux renseignés sur ce point, je me permets de leur signaler : *les Nymphes de Vaux ; le Songe de Vaux ; les Filles de Minée ; Daphné* et *Adonis ; Elégies* (surtout V), t. VIII, *Psyché*, etc., qu'ils devront lire en entier.
3. Rostand, *Cyrano de Bergerac* (1 vol. in-12, Charpentier, Paris).
4. T. VIII, p. 482 : Traduct. des vers cités dans les *Epîtres* de Senèque.

II. Sa méthode de composition. — *a*) Quels sont, en somme, les procédés d'invention du fabuliste? Comment gouverne-t-il son imagination si génialement féconde? Il va nous l'apprendre lui-même, car il ne cache jamais rien. A l'action rapide il aime à joindre d'abord et surtout le contraste, l'opposition :

> J'oppose quelquefois par une double image
> Le vice à la vertu, la sottise au bon sens[1].

Oui, il se plaît à opposer plus souvent qu'il ne le pense tout ce qui se contrarie, tout ce qui s'oppose. « Il escamote », d'un coup de baguette magique, toutes les barrières (les préjugés) qui peuvent, dans la vie sociale, séparer deux êtres quelconques. Il nous les met sur le même plan, pour que nous les jugions aussitôt, selon leurs vices et leurs manières propres. Il nous présente tour à tour le lion et le moucheron, la grenouille et le bœuf, le singe et l'éléphant, le lièvre et la tortue, la mouche et le coche, le chêne et le roseau, le savetier et le financier, sans en compter beaucoup d'autres.

Il puise dans un fonds inépuisable en matière comique et sensible. Le plus gros n'a pas toujours raison, car l'on a souvent besoin « d'un plus petit que soi ». Il arrive parfois aussi que le petit s'enfle démesurément. Qu'y a-t-il de plus sot que la grenouille qui veut devenir bœuf?

La Fontaine se sert aussi beaucoup des sous-entendus. Il sait admirablement cacher sa malice derrière les mots les plus inoffensifs. Il aime à « gazer » et à dissimuler quelque chose de risqué et de tendancieux. Au seuil de l'impudeur, il jette lestement un voile à demi fin qui

1. T. I, p. 362, liv. V, fable I, *le Bûcheron et Mercure*.

cache plus ou moins le tout et nous fait rire bonnement, franchement. La plupart de ses contes et de ses fables sont aussi fort curieux et fort amusants, par les conclusions précises et railleuses qu'ils contiennent.

Jean ne veut pas que nous soyons purement « passifs » à la lecture de ses œuvres. Sans doute il nous instruit en nous distrayant, mais il veut aussi que cette distraction implique un peu d'effort et que, derrière la lettre, nous sachions voir l'esprit :

> Il faut laisser
> Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser[1].

Telle est la récompense qu'il promet à ses lecteurs. On le voit, ses fables et ses contes contiennent toute la comédie humaine. Il perçoit les faits avec un œil d'artiste et de psychologue. Donnez-lui des intentions mauvaises, il s'empressera alors de vous répondre : « Honni soit qui mal y pense ! »

C'est par goût et par vocation, pour ainsi dire, qu'il s'intéresse à ces « récits », qui ne sont que « sornettes », et à ces vains traits, « criminelles douceurs », d'une âme particulièrement fine et délicate. Ses sous-entendus sont des chefs-d'œuvre de délicatesse et de bon sens. Ils constituent la seule complication théâtrale en harmonie avec son caractère, en même temps qu'ils décèlent une nature des plus intellectuelles et des plus avides d'émotions artistiques.

1. T. III, p. 85, liv. X, fable XIV, *Discours à M. le duc de la Rochefoucauld.*

*
* *

b) Le Comique et le Rire chez La Fontaine. — Dès que nous parlons d'auteur comique, nous avons pris l'habitude de jeter immédiatement les yeux sur Molière, sans nous soucier autrement des fables du Bonhomme. Elles constituent pourtant une ample comédie en cent actes divers. Molière n'a jamais mieux saisi les ressorts intimes du rire que ne l'a fait Jean de La Fontaine. Nous trouvons tendues, dans l'œuvre de celui-ci, toutes les cordes du « rire » que l'homme peut faire vibrer.

Jean possède à un très haut degré d'intuition et de finesse le sens du comique. Cela se comprend d'autant mieux que sa morale est joyeuse, « ensoleillée[1] » ; que, jusqu'à ses derniers jours presque, il s'est montré un optimiste.

Le rire, le comique est ce qu'il y a de plus nécessaire, de plus bienfaisant à la nature humaine. Le rire « c'est le soleil de la vie », ajoute La Fontaine. Tout le monde a ri et rira. Le philosophe le plus exercé ou le psychologue le plus maître de lui-même peut parvenir, par une éducation tenace, à contenir « ses larmes »; mais il lui est beaucoup plus difficile de maîtriser ses réactions joyeuses et hilarantes. Sans craindre de se tromper, l'on peut bien dire du rire ce que Krafft-Ebbing[2] a dit de nos jours de l'amour : « Quiconque ne rit pas ou ne sait pas rire, sera un philistin toute sa vie ». N'oublions pas cependant que les gens qui rient à tout propos sont des malades.

1. Que le lecteur nous pardonne ce néologisme.
2. Krafft-Ebbing, savant neurologiste et psychiatre autrichien.

Le rire, par ailleurs, n'est qu'un jeu, qu'une certaine forme de l'art, en général. Je ris chaque fois que mes habitudes mentales sont troublées ou surprises : il y a alors en moi comme une espèce de dissolution mentale momentanée. Le rire est profondément lié au sentiment moral. Je ne ris pas à tout propos, ni de tout. Une vieille qui est toute ridée par l'âge et qui porte, par exemple, un lourd fardeau, ne me fait pas rire. *Le Jésus qui guérit les lépreux*, de Rembrandt, ne me fait pas rire davantage.

En outre, le rire est une espèce de réflexe d'ordre social : il n'atteint son maximum d'intensité et de développement que dans la foule. Il est alors fort contagieux; chacun de nous a pu s'en rendre compte. La Fontaine « ronflant » dans un salon, au milieu d'invités plus ou moins surpris, fait rire. S'il trébuche en entrant dans une salle, il fait rire encore.

Le fabuliste connait à merveille toutes les formes que peut revêtir le rire, ainsi que les différentes causes qui doivent le provoquer, le faire naître. Il sait produire toutes les tonalités de la gamme dont se compose le comique. C'est ainsi que le comique des mots, de la forme, de caractère et de finesse, ont été admirablement interprétés par lui. A chacune des pages de ses fables et de ses contes, nous pouvons rire, sans aucune arrière-pensée. Jean n'a donc rien à envier à Molière. L'un et l'autre connaissent les ressorts intimes qui font mouvoir notre nature humaine ; l'un et l'autre savent également nous instruire tout en nous amusant.

Mais, d'une manière générale, le fabuliste ne recherche pas spécialement à faire rire pour des futilités. Il nous fait rire, en nous montrant plutôt « un tic » de caractère.

plutôt qu'un « tic » de la physionomie. En outre, il ne tient pas à faire rire aux éclats. Il veut que son lecteur soit plongé simplement dans un état de douce satisfaction.

« Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire, mais un « certain charme, un air agréable, qu'on peut donner à « toutes sortes de sujets, même les plus sérieux[1]. »

Il veut nous charmer avant tout. Cela ne l'empêche pas de nous faire rire fort souvent et « aux éclats » même, dans beaucoup de ses contes et de ses fables : n'a-t-il pas su dépasser Machiavel et Boccace?

Voici, par exemple, deux personnages bien curieux : le renard et le bouc. Celui-ci ne voit pas plus loin « que son nez », celui-là, un voyant, va s'empresser d'exploiter l'infirmité de son voisin. Ayant soif tous les deux, ils descendent dans un puits. Mais comment sortir de là? Le renard, qui est fertile en imagination, conseille à son naïf compère de se tenir debout; de la sorte il lui servira d'échelle et il trouvera bien quelque moyen, une fois hors... de le dégager, de le délivrer.

Par ma barbe! dit l'autre, il est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi[2].

A tant de confiance et de naïveté, compère le renard va répondre par sa malice accoutumée. Hors de danger, le voici qui raille agréablement son stupide compagnon.

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement *que de barbe* au menton,
Tu n'aurais pas à la légère,
Descendu dans ce puits[3]

1. *Préface aux Fables* : t. I, p. 15-16.
2. T. I, p. 219-220 : *Le Renard et le Bouc*, liv. III, fable V.
3. *Ibid.*

Ici tout est hilarant : les personnages, la scène, le mouvement, l'action et les caractères.

Non loin de là, nous rencontrons un autre renard, gascon ou normand, qui meurt d'envie de dévorer les raisins d'une treille ; comme il ne peut les atteindre, il faut qu'il se résigne. Mais, de même que notre Cyrano de Bergerac moderne, il s'en tire avec une boutade sonore :

> Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats[1].

Il suffit de lire l'aventure du meunier, son fils et l'âne, pour connaître les formes les plus variées que peut revêtir le comique. Partant pour la foire, le père et le fils ne trouvent rien de mieux que d'attacher leur âne par les pattes et de le porter « comme un lustre ». La raillerie des passants suffit à leur faire relâcher le roussin d'Arcadie qui s'en montre très mécontent et s'en plaint en son « patois ». Cette fois, le fils monte dessus, mais ce la déplaît à trois bons marchands qui passent :

> Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
> Jeune homme qui menez laquais à barbe grise[2].

Le fils quitte sa place et la cède à son père. Mal leur en prit à tous les deux, car un groupe de jeunes filles va s'apitoyer sur le jeune homme qui chemine piteusement, tandis que son père, « ce nigaud, comme un évêque assis », fait le « veau sur son âne ». Ils s'asseoient tous les deux sur le baudet maintenant. Cette fois, les critiques vont recommencer de plus belle.

> Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique[3] !

1. T. I, p. 231 : *Le Renard et les Raisins*, liv. V, fable XII.
2. T. I, p. 199 à 205 : *le Meunier, son Fils et l'Ane*, liv. III, fable I.
3. *Ibid.*

Nos deux cavaliers descendent et l'âne va se « prélassant » tout seul. Mais un quidam s'en offense.

> Est-ce la mode
> Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
> Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
> Je conseille à ces gens de le faire enchâsser [1].

Et ce paysan lance ce dernier mot de critique et de raillerie :

> Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne [2] !

Finalement la leçon profite au meunier lui-même. Il en conclut qu'il est « bête, en effet », mais qu'à l'avenir, qu'il pleuve ou qu'il vente, qu'on le loue ou qu'on le critique, il n'en fera qu'à sa tête, c'est-à-dire qu'il n'écoutera plus personne.

Cette fable est amusante par le ridicule et le comique qu'elle contient. La forme en est imagée et appropriée: l'âne est porté « comme un lustre ». Le mouvement est ici amusant; l'âne se plaint dans son patois et le meunier s'assied comme un prélat. Le rire de caractère est complet. Le père écoute tous les railleurs qu'il rencontre en chemin : c'est un faible et un naïf.

Il en est ainsi de la plupart des contes et des fables de Jean de La Fontaine. Le choix seul de ses personnages est des plus comiques. Il agit d'ordinaire par contraste : le lion et le moucheron, la grenouille et le bœuf, etc. Il aime à opposer des situations et à placer sur un même plan deux êtres que les préjugés, les coutumes sociales

1. T. I, p. 199 à 205 : *le Meunier, son Fils et l'Ane*, liv. III, fable I.
2. *Ibid.*

tenaient auparavant éloignés l'un de l'autre. Mais, dès que le rapprochement a été établi, il laisse à ses personnages tous leurs tics, toutes leurs manies, toutes leurs anomalies propres. C'est pourquoi il y a toujours des luttes, des oppositions de caractères dans la comédie des fables.

Le rire le plus fin, le plus spirituel que nous offre le fabuliste se trouve caché dans les délicats « sous-entendus » qu'il nous ménage souvent. Son « et puis... s'en démêle qui pourra » du petit chien, Mignon, nous fait rire de bon cœur. C'est là un rire de finesse qui ressemble à un demi-voile jeté sur la nudité, ainsi que nous le disions tout à l'heure. Le certain accident qui, les fillettes « va perdant », nous fait rire franchement et sans arrière-pensée. Lorsqu'il parle de choses risquées, de certains « jargons d'amourette », il s'avise de dire finement, délicatement. « Et puis... en venant à la chose ». Tout le monde comprend et tout le monde s'amuse d'un tel procédé. Nul ne sait mieux manier l'esprit de finesse que notre Bonhomme. Le mot « chose » devient ici un talisman précieux, qui explique bien sa pensée, qui fait la joie de tous ses lecteurs. Comment se venger de l'amant de telle femme frivole?

Porter à son mari la *chose* [1].

Voici une Philis que La Fontaine assiège : il voudrait pouvoir lui dire tout ; mais comment s'y prendre? Comment lui dire tout?

Même il se peut qu'en venant à la chose,
Jamais son cœur n'y voudrait consentir [2].

1. T. V, p. 224 : conte VII, 3e partie : *Nicaise*.
2. T. V, p. 41 : conte II, 3e partie : *la Mandragore*.

Le rire de La Fontaine n'est pas ce rire néfaste que provoquent souvent les écrits de nos romanciers et de nos écrivains contemporains. Ceux-ci nous « distillent » le vice, nous font penser à mal, nous rendent fripons; celui-là nous fait rire, bonnement, et sans arrière-pensée. Il n'est pas de livre au monde qui traite plus souvent de choses « risquées » que celui des contes, mais il n'est pas, non plus, d'auteur qui sache s'en tirer à la fois avec autant de gauloiserie, de délicatesse et de pudeur. Jean nous laisse souvent les frais de l'amplification, sachant bien que nous rirons de bon cœur et sans malice.

Conclusions. — L'imagination de La Fontaine n'est pas de très haute envergure, en raison même de certaines tendances propres et du genre qu'il s'est choisi; mais elle est à peu près parfaite, prise en soi. Les Fables sont un modèle éternel du genre apologue. La Fontaine sait dire gentiment de grandes vérités. Il sait créer l'action vigoureuse et rapide, il sait joindre à la perfection de la forme la finesse du fond, et il « baigne tout cela » de comique et de ridicule.

Il n'est pas d'écrivain qui sache s'exprimer en une langue plus claire et plus précise que la sienne ; son imagination cherche à animer ce qui est invisible ou inerte, à concréter ce qui est abstrait.

Il écrit une fable pour une idée d'ordre moral ou social, qui en découle le plus simplement possible, à l'aide du plus petit nombre possible de personnages, qui ne parlent que juste le nécessaire, dans le plus petit espace utile, en le moins de temps possible. Bien qu'il se limite volontairement par le nombre, le temps et le lieu, il s'en tire merveilleusement, grâce à son incomparable talent d'écrivain et d'inventeur.

La Fontaine excelle plutôt à nous montrer les vices intimes cachés de l'humanité, que les défauts superficiels, ou grossiers, que tout le monde connaît ou devine ; il est un psychologue avisé et pénétrant, et ses personnages sont plus intéressants, en définitive, par la vie qu'il leur donne, que par la position qu'ils occupent.

III. Le lexique et la langue. — La langue de La Fontaine, comme son imagination, est fertile et originale. Il excelle à ressusciter des mots qui avaient vieilli et il sait les rajeunir avec goût. Il possède si bien le sens du mot juste et adéquat que son lexique est encore presque tout entier debout. La Fontaine a écrit la plupart de ses œuvres en vers. Il est essentiellement poète. Il n'a pas voulu s'astreindre à la législation du Parnasse. Même dans sa correspondance quotidienne, il se plaît à écrire des vers vifs et piquants. Il n'aime pas à narrer en prose, car il se croit incapable de manier utilement ce genre ; il s'en excuse même à l'Académie le jour de sa réception[1].

Sur deux cent quatre-vingt-cinq fables, deux cent trente-trois sont en vers libres et variés. Depuis le vers de deux pieds jusqu'à l'ample alexandrin, Jean s'est complu à employer sa verve poétique de toutes les façons. La plupart de ses contes cependant sont écrits en vers de huit ou dix pieds, mais c'est bien la première fois que nous le voyons faire exception à ses habitudes.

Son souci de la précision se manifeste dans toutes les éditions de ses œuvres. Il note minutieusement, à chaque tirage, les « errata » qui s'y sont glissés et en avertit le

1. Voir pour plus de détails le *Lexique de l'ancien français* de Godefroy, le *Dictionnaire de la langue de La Fontaine* de Marty-Lavraux (Paris, 1856), et le *Lexique de la langue de La Fontaine*, de Régnier (*Edition des Grands Ecrivains*), t. X et XI.

lecteur. Ses préfaces sont toujours claires et précises.

Voyons maintenant en quoi consiste l'originalité de son langage. Il emploie constamment des archaïsmes qu'il sait rajeunir avec goût. Son lexique présente un caractère de nouveauté remarquable. La Fontaine a su donner à notre langue, une vivacité, une verdeur, dirai-je presque, qui la rend plus souple et plus expressive.

Faisons un examen rapide et succinct du lexique du fabuliste.

Chez lui, le petit agneau prend le nom « d'agnelet », l'allègement devient de « l'allégeance », les mendiants, les porteurs de besace, se voient appeler « besaciers ». L'air familier du bonhomme est mieux rendu dans « bonhommeau ». Comment dépeindre la chaumière misérable et triste du bûcheron, couvert de ramée? La chaumière « enfumée ». Le bouc porte de grandes cornes, c'est « l'encorné » ; le jeune enfant, c'est « l'enfançon » ; voici une voiture qui marche par soubresauts, elle a le « hoquet » ; le monde est faible et impulsif : il est « moutonaille » ; la « nonette et le pauvret » deviennent de jolis diminutifs de nonne et de pauvre. L'âne qui marche solennellement, tel un prélat, va se « prélassant ». Tous ces mots sont si bien présentés qu'ils plaisent et nous attirent. L'Académie, du reste, les a inscrits, pour la plupart, dans son dictionnaire, reconnaissant ainsi le tact et la délicatesse qui présidaient, chez le fabuliste, aux « créations » de mots.

Je n'ai relevé que quelques-uns de ses néologismes. Presque tous sont créés avec goût et avec circonspection. La Fontaine aime à employer tout particulièrement des substantifs à suffixes en « eur », parce qu'ils ont, dans notre langue, une force particulière.

Voici le « dauber » qui raille et critique sans cesse ses

voisins. Nous rencontrons aussi « l'émoucheur » qui chasse les mouches, mais qui sait remettre au point l'orgueilleux et le fat ; c'est un législateur du bon goût. « L'enquinaudeur » joue, trompe et fascine. Le « machineur d'impostures » est un triste sire dont la conscience est misérable. L'amant qui joue dans une alcôve un rôle spécial est frappé d'une épithète appropriée, c'est le « coucheur ». L'on ne peut appeler orateur le paysan qui parle pour la première fois : Jean le nomme « le parleur ». Et le « tourneur de prunelles » effronté qui promène partout ses regards d'envie, de curiosité, de convoitise ! N'oublions pas ce maudit « urineur », dont la miction est fréquente et abondante.

Il n'est pas jusqu'aux expressions les plus communes, les plus vulgaires, qui pouvaient être condamnées de son temps, qui ne soient des mieux choisies et des plus heureuses dans l'œuvre de La Fontaine. Je relève, au hasard, l'appellation de la femme mal rangée, au « jupon crasseux », qui fait un « vacarne de démon » ; une personne reconnaissable dans un tableau, dans une action quelconque, s'entend dire : « c'est vous... tout craché ». L'homme sensuel qui veut « du mou ou du dur », les paillards, la pécore, la bestiole et la venelle sont autant de mots qui semblent naître tout naturellement du milieu où il les a placés.

Un grand nombre d'expressions et de phrases sont, chez lui, si précises, si expressives qu'elles sont venues jusqu'à nous sous la forme de proverbes : « Tout cela, c'est la mer à boire » ; « rien ne sert de courir, il faut partir à point » ; « on a souvent besoin d'un plus petit que soi » ; « le travail est un trésor » ; « l'argent, sans lui, tout est stérile » ; « le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense », etc., etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes

les maximes de La Fontaine ; elles sont d'ailleurs sur les lèvres de tous.

Quels sont les mots dont il se sert pour dépeindre ce qui est ridicule, ou pour « ridiculiser » ses personnages ? Voici, par exemple, un homme vêtu sans goût, sans soin ; son caractère est docile, changeant ; il plie et ne rompt pas : il porte « l'habit de deux paroisses ». La robe du léopard est « tachetée, marquetée, vergetée, mouchetée ». Voici un fiancé qui sait à quoi s'en tenir sur le compte de sa future épouse ; il connaît le demi-mariage :

Table d'attente, avant-goût de l'hymen [1].

Le matin, c'est « l'aube au teint frais ». L'esprit uniforme, monotone se trouve toujours dans la « même assiette ». Le faux, l'hypocrite mielleux, est un vrai tartufe, un « archi-patelin ». Et le « bougre » d'abbé qui a promis un peu d'argent à notre bonhomme qui s'en impatiente ? Voici un père de famille qui a deux enfants :

Garçon d'un an, fille en âge d'en faire [2].

Que penser de ces gens qui l'embarrassent, l'attiédissent, l'affadissent ? Voici une femme qui court au lieu qu'elle a « achalandé » ; cette autre « accable » son mari de caresses parce qu'elle en espère quelque argent.

Le jeune savant est tout aise de « déployer » sa science ; le sage, le prudent a la bouche « cousue » ; voici encore une autre femme dont la bonté et le dévouement sont tout « confits » de tendresses.

Tous ces néologismes sont du meilleur goût et font le

1. T. VI, p. 45 : conte IV, 5e partie, *le Remède*.
2. T. IV, p. 204 : conte III, 2e partie, *le Berceau*.

plus grand honneur à notre fabuliste. Ils témoignent, une fois de plus, de sa vaste érudition, de son grand savoir. Il lui faut, coûte que coûte, un vocabulaire objectif qui puisse bien frapper l'imagination ; il s'évertue à trouver des « mots originaux » qui animent à sa manière tous les récits qu'il présente, toutes les histoires qu'il raconte. A cette fin, il travaille sa langue jusqu'à ce que, du creuset fortement chauffé, sorte le mot expressif, simple mais vivace qui ne craindra pas les injures du temps.

Il a tiré du vocabulaire français tout l'emploi qu'on peut en tirer ; il a complété toujours, bien à propos, les significations d'un grand nombre de mots. Il a élargi et enrichi pour une bonne part notre lexique national. Il ne s'est pas contenté d'être créateur de belles formes, il a voulu doter notre langue de mots « nouveaux » et durables.

Chez lui, le verbe *abonder* s'emploie pour désigner une grasse prairie « abondante en pâturages ». La vieille ville de Poitiers est « abondante » en prêtres et en moines.

Amorcer prend le sens figuré de « tenter » ; Pierre se laisse prendre à toutes les « amorces ». Le bourgeois est amorcé par le « gain ». Et le vieillard, dont l'expérience est aussi grande que la prudence, dira à son prosélyte :

Fuyez, fuyez, mon fils, le monde et ses amorces[1].

L'ardeur peut être amoureuse, brûlante, criminelle, mutuelle, violente, véhémente, constante et passagère. Le chatouillement produit souvent une sensation agréable, surtout si l'on entend ce mot au sens figuré :

1. T. VI, p. 281 : poème de la *Captivité de Saint Malc.*

Ce mets (un pâté d'anguilles)
Lui chatouillait fort le palais[1].

L'opéra me plait, me divertit, je me sens « chatouillé » par ce son. Il n'est pas jusqu'à la louange qui « ne chatouille », ne gagne et ne captive les esprits, qu'ils soient intelligents ou crédules.

Le substantif « chose », qui est d'ordinaire si vague et si plat, trouve chez La Fontaine un emploi heureux et expressif : l'on se venge de l'amant en portant au mari « la chose ». Il est difficile d'obtenir les grâces de quelque Clymène, et, même, il se peut qu'en venant à la « chose », jamais son cœur n'y voudrait consentir.

Le substantif « dent » est un de ceux que le fabuliste a le plus habilement maniés. A l'égard de la « dent, il fallut contester », dit-il, du paysan rapace, qui se chicane pour un bouton. L'âne, qui se trouve dans un pré bien vert, s'empresse de se gorger : il ne perdit un coup de dent. Le lion ou quelque animal sanguinaire veut-il menacer son prochain, veut-il lui faire rendre l'impossible? Il menace de le déchirer à belles dents. Tous les enfants même sont passés entre « ses dents ». Une foule qui crie, qui hurle, montre les « dents », grince les « dents ». Enfin, il emploie fréquemment « claquer des dents »; emportement « aux dents », dire entre les « dents », mentir par les « dents », rire du bout des « dents ». Incommoder le lion, c'est le mettre sur « ses dents ». Il faut laisser le moins de prises « aux dents d'autrui », c'est-à-dire prêter le moins possible à la critique. Un soldat bien armé l'est jusques aux « dents ». L'érudit, le savant l'est aussi jusques aux dents.

1. T. V, p. 511 : conte XI, 4e partie, *Pâté d'anguilles.*

Qu'y a-t-il de plus vulgaire, de plus banal que le substantif « denrées »? La Fontaine va le tirer de cette banalité pour l'employer d'une manière agréable.

Voici un trafiqueur d'hommes qui, entre autres « denrées », trafique des esclaves. Qu'y a-t-il de plus difficile à obtenir qu'un dévoué protecteur? C'est une chère « denrée ».

Lorsqu'il veut se moquer des liseurs et des liseuses de romans, il leur dit malicieusement : « Les romans sont si chère denrée ».

Le goût et le goûter lui suscitent quelques emplois très heureux : les moineaux ont un goût exquis et délicat. L'on peut goûter mille charmes, les honneurs, le superflu, la lumière, le trépas et la vengeance.

Le substantif « grain » provoque chez le Bonhomme de précieuses expressions. Je puis avoir un grain de mil, un grain d'ambition, un grain de jalousie, un grain de sel (figuré) et un grain d'amour.

L'humeur qui se rapporte au caractère, au tempérament de chacun est employée dans toutes ses acceptions : l'humeur peut être bilieuse, grossière, belle, facile, libre, bienfaisante, batifolante, inquiète, contredisante, farouche, sauvage, noire, mutine, solitaire, fière, brusque, volage, ambitieuse et bourgeoise.

Le substantif langage est employé fréquemment. Tantôt c'est le langage des dieux du Parnasse, tantôt c'est le langage divin ou de la piété; parfois c'est le langage rimé, le langage de la cour; d'autres fois c'est le langage barbare du manant ou du guerrier.

Et le substantif « nez » qui nous rappelle une forme et une sensation! Il sera employé souvent d'une façon comique par le plaisant fabuliste. Il y a le nez sacré, le

nez du commun, le nez royal, le nez du mort et le nez tortu; je puis avoir bon nez, je puis me casser le nez (figuré); un impoli ferme la porte au nez; le frileux met parfois le nez à l'air; le paresseux le met parfois « hors des draps » avant de se lever. Et cet imbécile de bouc, si bien encorné, ne voit pas plus loin que « son nez ».

* * *

La Fontaine est un des meilleurs ouvriers de la langue française. Il n'a, sans doute, jamais fait profession de grammairien; mais, malgré cela, il n'en a pas moins enrichi notre langue de mots, de tournures originales et heureuses, qui contribuent grandement à sa beauté et à sa perfection.

Il ne faut pas oublier qu'avant de se décider à écrire Jean avait lu beaucoup et durant longtemps. Son génie a mis quelque temps à se « déchrysalider » en quelque sorte; son talent d'écrivain s'est développé lentement, mais sûrement. La nature ne fait pas de saut; elle agit progressivement.

Nous savons qu'il s'est nourri des Grecs et des Latins, des Italiens et des Espagnols, aussi bien que de nos pétillants auteurs du moyen âge : il connaît à merveille Rabelais, Marot et tous les auteurs de la Pléiade. Il les possède même si bien que l'on pourrait citer tel vers ou tel hémistiche, qu'il a emprunté tout entier à Marot ou à Rabelais. Il les transplante ainsi, sans s'en douter et dans toute leur saveur, dans ses œuvres. Il faut avouer qu'il les met si bien à leur place, qu'il les range si bien d'après leur valeur propre, qu'il est fort difficile de découvrir ces emprunts de mots et de phrases.

La langue de nos auteurs « médiévaux » lui plaît souverainement. Comme eux, il aime à raconter des gauloiseries, des « franches-repues », des « chères-lies ». L'amour et son jeu sont aussi pour lui un thème inépuisable en commérages et en badineries ; comme eux aussi il sait enjoliver et orner toutes ces nudités et les « assaisonner », ainsi qu'il aime souvent à le répéter. S'il prend le fond, le squelette de ses idées générales chez les anciens, il emprunte à nos poètes du XVIe siècle leur verve et leur sel ; il en est imbu profondément ; il est même l'écrivain qui s'en est le mieux nourri et allaité. Il leur a emprunté ce style alerte, vif, pétillant et gouailleur. Ses dénouements si prompts, si brusques, avec leur « sauve qui peut légendaire », qui caractérisent ses œuvres, ne nous rappellent-ils pas la langue sautillante et spirituelle d'un Marot ou d'un Villon? C'est pourquoi il a bien soin de nous dire parfois :

> Que le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement ni même en la régularité. Il faut du piquant et de l'agréable, si l'on veut toucher [1].

Il pratique aussi constamment le précepte que Platon prête à Socrate :

> Il serait à souhaiter qu'on tournât en tant de manières ce qu'on exprime qu'à la fin la bonne fût rencontrée [2].

La Fontaine s'en tient là toute sa vie. Il remet sans cesse, par goût, par plaisir même, son ouvrage sur le métier, et de telle sorte qu'il finit par trouver la forme idéale et définitive. Il met un certain amour-propre et beaucoup de persévérance à trouver le mot précis, ce

1. T. IV, p. 147 : Préface à la deuxième partie des *Contes et Nouvelles*.
2. T. VIII, p. 470 : Avertissement aux *Poésies diverses*.

mot unique et heureux, qui fait si bien à la place qu'il lui assigne qu'on ne saurait y en introduire un semblable. Il sait qu'il faut du « piquant » et de l'agréable si l'on veut toucher. Perfectionner des vers lui est donc un plaisir et une joie et, là où l'on pourrait croire qu'il a mis de l'effort, il n'y a apporté en réalité que de l'enjouement et du plaisir. Ne reconnait-on pas, en ce point, qu'il est un artiste et un sensitif avant tout?

Conclusions. — Grâce à une méthode si complète et si logique, le vocabulaire du fabuliste est allé s'enrichissant chaque jour de quelque « perle » nouvelle. La Fontaine est un créateur d'images, de formules, de mots heureux et nouveaux qui sont à l'abri des injures du temps et de la critique.

CHAPITRE IV

SA SENSIBILITÉ. — SON AFFECTIVITÉ SA VOLONTÉ

I. Sa sensibilité. — La sensibilité de la Fontaine est des plus délicates. Il réagit aisément à toutes les excitation du dehors et du dedans, de quelque nature qu'elles soient. Du reste cela n'a rien de surprenant, car nous savons aujourd'hui que les hommes supérieurs se distinguent de la foule, en général, par la finesse de leur sensibilité. Ils réagissent, en un mot, beaucoup plus souvent et avec beaucoup plus d'intensité que la moyenne des hommes. Ils perçoivent des sensations extrêmement fines et délicates. Nous pouvons dire, par exemple, qu'un musicien distingué perçoit des accords et des dissonances qui ne sont jamais remarqués par d'autres musiciens ou par des profanes.

La Fontaine vibre sous l'influence de la moindre des excitations externes. N'aimant pas le laid, il recherche en toute chose ce qui est agréable et distrayant. L'affectivité artistique pure et simple l'excite et le déprime parfois à un tel point que ses besoins physiques les plus impérieux s'en trouvent annihilés : un auteur grivois, une femme sémillante, un ruisseau capricieux... enfin tout lui est une occasion de s'émouvoir et de se passionner.

Tout l'intéresse et retient son attention, parce qu'il n'est rien qui ne lui soit un « souverain bien ».

L'on pourrait croire que les choses abstraites, comme la mathématique et la science, soient pour lui des matières superflues ; il n'en est rien : il admire les penseurs et les hommes de science. Parfois même il regrette amèrement de ne pouvoir faire comme eux.

> M'occuper tout entier et m'apprendre des cieux,
> . . . .
> Les noms et les vertus de ces clartés errantes[1].

*
* *

II. Son affectivité. — Certes, Jean de La Fontaine est un affectif, au plus pur sens du mot. C'est un artiste et un psychologue des plus fins et des mieux avertis. Le beau, le laid, l'imparfait l'excitent étrangement. Comme il est, par surcroît, impulsif et changeant, il oublie vite ses peines et ses douleurs ; il souffre surtout au moment de l'émotion. L'émotion-choc[2], en particulier, le bouleverse et le plonge dans un état caractéristique. Il se trouve alors parfois impuissant à accomplir les actes les plus élémentaires de la vie. Le voici, cheminant vers le Limousin et traversant la vallée de Tréfou où ont été commis bien des crimes et bien des actes de brigandage. A ce moment il oublie vite qu'il n'est point seul, que des parents et des compagnons de route sont à côté de lui. Il craint que des malfaiteurs surgissent à tout instant devant lui. Il frémit en songeant à tous ces souvenirs néfastes.

1. T. III, p. 122 : liv. XI, fable IV, *le Songe d'un habitant du Mogol.*
2. Les psychologues, comme Pierre Janet, W. James, etc., appellent émotion-choc, toute émotion brusque et spontanée.

Aussi, comme les voyageurs sont descendus du carrosse afin d'alléger les chevaux, il s'efforce, à un moment donné, de faire le brave, de parler de guerre et de batailles, afin de chasser ses idées noires.

Mais, au fond, il est si fortement impressionné qu'il va rompre, d'une manière inattendue, avec ses idées les plus chères. D'ordinaire, en effet, il s'apitoie tantôt sur le pauvre bûcheron, tantôt sur les pauvres arbres, qu'une force impitoyable couche à terre. Aujourd'hui il maudit avec véhémence ces bois, cette forêt de la vallée de Tréfou qui donne asile à de si vilains brigands. Il désire la mort de ces bois et l'anéantissement de cette vallée.

Tu favorises les méchants par ton ombre épaisse et profonde.
Puisse le feu du ciel désoler ton enceinte [1] !

Mais, pour que sa malédiction produise tous les effets qu'il en attend, il souhaite à cette vallée que :

Les vilains bûcherons, les charbonniers noirs comme démons
la détruisent afin qu'elle ne soit plus qu'un cimetière [2].

La Fontaine, nous le voyons, n'a jamais été aussi méchant pour les forêts. Ne chante-t-il pas toujours, en général, la douceur des bois ? Ne nous attendrit-il pas, chaque fois qu'il nous décrit le pauvre bûcheron, tout couvert de ramée ? L'émotion seule a pu le faire parler avec autant de violence.

Lorsque son protecteur, le surintendant Foucquet, est arrêté par ordre du roi, il en écrit aussitôt à Maucroix. Il est surpris — ainsi que tout le monde d'ailleurs — que le

1. T. IX, p. 231 et suiv. : *Lettre à sa femme.*
2. T. IX, p. 231 et suiv. : *Lettre à sa femme.*

roi ait osé faire mettre en prison son éminent protecteur !

> Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit pour mes affaires, mon cher ami ; elles ne me touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant [1].

Son émotion est ici émouvante. Il écrit sans savoir où il a la tête ; il pousse de nombreuses exclamations. La fin de sa lettre est également significative :

> Adieu, je t'en dirais beaucoup davantage si j'avais l'esprit tranquille présentement [2].

Mais, avons-nous dit, son affectivité s'exerce à propos de sujets divers et souvent d'une importance plus ou moins grande. Il lui suffit de rencontrer des bohémiens « en guenilles » pour qu'il en soit profondément émotionné.

> Je frémis d'horreur à ce spectacle, et j'en ai été plus de deux jours sans pouvoir manger [3].

Où trouver un exemple plus frappant et plus significatif de l'influence de la vie mentale sur la vie physiologique ? Ainsi on dépeint d'ordinaire le fabuliste comme un homme froid et indifférent ; nous le voyons incapable de manger, parce qu'il a vu des « individus » laids et misérables, ou plutôt parce qu'il a vu un tableau répugnant, car son émotion est ici d'ordre purement artistique. Sa pitié ne va pas, pour ainsi dire, tout droit vers ces « pauvres diables de bohémiens », puisqu'il ne fait à ce sujet

1. T. IX, p. 353 : *Lettre à Maucroix.*
2. T. IX, p. 353 : *Lettre à Maucroix.*
3. T. IX, p. 251 et suiv. : *Lettre à sa femme.*

aucune considération morale ou philosophique. Il a tout simplement vu « du laid » ; cela suffit pour que son estomac se révolte, pour que sa sensibilité en pâtisse, pour qu'il éprouve, en quelque sorte, une « nausée » d'ordre artistique.

Lorsque l'intègre et sévère Colbert lui octroie une condamnation, parce que, soi-disant, il a usurpé le titre de « gentilhomme », il se trouve dans une grande consternation. Il ne peut pas admettre qu'on l'accuse de la sorte. Que va-t-il faire? Rien tout d'abord, car il est trop peiné. Il souffrira en silence le malheur qui le frappe. Toutes ses actions quotidiennes seront empoisonnées par cette fâcheuse histoire. Mais à un moment donné on le menace de lui exproprier tous ses biens s'il se refuse à payer son amende. Il va se placer, dès ce jour, sous la protection du duc de Bouillon :

> Je vous arrête à d'étranges propos.
> N'en accusez que ma raison troublée,
> Sous le chagrin mon âme est accablée,
> L'excès du mal m'ôte tout jugement[1].

Il continue ainsi à se plaindre sur ce ton douloureux, en suppliant son protecteur de lui venir en aide, car sans cela il ne lui reste plus qu'une issue : se rendre à l'hôpital avec sa famille. N'éprouve-t-il pas aussi une émotion intense lorsqu'il approche du château de Richelieu? Il se remémore aussitôt l'œuvre gigantesque accomplie par le cardinal. Il ne se gêne pas pour dire avec juste raison que ce cardinal tiendra plus de place dans l'histoire que « trente papes ». Aussi la grande allée du milieu, qui conduit au

1. T. IX, p. 225 et suiv. : *Lettre au duc de Bouillon.*

château, lui semble-t-elle plus longue qu'elle n'est en réalité, tant il est impatient de visiter le château[1].

A Amboise, en face de la prison de Foucquet, il reste durant des heures debout, muet et mélancolique, évoquant les souvenirs qui se rattachent à cet infortuné protecteur des lettres et des sciences. Il est là, cloué, en quelque sorte, devant la prison où séjourna le surintendant :

Sans la nuit on n'eût jamais pu m'arracher de là[2].

Laissons là, pour un instant, les émotions pénibles, et voyons comment La Fontaine se comporte dans l'émotion agréable et joyeuse.

Le contact des femmes et tout ce qui s'ensuit portent son émotivité à son maximum. Nous savons déjà qu'il n'est pas un mari fidèle, qu'il se plait à changer la forme et la nature de ses plaisirs. Un beau jour, sa digne épouse le surprend, *flagrante delicto*, avec l'abbesse de Mouzon. Il n'est pas besoin de dire qu'il ne s'attendait pas à une telle surprise. Comment va-t-il faire? Il prend au plus vite son chapeau, tire une grande révérence à son épouse et sort, laissant là les deux femmes, c'est-à-dire aux prises avec la difficulté. Est-ce pour lui qu'il a écrit : ... et puis...

S'en démêle qui pourra?

A quelque âge qu'on le prenne, il est toujours amoureux. Il aime à consacrer aux femmes le meilleur de son temps. Avec elles il est presque toujours gai et enjoué. En revanche, la femme lui a fait éprouver les passions les plus intenses et les plus délicates.

1. T. IX, p. 230-231 : *Lettre à sa femme*.
2. T. IX, p. 250 et suiv. : *Lettre à sa femme*.

A soixante-dix ans, vous pouvez le placer devant une bonne table et à côté d'une ravissante jeune fille, il sera aussi passionné et aussi troublé qu'à l'époque de sa jeunesse. Mlle de Beaulieu lui produit une telle impression qu'en la quittant il se met à errer en pleine campagne; il ne retrouve plus le chemin de Paris. Quelques jours après, il raconte cette « folie » à l'abbé Vergier qui était resté à Bois-le-Vicomte [1]. Durant trois jours il a été sens dessus dessous. Nous ne trouvons pas cette histoire exagérée, car il nous a déjà prévenu lui-même que, « pour peu qu'il aime, il voit moins qu'une taupe qui aurait cent pieds sous terre [2]. »

Ce qui l'excite naturellement le plus, dans ce genre d'émotion, ce sont les yeux. Il ne peut jamais rester indifférent à ceux qui lancent « feu et flamme ». En deuxième ligne, la couleur blanche, le blanc, en général, complète son excitation. Une peau blanche, une gorge découverte et blanche, des pieds blancs et mignons, etc., voilà ce qu'il retient souvent d'une femme.

Voyons, plus en détail, comment il se comporte dans l'affectivité amoureuse.

A Châtellerault, la fille de son hôte est assez jolie, mais elle n'est, par contre, qu'un enfant. Peu lui importe; il en est si envieux et si friand qu'il prie Morphée de la lui envoyer. Elle ne sera pas malheureuse avec lui.

En parlant de Poitiers, qui possède des « pierres-levées », des monuments antiques et où se trouve un de ses « cousins », il n'a aucun souci de connaître ces

1. T. IX, p. 416 : *Lettre à l'abbé Vergier*. (La scène s'est passée à Bois-le-Vicomte, chez M. d'Hervart.)
2. T. IX, p. 315 : Introd. aux pièces de vers de Mlle Colletet.

curiosités, ni son parent ; il voudrait, avant tout et surtout, avoir vu « la Landru[1] ».

Lorsqu'il fréquente assidûment Mlle de Champmeslé, nous assistons à des déclarations d'amour fort touchantes. Jean témoigne un grand enthousiasme pour cette actrice. Malheureusement elle semble rester un peu sourde aux déclarations du fabuliste. D'aucuns même ont prétendu que cette aimable personne s'amusait du Bonhomme. La chose est, somme toute, fort possible, car sa naïveté le prédisposait à jouer un rôle de dupe.

Ainsi, à cette époque, il se trouve chez Mme d'Hervart, à Bois-le-Vicomte : tout l'entourage le trouve triste et mélancolique. N'a-t-il pas laissé la Champmeslé à Paris ? Il lui écrit des lettres remplies de charme. Toute la nature, qu'il aime tant d'ordinaire, lui semble maintenant monotone et ennuyeuse. Il le déclare, du reste, formellement dans une lettre :

Bois, champs, ruisseaux et nymphes des prés ne le touchent plus guère[2].

En définitive, La Fontaine ne résiste jamais à la femme qui possède quelques charmes. Mais, en cela, il est beaucoup plus précis et beaucoup plus exigeant que l'on ne pourrait l'imaginer, tout d'abord : il veut que la femme de son goût soit, à la fois, belle d'esprit et de corps. La beauté de l'esprit sans la beauté du corps le laisse indifférent et *vice versa*.

Mais, dans toutes ses « rencontres », il n'a qu'un but : arriver par la voie la plus rapide au dénouement pra-

1. Fille de mœurs légères de Poitiers : on la disait fort jolie. T. IX, p. 288 : *Lettre à sa femme*.
2. T. IX, p. 361-362 : *Lettre à la Champmeslé*.

tique. En cela, il ne se paye pas de mots ni de chimères. Il se montre ardent, impétueux et presque exigeant. Il aime à donner son opinion sur la beauté et le mérite des femmes. Il parle en toute sincérité, car « honni soit qui mal y pense ».

Tant de beauté en sa personne et de richesse en son vêtement tenteraient le premier venu[1].

Il nous a déjà dit souvent que les plaisirs du sens génésique ne peuvent être complétés que par les plaisirs de la bonne chère. Nous savons qu'en l'occurrence, il aime à se vanter des bons repas qu'il a faits. Nous savons aussi qu'il aime à célébrer les vertus du bon vin.

Les émotions d'angoisse, de surprise, etc., sont particulièrement intéressantes, chez La Fontaine, lorsqu'elles sont provoquées par des femmes. Nous sommes édifiés, sur ce point, si nous lisons sa correspondance avec une de ses maîtresses, Mme Ulrich[2].

Il éprouve, pour cette femme, une violente passion. Quoi que des amis aient pu lui en dire, rien n'a pu diminuer son amour pour elle. Mais, à un moment donné, un point noir vient troubler le bonheur des deux amis. Cette femme ardente et passionnée a un mari et un mari légitime. Le spectre ou l'image du mari apparaît un jour dans l'idéation du fabuliste : il redoute d'être surpris par lui. Consciemment ou non, il semble qu'il se rappelle

1. T. VIII, p. 161 : liv. II, *Psyché*.
2. T. IX, p. 422-426 (deux lettres) Mme Ulrich était fille d'un des quatre-vingt-quatre violons de la musique du roi ; elle épousa le Suédois Ulrich qui était maître d'hôtel. Cette femme est restée célèbre par ses débauches. Elle fut l'objet de plusieurs rapports de police. N'ayant pu réussir à entrer dans un couvent, elle fut placée finalement à l'Hôpital général, où elle mourut.

de son aventure avec l'abbesse de Mouzon. Dans ce cas, il ne fut surpris que par une femme, et encore par la sienne ; tandis qu'ici il peut avoir maille à partir avec un homme assez robuste et peut-être... fort mauvais.

Mais j'en viens toujours à ce diable de mari, qui est pourtant un fort honnête homme. Ne nous laissons point surprendre... Je meurs de peur que nous le voyions sans nous y attendre, comme le larron de l'Évangile [1].

Ainsi, on le voit, son émotion est parvenue à son comble. Il redoute encore autre chose, mais cela vient en seconde ligne. Il va renouveler ses recommandations :

Évitons cela, je vous en supplie et si nous pouvons... car je ne suis pas non plus répondant de Madame dont je me suis porté pour caution envers un époux qui est quelquefois un peu mutin [2].

La Fontaine est si ému, sa maîtresse est si volage, si insouciante que le contraste de la situation devient particulièrement piquant. Il ne pourra pas clore sa lettre sans faire un dernier appel à la prudence de Mme Ulrich, ni sans manifester, une dernière fois, son inquiétude :

Ne nous laissons pas surprendre, je vous en prie [3].

La dernière peur, l'ultime émotion du fabuliste, se manifeste au moment du danger suprême, c'est-à-dire au moment où il croit qu'il va trépasser. Il écrit alors à Maucroix une lettre, dans laquelle il se révèle comme un pénitent humble et repentant :

1. T. IX, p. 422 et suiv. : *Lettre à Mme Ulrich.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

Tu sais comment j'ai vécu ? O mon cher, mourir n'est rien, mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu [1] ?

Il s'imagine alors, tant sa peur est grande, qu'il est un grand coupable et qu'il va être appelé, dans de mauvaises conditions, au ban de la justice divine.

Il est si bon et si sincère dans tout ce qu'il dit, qu'il oublierait, dès que la bonne santé lui serait rendue, ce qu'il aurait pu dire dans la maladie, c'est-à-dire qu'il reprendrait alors sa vie coutumière. N'avait-il pas promis à l'abbé Pouget, dans sa première maladie, de s'amender, de se corriger et, enfin et surtout, de ne plus écrire de contes ? Rien n'y fit. C'est plus fort que moi, dit-il, à titre d'excuse.

Jusqu'ici nous avons négligé sciemment les émotions d'ordre intellectuel, au sujet desquelles cependant La Fontaine a souvent vibré. Nous devons reconnaître que le fabuliste a été curieux de toute sorte de choses et qu'en toute occasion, il s'est nettement affirmé comme un esprit érudit et savant, c'est-à-dire comme un auteur qui ne se contente par d'être poète ou littérateur.

Jeune encore, il s'enthousiasme pour Malherbe, qu'un officier, de passage à Château-Thierry, lui révèle. Il s'en va, dit l'histoire, « le récitant dans les bois et remplissant les échos du nom de ce grand écrivain ». Nous savons qu'à tout âge il lisait et relisait le roman de d'Urfé. Ne lui suffit-il pas de lire Baruch, durant quelques heures, pour être enthousiasmé de cet auteur? Il s'empresse alors de demander à tous ses amis : « Connaissez-vous Baruch ? Avez-vous lu Baruch ? Quel grand homme

1. T. IX, p. 475-476 : *Lettre à Maucroix* (dernière lettre de La Fontaine).

que ce Baruch ! Il s'est ému de ce qu'il lit, parce qu'en principe il ne lit que les ouvrages qu'il croit susceptibles de l'émouvoir. Il recherche tout particulièrement les œuvres qui peuvent exciter avec véhémence sa sensibilité.

En un mot, comme il lit par goût et pour se distraire, et non par nécessité et par besoin, il ne faut pas être étonné de l'entendre dire souvent :

Je suis chose légère et vole à tout sujet.

Il « butine » dans tous les chefs-d'œuvre des littératures anciennes, française et italienne. Il recherche particulièrement le commerce des auteurs grivois, des conteurs sensuels.

Rabelais, Maître François, comme il le dit lui-même, devient l'un de ses auteurs préférés : il s'émeut et il vibre fortement, à la lecture de toutes les folies et de toutes les extravagances qu'accomplissent les personnages de ce spirituel auteur. En tout et pour tout, le fabuliste aime à varier la forme et le fonds de son plaisir. Il aime tout, et il n'est rien qui ne lui soit un souverain bien. La conversation — la bagatelle — lui procure, par exemple, mille joies, mille satisfactions.

On peut goûter la joie en diverses façons :
Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et recherchant de tout, les effets et les causes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau,
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau[1].

A peine vient-on de créer un nouveau genre théâtral

1. T. IX, p. 409 : *Lettre à Saint-Evremond* (exilé en Angleterre).

qu'il s'en émeut. Il n'accepte pas avec bonne grâce la venue de l'opéra, parce qu'il reproche à ce genre de ne pas posséder les qualités de l'art dramatique et les beautés de l'art musical. En définitive, l'on ne peut être un spectateur intelligent, dans l'opéra, que si l'on sacrifie les sensations visuelles à l'avantage des sensations auditives, et *vice versa*. En écoutant ceci, dit-il, l'on ne voit pas cela :

> Si les yeux sont charmés, l'oreille n'entend guères;
> Et tel, quoiqu'en effet il ouvre les paupières,
> Suit attentivement un discours sérieux,
> Qui ne discerne pas ce qui frappe ses yeux[1].

La sensibilité de La Fontaine s'exerce donc, à propos d'un grand nombre de sujets, de causes et de motifs. Mais cette affectivité n'a qu'un vice : elle est passagère, elle est peu durable. Il vibre au moment même, mais cela ne persiste pas. Il est sincère dans toutes les actions qu'il accomplit, mais il ne sait pas se maintenir quelque temps sur le même objet. Il n'aime rien tant que le changement. C'est pour les gens tels que le fabuliste que Montaigne a écrit que l'homme est « ondoyant et divers ». La conduite qu'il a eue envers sa femme et son enfant en est un frappant exemple. Certes il a pleuré sur les malheurs de Foucquet, mais il nous faut bien reconnaître que ses larmes ont été bien vite séchées. Dans tous les cas, Mme Foucquet et son oncle Jannart, exilé à Limoges à la suite du malheur du surintendant, n'ont jamais été plaints ni regrettés par le fabuliste. Et pourtant, entre autres choses, que de paroles « mielleuses » avait-il adressées à la surintendante, durant ses jours de prospérité?

1. T. IX, p. 160 : *Épître sur l'Opéra*.

Foucquet et sa femme le comblèrent de bontés. Son oncle Jannart l'obligea durant toute sa vie.

Mme de La Sablière en fit une espèce d'ami à demeure. Molière et Racine le choyèrent. Que leur rendit-il en partage? Une reconnaissance, un souvenir sincère, sans doute, mais bref et passager. Il pleure maintenant, par exemple, Mme de La Sablière, cette éminente femme qui le comprenait si bien; dans quelques instants il l'oubliera et à tout jamais.

La Fontaine s'est montré d'un caractère impulsif et plastique même dans les occasions les plus solennelles et les plus graves de sa vie. Il change facilement l'objet de son culte. Il quitte volontiers l'hôtel de la marquise pour la demeure de Mme d'Hervart; il s'accommode aisément d'une existence nouvelle et se soucie beaucoup, mais durant fort peu de temps, de ceux de ses amis qui s'en vont.

Certes nous pouvons nous rendre compte, maintenant, que sa sensibilité, en général, est des plus fines et des plus délicates. L'émotion-choc paralyse souvent ses fonctions physiologiques les plus importantes. Son esprit est intimement tributaire de son corps.

Il éprouve toutes les émotions, les passions même, que la femme et tout ce qui s'ensuit peuvent faire éprouver; à ce sujet il est souvent perplexe et tourmenté. Malgré cela, il vibre toujours pour les découvertes scientifiques et philosophiques. Il est à la fois homme de salon et homme d'érudition. Mais au fond, il est par trop égoïste, il songe trop à lui-même.

Il oublie si souvent qu'il est époux et père que nous lui en ferions un reproche grave, si nous ne savions pas, qu'en cela, il ne s'est jamais rendu suffisamment compte qu'il était répréhensible et coupable.

III. Sa volonté. — Nous touchons ici à l'un des points les plus délicats de la personnalité du fabuliste. La Fontaine n'est pas, comme on dit en psychologie, un volontaire ; il l'avoue, du reste, lui-même à maintes reprises. Il a toujours recherché son bon plaisir. Il a toujours fréquenté des lieux où l'on jouit et où l'on s'amuse. Il aime beaucoup de choses, mais il les aime durant peu de temps. Son inconstance — dit-il — remet tout en place. Son bissac de « pérégrinant » contient de nombreuses ressources d'imagination.

Sa fugue mystique chez les Oratoriens ; ses études juridiques, délaissées par la suite ; son emploi de maître particulier des eaux et forêts, qu'il néglige, dès l'abord, et qu'il abandonne ensuite ; sa femme qu'il délaisse, presque sans regret, au bout de quelques années de mariage ; son fils, dont il ne s'est jamais soucié et qu'il a toujours semblé ignorer ; son amour exagéré pour les plaisirs de toutes sortes ; son incapacité notoire à gagner sa vie, et bien d'autres facteurs encore constituent autant de preuves irrécusables de sa faiblesse et de son impulsivité ; A aucun moment de son existence, il ne s'est montré réellement courageux et volontaire.

Il mène certes une existence indemne de toute prétention, mais il ne se soucie pas du tout de l'avenir des siens. Toute son ambition consiste à se laisser vivre. S'il n'avait pas la bonne fortune de rencontrer à Paris de bonnes créatures qui l'aiment, le comprennent, et tiennent à cœur de le pensionner et de l'héberger, il est fort probable qu'il ne serait jamais passé à la postérité. Il vit au jour le jour, sans se soucier de ce qu'il a fait la veille, ni de ce qu'il fera le lendemain.

Comment peut-on s'expliquer alors qu'il ait, à un moment donné, sollicité les suffrages de l'Académie fran-

çaise ? Bien des raisons nous permettent de supposer qu'il y a été poussé par M[me] de La Sablière. Cette femme d'esprit et de cœur est la seule personne qui ait compris le caractère du fabuliste. Dans un grand nombre de circonstances, elle supplée fort heureusement à l'indifférence de son pensionnaire.

Mais puisque La Fontaine a un caractère faible et impulsif, comment peut-on comprendre qu'il ait écrit ses œuvres, en y apportant beaucoup de soin et de patience ? Nous savons qu'il revoit minutieusement toutes les éditions de ses ouvrages ; il avertit même le lecteur des moindres modifications qu'il y apporte ; il lui signale tous les *errata* qui s'y trouvent. La Fontaine, sans le vouloir, en quelque sorte, est, sans aucun doute, l'un des écrivains qui ont le mieux mis en pratique le sage précepte de Boileau :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse, et le repolissez [1].

Ne soyons donc pas surpris qu'il apporte tant de soins dans la confection de ses œuvres ; là, il est tenace et volontaire, parce qu'il éprouve un grand plaisir à agir ainsi. Étant poussé par ses tendances artistiques, il tient à arriver, coûte que coûte, à écrire d'une manière parfaite. Comme il aime son métier, il travaille presque toujours avec gaieté de cœur.

Toutefois, lorsqu'il s'agit — et nous l'avons déjà vu — de faire plaisir aux femmes, il ne craint pas de surmonter toutes les incompatibilités de son caractère. Nous ne citerons, comme exemple de ce que nous venons d'avancer, que le poème du *Quinquina*, qui est fort intéressant

1. Boileau : *Art poétique*.

au point de vue psychologique, mais qui est si banal, si ennuyeux et si vulgaire au point de vue artistique. Si La Fontaine chante les vertus du quinquina, c'est parce que cela fait plaisir à la duchesse de Bouillon.

Mais il ne se cache pas, du reste, pour dire à son amie dans quelles dispositions d'esprit il a agi :

> C'est pour vous obéir et non pas par mon choix
> Qu'à des sujets pareils j'occupe mon génie [1].

Cette dernière parole nous montre éloquemment qu'il est l'ennemi de l'effort volontaire sous toutes ses formes. Les voisins l'avertissent, un certain jour, que l'officier Poignant, l'un de ses amis, se montre d'une assiduité trop exemplaire envers sa femme. Il va vers Poignant et lui dit à brûle-pourpoint :

> Puisque tu me trompes, le public veut que je me batte avec toi, il faut le faire[2].

Lorsque Boileau et Racine parviennent à le convaincre de la culpabilité de sa conduite envers sa femme, il part sur-le-champ pour Château-Thierry afin de rentrer dans les bonnes grâces de celle-ci. L'aventure se termine par le ridicule. Sa femme étant à vêpres lorsqu'il arrive, il ne daigne même pas l'attendre et revient à Paris, Gros-Jean comme devant.

En un jour mémorable, il promet solennellement à l'Académie de ne plus écrire de contes : un mois après, celui de *la Clochette* voyait le jour.

C'est plus fort que moi, s'écrie-t-il:

1. T. VIII, p. 316 et suiv. : Poème du *Quinquina*.
2. T. I, p. cxxxiv et cxxxv. Voir les *Mémoires* sur la vie de Jean Racine. Ant. Poignant était parent de Racine et, à un degré éloigné, de Mlle de La Fontaine.

Amour le veut et rit de mon serment[1].

N'avait-il pas fait une semblable promesse à l'abbé Pouget, lors de sa première maladie? Non, il ne peut se maîtriser ni se commander à lui-même, il est inconstant et volage, et c'est bien pour lui qu'il écrit un jour :

Promettre est un, et tenir est un autre[2].

Il est trop fin psychologue pour ne pas s'apercevoir qu'il est changeant et ondoyant. Souvent il nous en parle et il s'en excuse parfois agréablement.

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

Il ajoute mollement, en bon épicurien qui ne demande qu'à continuer à agir de la même manière :

Qu'y faire[3]?

Cependant, dans d'autres occasions, le regret, le remords s'emparent de sa conscience. Il désire alors ardemment sortir de son état d'impuissance; il en indique même les meilleurs moyens pédagogiques. C'est ainsi qu'il se plaint à Mme de La Sablière, d'être affligé de tant de défauts, qu'il serait un maladroit, s'il voulait les extirper tous en une seule fois. Aussi se propose-t-il en cela de procéder méthodiquement, progressivement, c'est-à-dire de les chasser, un à un[4], de sa conscience. Le procédé est parfait, mais il n'a jamais pu le mettre à exécution.

1. T. VI, p. 12 : *le Fleuve Scamandre.*
2. T. IX, p. 12 et 13 : *Ballade à M. Foucquet.*
3. T. I, liv. II, fable XVIII : *la Chatte métamorphosée en fille.*
4. T. IX, p. 184-185 : *Deuxième Discours à Mme de La Sablière.*

Une si bonne pensée dure dans son cerveau juste le temps d'y songer ou de l'écrire. D'autres idées plus attrayantes s'emparent de son être, le subjuguent à nouveau et l'empêchent de mettre à exécution le plan qu'il vient de dresser pour son affranchissement. Parfois sa faiblesse est si grande qu'il en devient fataliste ; il est alors partisan du caractère inné et tout fait ; il nous avertit même qu'il n'arrivera point à maîtriser chez lui le vieil homme, et cela, à cause de son âge :

Plutôt que d'être réduit à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien et au mal[1].

Parler de la sorte, c'est parler justement, mais c'est aussi montrer que l'on refuse la lutte, que l'on n'est pas maître de soi et que l'on ne veut pas l'être. Celui qui ne veut pas agir s'excuse toujours agréablement, trouve mille raisons pour justifier sa paresse, son inertie, parce qu'il lui en coûte d'abandonner la plus petite de ses mauvaises habitudes.

La Fontaine est essentiellement un faible, un lymphatique. Il n'a jamais voulu se faire effort : il s'est toujours systématiquement refusé à s'adapter à la vie pratique. Sa morale ou plutôt la morale qui ressort de ses œuvres tire en grande partie son origine d'une certaine mollesse mélangée à un optimisme facile. Ne forçons point la nature, car « rien ne sert de courir, il faut partir à point ». A quoi cela nous sert-il d'être avare ou ambitieux? etc.

Telles sont quelques-unes des sages paroles qu'il pro-

1. T. I, p. 16 : *Préface aux Fables.*

nonce le plus souvent et qu'il a su mettre en pratique, comme on peut le croire.

Rendons-lui cette justice, qu'il s'est fort bien rendu compte de sa faiblesse de volonté et qu'il s'en est plaint ou excusé sur tous les tons. Il a pourtant pratiqué ponctuellement la forte devise de Socrate : « Connais-toi toi-même. »

Il est remarquablement fin, précis et juste, chaque fois qu'il nous parle de lui-même.

Dans l'épitaphe célèbre, qu'il dédiait à un paresseux, il nous a laissé, condensées en quelques mots, les grandes caractéristiques de sa personne. Cette épitaphe équivaut presque à une profession de foi, parce qu'il l'a écrite spontanément et sincèrement. Nous ne croyons pas mieux clore ce chapitre qu'en la citant :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit dont il souloit[1] passer,
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire[2].

1. Avait coutume : du latin *solere*.
2. T. IX, p. 79 : *Epitaphe d'un paresseux*.

CHAPITRE V

SA PHILOSOPHIE

I. ÉTAT DE LA SCIENCE ET DE LA PHILOSOPHIE AU XVIIe SIÈCLE. — Le XVIIe siècle représente une ère scientifique par excellence. A la suite de la demi-torpeur dans laquelle se trouvait plongé le moyen âge qui vient de finir, nous enregistrons, dès le début du grand siècle, des découvertes remarquables. En 1628, Harvey découvre la circulation du sang, et crée ainsi le premier chapitre de la physiologie scientifique. En 1661, l'œuvre du savant médecin anglais est parachevée par Malpighi, qui explique la circulation capillaire. La découverte de Harvey, entre autres; provoque de multiples critiques.

Au premier rang de ses adversaires nous trouvons Riolan II, le têtu doyen de la Faculté de médecine de Paris, qui le poursuit de ses railleries et de ses bons mots.

Cependant Descartes, dont le génie est en pleine maturité, opte pour la théorie nouvelle, et il y adhère avec d'autant plus de conviction qu'il vient de répéter lui-même toutes les expériences contenues dans le *De motu cordis et sanguinis in animalibus.*

Il prend tant de goût à ces expériences qu'il devient un physiologiste distingué, ainsi que nous pouvons le voir

dans son *Discours sur la méthode*, dans son œuvre sur les *Passions de l'âme*, dans son *Traité de l'homme* et dans sa correspondance. Aussi, après Harvey, mais avec beaucoup plus de force que ce dernier, il proclame que la méthode constitue la condition indispensable du progrès scientifique. Poursuivant ses recherches avec plus d'ardeur, il en arrive finalement à conclure que l'homme se sépare nettement de l'animal, ce dernier n'étant mû que par un aveugle ressort.

Bossuet incline vers l'automatisme cartésien, sans refuser à l'animal une âme sensitive, conciliant ainsi Descartes et saint Thomas. Mais Jean de La Fontaine se froisse de cette conception étroite de la conscience des animaux et critique aigrement le grand penseur, « dont on eût fait — dit-il — un dieu chez les païens ».

Le *Traité des Passions de l'âme*, qui est la première page de la psychologie expérimentale, remporte un grand succès. Sans doute Descartes[1], pas plus que tout autre, n'invente pas de toutes pièces cette théorie, puisqu'il répand l'âme — ainsi que les péripatéticiens — dans tout le corps, mais il lui donne pour lieu d'élection la glande pinéale (*glandula pinealis*), parce qu'elle est le seul organe impair du cerveau. Cet organe devient ainsi le centre, le moteur et le générateur de tous les esprits émanés du sang. La mémoire, chose curieuse pour l'époque, se trouve conditionnée par un processus purement mécanique : elle est corporelle. Les esprits animaux, qui sont des quintessences d'atomes, font des encoches dans

1. Voir le savant ouvrage de Jules Soury aux articles *Harvey*, *Malpighi*, *Michel Servet*, *Descartes*, *Riolan*, etc. [Jules Soury *Histoire des doctrines du système nerveux central* (2 vol. in-8°, Paris, Masson, 1899)].

le cerveau et retrouvent leur premier gîte dès qu'il y a un rappel de souvenir.

*
* *

Ces quelques mots d'introduction aux idées philosophiques de La Fontaine ne seront pas de trop, si nous voulons nous rendre compte de l'origine de quelques-unes de ses conceptions philosophiques et psychologiques.

Ne soyons pas surpris si La Fontaine parle parfois de la philosophie ; il a frayé souvent avec des spécialistes. N'a-t-il pas vécu un certain temps à l'Oratoire où l'on s'occupe beaucoup de philosophie ? N'est-il pas lié avec le chanoine Despréaux qui est un philosophe ? Il fréquente, en outre, assidûment, à un moment donné, les philosophes de Port-Royal ; il se lie avec l'abbé Chaulieu chez Mme de La Sablière ; il a pour ami François de Monginot, médecin bien connu du temps ; il parle souvent de philosophie avec son ami Maucroix ; il connaît au moins Platon et Descartes[1]. Nous savons par surcroît qu'il s'intéresse beaucoup au progrès philosophique et aux découvertes scientifiques et qu'il ne ment pas quand il déclare : qu'il aime d'un œil égal « la bagatelle et la science ».

Sans doute ses notions philosophiques ne sont pas groupées, coordonnées en un bloc uniforme ; elles ne sont pas la résultante d'un système d'induction ou de déduction comparable à celui de Descartes ou de tout

1. Voir la traduction des œuvres de Platon, faite en collaboration avec Maucroix, et lire les détails de sa querelle avec Descartes sur l'automatisme des bêtes. Lire aussi tout au long le poème du *Quinquina*, fort intéressant au point de vue physiologique et psychologique.

autre philosophe; elles ne constituent pas un chapitre réellement original de la métaphysique; mais il nous semble cependant que Jean de La Fontaine a émis sur la vie, la nature et les éléments derniers des choses, des points de vue, des opinions très intéressantes, qui nous aideront *surtout* à mieux connaître sa personnalité et que nous pouvons ranger, sans craindre d'employer improprement ce terme, sous la rubrique : philosophie[1].

*
* *

La Fontaine distingue d'abord nettement la philosophie de la poésie : celle-ci est faite de sentiment, celle-là se construit avec la raison. Le philosophe est comparable à un marbre que rien ne peut émouvoir. C'est un logicien et un raisonneur qui recherche en toute chose les effets et les causes :

Sans avoir étudié la philosophie, dit-il un jour à sa femme, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de vallées sans montagnes[2].

Le philosophe s'aguerrit dans l'étude des systèmes de la nature; il pèse la misère humaine. C'est un sage armé pour la lutte vitale. Jean venant d'écouter fort attentivement un sermon, après un copieux repas, ne trouve rien de mieux que de faire cette comparaison : « J'y ai

1. Je suis un peu trop à l'aise pour traiter de la philosophie et de la psychologie de La Fontaine. A mon avis, exception faite pour quelques pages éparses et fort courtes, on ne s'était pas encore préoccupé de cette partie de l'œuvre du fabuliste. M. Gazier, dans un cours récent qu'il a professé à la Sorbonne, s'étonnait, à juste titre, qu'on n'ait pas encore parlé spécialement de la valeur philosophique de La Fontaine. Puisse ce modeste essai combler le vœu de l'éminent critique. Voir Gazier, *Revue des Cours et Conférences*, 1903-1904.
2. T. IX, p. 229 : *Lettre à sa femme*.

apporté autant d'attention que des philosophes à jeun. » Il faut beaucoup de choses pour émouvoir le philosophe, car il connaît la vanité des choses humaines. Cependant il est des cas où La Fontaine le fait vibrer tout de même :

Un philosophe, un marbre, une statue[1]

se seraient émus devant une aussi jolie personne.

Il advient parfois que l'amour doit réveiller tout le monde, semble nous dire notre fabuliste.

La Fontaine aime particulièrement la philosophie. Il parle fort souvent du divin Platon, le philosophe de l'amour. Il l'étudie avec ardeur, il le commente même et le traduit avec son bon ami Maucroix. Les fines réparties de Socrate, les délicats entretiens de Platon sur l'amour enchantent notre poète grivois. Il nous donne Socrate comme nous ayant fait connaître, le premier, les choses « par leur genre et leur différence » ; c'est le premier philosophe qui ait su classer les idées. Le disciple, Platon, n'a tiré ses « universaux » ou Idées, que de la pensée de son maître. Mais ni Socrate ni Platon ne sont encore de vrais logiciens : il faut parvenir jusqu'à Aristote pour connaître la logique serrée et méthodique qui devient un « art[2] » en soi.

A l'encontre de ses déclarations spontanées ou tardives, La Fontaine est un optimiste de la vie. Tout est bien dans le meilleur des mondes possibles, tel est le principe qui domine sa philosophie. Il va sans dire qu'il ne s'en tiendra pas toujours à cette déclaration, car en ceci,

1. T. IV, p. 262 : Conte V, 2e partie, *l'Oraison de Saint Julien.*
2. *Ouvrages de prose et de poésie des Sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, imprimés à Paris en 1685 ; *Dialogues* de Platon, Avertissement (t. VIII, p. 338).

comme en bien d'autres choses, il aime à changer d'opinion. C'est pourquoi sa philosophie est tantôt d'un catholique, tantôt d'un idéaliste et tantôt d'un rationaliste.

*
* *

II. Dieu, l'univers et l'homme. — Dieu est l'auteur suprême, la cause universelle de tout ce que je vois et de tout ce qui m'environne. Dieu, essence de l'homme et de la nature, est impénétrable.

Comment lire en son sein[1]?

L'homme doit se refuser à l'expliquer, parce qu'il ne parviendra jamais à s'en faire une idée suffisamment nette. La Fontaine rejette le problème de Dieu comme insoluble et vain. Il s'éloigne ici de l'orthodoxie catholique, qui croit connaître tous les attributs, toutes les pensées de Dieu sur la nature et sur l'homme. Le fabuliste se contente d'affirmer que Dieu est souverainement bon, qu'il aime la créature qu'il a faite à son image, qu'il l'observe et la suit dans son évolution :

Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin[2].

L'ordre est partout dans la nature; partout les êtres et les choses sont créés pour leurs moyens et pour leur fin. Jean en est si bien persuadé qu'il compose à cette intention la spirituelle fable du *Gland et de la Citrouille*. L'univers n'accomplit ses destinées que sous l'impulsion de la volonté divine. C'est grâce à Dieu que les étoiles se

1. T. I, p. 168 : liv. II, fable XIII, *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*.
2. T. VI, p. 294 : Poème sur *la Captivité de Saint Malc*.

meuvent, que les astres accomplissent leur rotation régulière, que le soleil apparaît chaque jour. Si nous ne pouvons connaître Dieu, pouvons-nous au moins savoir la raison dernière des choses qu'il a créées et qui nous environnent ? La Fontaine rejette encore ce problème de métaphysique comme insoluble. Le soleil luit chaque jour, et nous ne pouvons en induire autre chose que sa nécessité de luire et d'éclairer. L'homme ignore tous ces secrets de mécanique et de mouvement, et il les ignorera peut-être toujours.

Que savons-nous de l'univers? La Fontaine nous répond aussitôt par une théorie atomistique. Le monde est entièrement composé d'atomes, qui sont partout et font tout. Par les uns nous croissons, par les autres les objets touchés nous paraissent durs ou malléables, selon leur nombre et leur cohésion :

Ce sont d'invisibles fantômes [1].

Puisque l'on a rapproché la monade de Leibnitz de la théorie cosmogonique de Plotin, nous pouvons bien faire procéder le fabuliste du philosophe d'Alexandrie [2]. Son atome est à tout le moins semblable à la « monade » dont nous parlera plus tard Leibnitz. Il constitue la molécule composante de toute la matière. Il devient le « composant » idéal de la mathématique universelle ; il est partout et en tout.

La Fontaine se rend parfaitement compte que, seules, ces causes prochaines peuvent nous être connues, dévoi-

1. T. VI : Poème du *Quinquina*.
2. Plotin, Leibnitz : ce rapprochement est dû à M. BERGSON, dans son cours sur *l'Histoire de l'idée de temps* (Collège de France, 1903 à 1904).

lées et que les causes finales nous échapperont toujours. Il est très prudent, très logique en cela. Les secrets ultimes de la nature nous seront toujours impénétrables, parce qu'ils sont en Dieu, qui n'a pas voulu les « objectiver » dans le monde qui nous environne.

> Aurait-il imprimé sur le front des étoiles,
> Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles[1] ?

La Fontaine explique l'origine de l'homme en s'inspirant de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Dieu le créa parfait et heureux, mais il pécha et il déchut de sa splendeur primitive, qui aurait pu être éternelle. Mais Jésus, par son sacrifice de la croix, a racheté l'humanité de la faute commise par le premier homme. Naissance, déchéance, rachat, tel est bien le processus de la condition de l'homme vis-à-vis de son Créateur[2].

L'ordre est partout dans la nature et tout y est pour le mieux ; seul l'homme est mauvais, ingrat et pervers. Le mal est en lui, vient de lui, il l'a produit, créé et le produit encore chaque jour. L'homme souille la nature, il jouit de bienfaits dont il est indigne :

> Non, non, tous ces biens que tu vois,
> Te viennent d'une main et trop bonne et trop sage[3].

L'homme est composé de corps et d'esprit. Le corps tombe sous les sens et se meut sous l'impulsion et l'ordre de l'esprit. L'homme se sépare de la matière organique en ce qu'il possède la propriété de penser. L'esprit est

1. T. I, p. 168 : *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, *loc. cit.*
2. T. VI, p. 289 : Poème sur *la Captivité de Saint Malc.*
3. T. VIII, p. 418 : Poème sur *la Soumission que l'on doit à Dieu.*

tout en sa machine : il commande au corps, le fait mouvoir, le fait agir; il maîtrise même les errements de ses sens. La Fontaine va encore se poser un problème de finalité au sujet de l'esprit; il nous montre d'ailleurs qu'il est aussi insoluble que les précédents. L'esprit est un mystère, dit-il dès l'abord :

..... Je vois l'outil
Obéir à la main; mais la main, qui la guide[1]?

Nul ne pourra le dire, et Descartes qui pense l'expliquer mécaniquement n'est pas plus avancé que les autres. Le secret du mécanisme final de l'esprit est aussi en Dieu, et c'est dire que

Desçartes l'ignorait encore[2].

Qu'est l'homme dans la nature? Il est un juste milieu; il est l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais

Dans les créatures irraisonnables[3].

Il est le moyen terme entre l'ange et la bête, ainsi que l'a dit Pascal et comme le répète, sous une autre forme, notre fabuliste.

Mais l'homme tend à l'exagération, car il ne peut rester longtemps à cette place qui lui est faite dans la nature; il oscille sans cesse entre les deux pôles qui le limitent, tant il est curieux, tant il est ambitieux. L'homme seul commet des excès[1]. L'animal, au contraire, se rend

1. T. II, p. 472 : *Discours à Mme de La Sablière.*
2. *Ibid.*
3. T. I, p. 18 : *Préface aux Fables.*
4. T. II, p. 414 : liv. IX, fable IX, *Rien de trop.*

mieux compte de sa fin et de ses moyens; il en use avec modération, avec conscience même, pourrait-on dire.

Dès sa naissance, l'homme apporte un tempérament et un caractère innés. Son évolution, son but sont tracés d'avance. La Fontaine est par moments fataliste; il croit que notre destinée est invariablement fixée, dès l'origine de notre apparition à la vie :

> La plainte, ni la peur ne changent le destin,
> Et le moins prévoyant est toujours le plus sage[1].

Tout suit invariablement son cours en raison de cette prédestination. Quoi qu'on fasse, il faut passer par la route qui nous a été dévolue, par la loi établie par le ciel :

> Parlez au diable, employez la magie,

vous n'y ferez rien, vous serez impuissant, car vous ne

> Détournerez jamais nul être de sa fin[2].

Quelle doit être l'attitude de l'homme en présence d'un tel destin? Se laisser vivre, user largement de la vie. Ne semble-t-il pas s'excuser ainsi à bon compte de ses travers? Puisqu'il n'y a rien à faire, en raison de la loi par le ciel établie, à quoi bon se corriger, s'amender?

Qu'est-ce que la vie, en somme? Un lieu de passage, une vallée de larmes, dit Bossuet, un exil ou un bal, ajoute, selon l'occasion et les circonstances, notre fabuliste :

> Tout languit et tout meurt[3].

1. T. II, p. 272 : liv. VIII, fable XII, *le Cochon, la Chèvre et le Mouton.*
2. T. II, p. 397 : liv. IX, fable VII, *la Souris métamorphosée en fille.*
3. T. III, p. 307 : liv. XII, fable XX, *le Philosophe scythe.*

Notre âme, « quintessence » d'atomes plus subtils encore que les esprits animaux qui sont dans notre être, est faite pour animer notre corps, pour nous rendre joyeux, pour nous faire vivre agréablement.

Qu'est-ce que la mort maintenant ? C'est le juste retour de la créature à son Créateur. La mort est naturelle, parce qu'il est conforme au bon sens, à la raison, que la créature retourne un jour ou l'autre vers son auteur[1]. Mais la mort ne se fait pas d'un coup, elle est notre état continuel : naître, c'est commencer à mourir[2]. Nous déroulons à chaque instant l'écheveau dont le bout est fixé à la tombe :

> Nous mourons tous les jours, mais on n'appelle mort
> Que celle enfin qui vient terminer notre sort[3].

La mort est une « aveugle » ; sa faux est sans pitié. C'est pourquoi l'on nous la représente sous la forme d'un squelette : elle frappe indistinctement les jeunes et les vieux, les riches et les pauvres, les puissants et les esclaves. Elle vient à nous comme le « larron » de l'Évangile : nous ne savons ni son jour, ni son heure, ni sa minute, ni sa seconde :

> ..... Est-il aucun moment,
> Qui vous puisse assurer d'un second seulement[4] ?

Mais Jean devient de plus en plus curieux : il se demande pourquoi le monde existe, pourquoi il est existant

1. T. II, p. 395 : liv. IX, fable VII, *la Souris métamorphosée en fille.*
2. *Ibid.*
3. T. VIII, p. 486 : Poésies diverses (traduction en vers de Lucilius).
4. T. III, p. 157 : liv. XI, fable VIII, *le Vieillard et les Trois Jeunes Hommes.*

lui-même ; il renouvelle maintenant le doute méthodique qu'emploient les philosophes. Quand finira le monde et la vie? Quand donc l'espèce cessera-t-elle de s'unir, de se reproduire? A quand la fin des fins? Il s'abîme dans toutes ces pensées profondes; il s'y complaît, et en vit, comme s'il n'avait jamais été qu'un philosophe. Il exprime en ce moment des pensées qui nous étonnent de sa part; il devient même souvent aussi profond et aussi saisissant que Pascal :

Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier[1] ?

En présence de telles énigmes, La Fontaine a su prendre son parti : Dieu est impénétrable et la nature a des secrets éternels; l'homme ne connaîtra jamais à fond l'origine et le mécanisme de sa machine; il ne lui reste donc qu'à vivre pour ce bas monde. Et Jean nous fait part de la morale pratique, du *credo* social qui le fait vivre et le soutient. Il faut s'aguerrir tout d'abord à la pensée de la mort, c'est-à-dire que l'on doit y penser chaque jour si l'on veut être un « sage[2] ». La Fontaine cependant préfère infiniment la vie à la mort. L'homme souffre parfois beaucoup ici-bas, mais il doit préférer cette souffrance au néant. Plutôt souffrir que mourir est la devise des hommes! Jouir par surcroît sans être certain de jouir longtemps est bien préférable à la mort[3]. Si l'état pire c'est le « néant », il n'est rien qui s'en rapproche davantage « qu'un cœur froid[4] », qui se dessèche chaque jour,

1. T. III, p. 157 : liv. XI, fable VIII, *le Vieillard et les Trois Jeunes Hommes*.
2. T. II, p. 207 : liv. VIII, fable I, *la Mort et le Mourant*.
3. T. I, p. 108 : liv. I, fable XV, *la Mort et le Bûcheron*. Il y est exprimé une idée à peu près semblable à celle que nous énonçons.
4. T. VI, p. 207 : *les Filles de Minée* (conte).

méprise les plaisirs de ce monde et répète sans cesse la parole de l'Ecclésiaste sur la vanité des choses humaines. Le cœur nous fait vivre, nous illusionne heureusement; il est le meilleur complément de la raison.

Du cœur à la femme, il n'y a qu'un faible pas à franchir, et c'est grâce à la femme que Jean se distrait, vit sans-souci; il semble nous inviter à en faire autant. La femme nous fait oublier les tristes « pensers », les heures pénibles, les amertumes de la vie. Ah! la femme! quelle grande place elle tient chez le fabuliste !

Elle fait partie intégrante de sa philosophie, elle est à la base de sa morale gaie et joyeuse; Jean ne conseille jamais la « macération » de la chair.

Que de pas, que de rêves en l'honneur de ce « bel animal » qui suscite la « volupté[1] » ! Il n'est rien de plus doux, de plus calmant, de plus bienfaisant pour l'homme que la volupté :

> O douce volupté, sans qui, dès notre enfance,
> Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux,
> Aimant universel de tous les animaux[2].

C'est pourquoi le fabuliste la presse, la supplie de se loger chez lui. Ne passionna-t-elle pas jadis le plus bel esprit de la Grèce !

La Fontaine se rend bien compte de ce qui convient à l'homme, c'est-à-dire de ce qui lui est nuisible, ou bienfaisant. Le sage, par raison, pense à la mort, aux fins dernières : il jouit en songeant chaque jour à la destruction de son être. Ce qui semble être une sombre méditation,

1. T. V, p. 177 : conte V, 3ᵉ partie, *le Faucon*.
2. T. VIII, p. 232 : liv. II, *Psyché*.

devient ainsi un plaisir *sui generis*, recherché par les penseurs, les philosophes.

Mais un épicurien, un jouisseur comme notre « Bonhomme » ne saurait s'appesantir longtemps sur des pensées aussi sombres et aussi macabres. Il lui faut de la vie, de la joie, de la gaieté. Il veut bien qu'on pense à la mort mais il ne conseille pas d'y penser longtemps, ni trop souvent. Il veut que nous oubliions nos souffrances et nos pleurs dans une vie facile et gaie.

Il se montre inexorable pour les philosophes qui châtient la chair, qui vivent en cénobites, qui dessèchent leur cœur. Il attaque violemment ces Messieurs de Port-Royal qui

Font cesser de vivre avant que l'on soit mort [2].

Ils prêchent l'esprit étroit et aveugle ; ils agissent contre notre nature ; ils suppriment les meilleurs ressorts de notre âme : le cœur et la passion. N'exigent-ils pas même qu'on retranche de l'âme

Jusqu'aux plus innocents souhaits [3] ?

Voici qu'il fixe tout cela dans une belle fable. Le philosophe scythe est un fou qui émonde sa vigne à tort et à travers, de sorte qu'il n'aura pas un seul raisin. Le janséniste tue tout en bloc ; il cesse d'exister, il n'est plus qu'un squelette.

De tels rigoristes ne pouvaient rester longtemps « amis » avec l'homme le plus impulsif qui fût au monde.

1. Epicurien est ici interprété selon le sens banal et vulgaire.
2. T. III, p. 308 et précéd. : liv. XII, fable XXI, *le Philosophe scythe*.
3. *Ibid.*

La Fontaine n'est religieux que par toquade. Il n'aime ni les sermons, ni les offices religieux, ni les commandements de l'Église.

Il aurait inventé de toutes pièces une morale naturelle si Escobar n'avait pas existé. Mais Escobar a pensé tout ce que le Bonhomme pense : sa morale est optimiste et facile. Vive donc Escobar ! Qu'on l'écoute et qu'on le suive. Autrefois l'on nous promettait un paradis qu'il fallait gagner en suivant un chemin pierreux ; Escobar, au contraire, nous en promet deux :

Pour ce monde et pour l'autre [1].

et en suivant un chemin de velours, l'on jouit de la sorte, de tous les avantages; l'on jouit ici-bas et l'on jouira dans les cieux [2]. Escobar a trouvé avec le ciel des accommodements. Dieu n'est plus le terrible inquisiteur, le foudroyant vengeur de l'espèce humaine ; il tient compte de nos habitudes, de notre manière de vivre; il devient bon et tolérant. Pour quelques piastres, l'on peut maintenant faire un faux serment et mentir à son aise [3]. Cette morale ravit notre Bonhomme qui n'a jamais pu s'imaginer que Dieu fût méchant : il se l'est toujours représenté comme étant un être infiniment bon ; il n'a jamais pu s'imaginer que les punitions qu'il inflige puissent être éternelles. C'est pourquoi Escobar est son homme. Il le

1. T. IX, pp. 20 et 94 : *Ballade sur Escobar* et *Dialogue Arnaud — Escobar.*

2. Vers la fin de sa vie, La Fontaine abandonnera cette morale facile pour pratiquer de plus près la morale religieuse ; mais, en attendant, celle-ci fait absolument son affaire.

3. T. IX, p. 20 et suiv. *Ballade sur Escobar.* Faisons ici la part de l'ironie.

4. Lire les conversations qu'il a eues avec l'abbé Pouget, sur ce point lors de sa première maladie.

loue sans restriction, il devient son disciple fervent. Le libertin existe toujours à l'état latent chez La Fontaine et, s'il avait pu vivre assez longtemps, il serait devenu assurément, au XVIIIe siècle, un apologiste acharné de la raison et un disciple convaincu de la vérité expérimentale.

*
* *

III. De la science, de la méthode et des savants. — L'homme, qui souffre tant ici-bas, qui se montre parfois volage et frivole, s'affirme aussi, quand il le faut, comme un être sérieux et travailleur. Sa grande curiosité lui a permis de créer de toutes pièces ce qui l'honore le plus, je veux dire la Science.

L'homme a arraché à la nature un grand nombre des secrets qu'elle détient. C'est en recherchant partout les effets et les causes qu'il est péniblement parvenu à établir l'enchaînement des vérités du monde qui l'entoure.

La Fontaine a l'esprit profondément scientifique. Quoiqu'il se soit occupé beaucoup plus de poésie que de philosophie ou de mathématique, nous savons qu'il s'intéresse vivement aux progrès de la science. Il ne se lasse pas de trouver admirable l'œuvre que l'homme a accomplie. Il s'incline respectueusement devant les grandes vérités mathématiques qui « honorent tant l'humanité ».

Sans doute, l'être humain s'est prescrit une étude « infinie », mais qu'importe le temps ? La science se suffit à elle-même et suffit aussi pleinement à l'homme, qui y puise des joies incomparables.

Puisque l'homme est limité dans son pouvoir et dans ses moyens d'investigation, il s'ensuit que son œuvre scientifique ne saurait atteindre la perfection idéale et

absolue. Si la science ignore les raisons dernières des choses, elle parvient cependant à en faire connaître les raisons prochaines. La nature trompe toujours l'homme, mais celui-ci déjoue sans cesse les embûches qu'elle lui tend, grâce à son entendement :

L'ignorant le croit plat (le soleil) : j'épaissis sa rondeur;
Je le rends immobile, et la terre chemine.
Bref je démens mes yeux en toute sa machine.
Ce sens ne me nuit pas par son illusion ;
Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence.

Mais voici qu'il devient plus expressif, plus catégorique encore :

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais, en me mentant toujours [1].

Il est même fort intéressant pour nous de savoir comment débute cette fable toute philosophique :

Pendant qu'un philosophe assure (Démocrite),
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés (Epicure).
Tous les deux ont raison ; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont,
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne [2].

1. T. II, p. 201 : liv. VII, fable XVIII, *Un Animal dans la Lune*.
2. T. II, p. 199-200 : liv. VII, fable XVIII, *Un Animal dans la Lune*.

Cette copieuse citation nous permet de montrer, d'une manière indiscutable, que la fameuse théorie des hallucinations vraies et des perceptions fausses de Taine a été devinée et pressentie par La Fontaine. Taine a dit que « l'hallucination est une perception fausse, et que la perception est une hallucination vraie [1] ». Sa grande connaissance de l'œuvre de La Fontaine lui a permis de cueillir, dans le passage que je viens de citer, le germe de sa théorie. Taine n'a peut-être fait que transposer, en langage nouveau, la pensée du « Bonhomme », car il est presque indifférent de dire que la « perception est une hallucination vraie » ou que les yeux « ne nous trompent jamais en nous mentant toujours ».

Est-ce à dire que La Fontaine a inventé réellement la théorie des hallucinations ? Ce serait mal connaître Descartes [2] que de parler de la sorte. Ce dernier nous montre à maintes reprises « l'entendement » corrigeant les « erreurs » des sens. Mais il ne va pas plus loin, et le fabuliste ajoute, fort justement, de sa propre initiative, que les sens ne nous induisent jamais en erreur, tout en nous trompant sans cesse. La Fontaine s'appesantit aussi sur la relativité de la raison qui se montre parfois étroite, têtue et aveugle ; de là il fait découler la cause qui explique la lenteur du progrès scientifique.

Il se hâte d'abandonner le côté négatif de la science pour en célébrer les bienfaits réels. Il trouve superbes et grandioses les lois générales de la mathématique et de la

1. Taine, *de l'Intelligence* (2 vol. in-18°, 9° édition, Paris, Hachette, 1900) ; voir t. II, p. 10 et suiv.
2. Voir Descartes dans la *Dioptrique*, dans la *Réponse à la sixième objection*, dans la première partie du *Traité des Passions de l'âme*, notamment l'article 26.

mécanique. Il vante maintenant la puissance humaine qui, grâce à sa science, accomplit des prodiges. — « Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,

Il connait l'univers et ne se connaît pas [1].

Par la connaissance du point, de la ligne et de la surface, par la mathématique universelle, l'homme parvient à mesurer « ciel et terre ». L'homme se plaît à découvrir le vrai sous l'apparence du faux : il est éminemment curieux. Le Soleil lui semble plat, mais sa raison, sa science l'arrondit. Et La Fontaine trouve cela magnifique, incomparable :

Ce train toujours égal dont marche l'univers [2].

Si l'ordre n'existait point, il n'y aurait point de science.

L'astronomie, les astres, la voûte azurée captivent beaucoup le fabuliste : il voudrait pouvoir connaître les mouvements de ces astres, leur composition, leur raison d'être. Que ne vit-il dans le calme, la solitude, pour étudier les « noms » et les « vertus » de ces clartés errantes, qui marchent d'un train toujours égal? Il regrette maintenant de n'être point un homme de science et d'avoir consacré trop souvent son temps à des choses mesquines et légères. Mais ces sentiments de regret et d'admiration pour les savants et la science ne durent pas longtemps et, dans une autre occasion, il nous dira que les choses scientifiques sont ennuyeuses et qu'elles ne font point son affaire [3].

1. T. II, p. 343 : liv. VIII, fable XXVI, *Démocrite et les Abdéritains*.
2. T. I, p. 170 : livre II, fable XIII, *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*.
3. Voir, entres autres, les débuts du poème du *Quinquina*, déjà cité, p. 316.

La science constitue donc la meilleure œuvre de l'homme : elle doit toucher à tout, s'intéresser à tout, parce que tout parle dans l'univers : il n'est rien qui n'ait son langage [1].

L'universelle science implique l'universelle curiosité.

*
* *

La curiosité de La Fontaine n'est pas encore satisfaite; il s'est préoccupé souvent des vrais et des faux savants. Il adjoint à ses connaissances philosophiques et scientifiques des réflexions sur la « méthode », des aperçus sur la technique du travail scientifique, et il nous met soigneusement en garde contre les faux systèmes.

Les vrais savants se caractérisent par le désintéressement des vanités humaines, par l'abandon complet des préjugés du monde : ils sont modestes, simples et sans ambition :

> Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
> Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre [2].

L'homme de science a un grand ennemi au monde, la foule, la masse, les « pensers du vulgaire », dit La Fontaine. Il prend à témoin Démocrite, que ses compatriotes traitent de fou, parce qu'il lit beaucoup, travaille sans cesse et disserte sur le monde et la nature des choses. Ce philosophe les intrigue si fort qu'ils vont chercher Hippocrate, pour qu'il consacre définitivement la triste opinion qu'ils nourrissent envers leur compatriote. Mais celui-ci proclame

1. T. III, p. 168 : Epilogue au livre XI des *Fables*.
2. T. II, p. 309 : liv. VIII, fable XIX, *l'Avantage de la Science*.

sage et grand, l'homme que la foule croyait « irraisonnable » et irresponsable[1].

Il y a des brebis galeuses dans la science comme partout ailleurs. Nous savons que Jean a flétri, comme il convenait, les faux savants et les rhéteurs.

Il n'aime pas plus les « vendeurs » de sophismes que les pédants « de collèges ». Il nous engage à mépriser tous ces « faiseurs » qui vendent l'erreur et la bêtise. Le faux savant est bouffi d'orgueil, parle de tout ce qu'il ne sait pas ; il croit connaître à fond son prochain, et il s'ignore lui-même. Le sot, le pédant de la science est nuisible au progrès et à la société.

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme[2].

Et La Fontaine en vient maintenant aux faux systèmes qui « révoltent le cœur et la raison », qui replongent l'esprit dans les ténèbres. Il n'est rien de plus pernicieux que ces fausses doctrines, parce qu'elles peuvent nous enlever à tout jamais le bon sens et la raison.

Il nous en cite trois à titre d'exemple et de moralité :

C'est ainsi que plus d'un naturaliste a faussement cru que les « esprits nitreux » d'un « ferment prétendu » avaient la propriété de faire croître les eaux du Nil[3]. Il

1. *Démocrite et les Abdéritains, loc. cit.*
2. T. IX, p. 373, *Lettre à Racine.*
3. La Fontaine fait ici allusion au travail de Cureau de La Chambre, *Discours sur les causes du debordement du Nil* (Paris, 1665, in-4°) : le Nil contient du nitre en grande quantité ; il fermente à tel point à un moment donné qu'il fait déborder les eaux du Nil. — La Fontaine raille finement cette conception bizarre. Nous savons aujourd'hui que les débordements du Nil sont dus à la crue de ses affluents d'Abyssinie (T. VI, p. 339. Poème du *Quinquina*).

s'élève dans le même passage contre la Faculté de médecine, qui se refuse, malgré l'expérience, à reconnaître les bons effets thérapeutiques du « quinquina [1] ». Que faut-il penser aussi de ces astrologues qui devinent la « destinée » de l'homme à travers les astres et qui prophétisent sur le « devenir » de leurs semblables ?

La Fontaine les juge comme étant des esprits aussi stupides et aussi vains que les chercheurs de « pierre philosophale ». Il répond à ces faiseurs d'horoscopes par une déclaration de principe :

Je ne crois pas que la Nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort[2].

Et le Bonhomme passe aussitôt à la théorie de l'automatisme des bêtes de Descartes. Son profond amour pour les animaux et son intuition géniale lui font soutenir avec véhémence et avec passion qu'il y a autre chose, chez ces êtres, qu'un « aveugle ressort ». Nous savons que l'avenir et l'expérience lui ont donné à peu près raison. La plupart des savants et des physiologistes [3] reconnaissent aujourd'hui qu'il n'y a, entre la conscience animale et la conscience humaine, qu'une question de quantité et de degré, qu'un rapport de n à $+ n$.

1. On trouvera exposée tout au long cette querelle du quinquina dans l'introduction à ce poème de l'*Edition des grands écrivains* (pp. 307 à 315, t. IX). Le médecin François de la Salles (dit Monginot) est un des défenseurs du quinquina. La Faculté ne veut l'employer, parce que, dans les fièvres, par exemple, il fige le sang. Voir encore T. IX, p. 339.

2. T. II, p. 295 : livre VIII, fable XVI, *l'Horoscope*.

3. Certains physiologistes, comme Loeb, de Chicago, et Bethe, ont voulu ne voir dans l'animal, au moins dans l'animal inférieur, qu'un simple automate. Mais, par contre, Büchner, Carl Vogt, Romanes, Darwin, etc...

Je ne sais si les répliques et les arguments du fabuliste sont appréciés à leur juste valeur par ses contemporains, mais nous devons reconnaître, quoique sa thèse soit vraie, qu'il est plus ingénieux et plus imaginatif que précis dans ses démonstrations. *Il étaye* le plus souvent sa théorie par des arguments sentimentaux et, dans la circonstance, cela ne saurait suffire.

La Fontaine accorde à l'animal une âme sensitive, *sui generis*, qu'il a le tort de différencier nettement de l'âme humaine. L'esprit sensitif et l'esprit pensant sont ainsi séparés par la « qualité » et non par la « quantité ».

D'ailleurs, ses fables, *les Deux Rats*, *le Renard et l'Œuf*[1], *les Souris et le Chat-Huant*[2], sont chimériques, irréelles; elles ont été fabriquées de toutes pièces pour les besoins de la démonstration.

* * *

IV. De la philosophie morale et sociale. — Si de la philosophie scientifique du fabuliste nous passons à sa philosophie morale, nous verrons que, là encore, il manifeste, en dépit de quelques recrudescences passagères de religiosité, un esprit libertin. Il s'est composé une morale toute naturelle, parce qu'il affectionne particulièrement la vie d'ici-bas, parce qu'il ne semble pas être certain, quoi qu'il en ait dit, qu'il y ait une autre vie. Vivons d'abord dans ce monde qui nous environne, nous dit-il

ont accordé à l'animal la conscience et plus que la conscience qu'il méritait.

Voir pour les détails l'excellent article de Claparède, de Genève, *les Animaux sont-ils conscients ?* (*Revue philosophique*, mai 1901.)

1. T. II, p. 454 et suiv. : livre IX, fable XIX, *Discours à Mme de La Sablière*.

2. T. III, p. 161 et suiv. : livre XI, fable IX, *la Souris et le Chat-Huant*

souvent, et nous verrons ensuite ce qui en adviendra.

Est-ce à dire que Jean de La Fontaine est un moraliste au sens précis du mot? Je ne le crois pas. Il s'est étrangement trompé le jour où il a écrit dans sa *Préface aux Fables* qu'il voulait éduquer, instruire les enfants. Son œuvre peut amuser l'enfance, mais non l'éduquer. Ses fables sont faites pour les adultes, pour les gens expérimentés qui possèdent l'esprit critique, pour ceux qui pensent et qui réfléchissent, c'est-à-dire ceux qui savent lire entre les lignes, qui savent retenir le « sens » et non la « lettre », qui savent compléter en un mot son œuvre et sa pensée. Il agit, comme La Bruyère, en critique et en psychologue. Son œil de subtil observateur saisit sur le vif les défauts et le ridicule de notre nature. Il excelle à transposer toutes ses observations dans de petits drames précis et imagés. Ne croyez pas qu'il soit malicieux, ni qu'il écrive pour se venger de quelqu'un ou de quelque chose! Ne nous dit-il pas ingénûment : voici un tableau de la société qui est fait d'après nature; honni soit qui mal y pense! Et il s'empresse de nous tirer la révérence sur cette parole si révélatrice de sa pureté d'intention.

La Fontaine procède la plupart du temps de la même manière que les naturalistes modernes, c'est-à-dire qu'il peint le « vrai » sans le commenter, nous laissant à penser qu'il est assez expressif, assez éloquent par lui-même.

Rousseau[1] et Lamartine[2], qui ont si maladroitement critiqué le Bonhomme, n'ont jamais su apprécier la franchise de son caractère. C'est pourquoi ils lui ont prêté

1. Rousseau, *Emile*, liv. II, IV et suiv.
1. Lamartine, *Cours familier de Littérature*, art. *La Fontaine*.

des intentions qu'il n'a jamais eues, c'est pourquoi ils lui ont fait tenir des propos insensés ou invraisemblables.

Le dernier mot du fabuliste résume et condense toute son expérience de la vie : c'est le « connais-toi toi-même » de Socrate. Nous verrons bientôt plus amplement qu'il a su employer pour lui-même le précieux précepte qu'il propose à ses semblables. Nul ne s'est mieux connu ni mieux analysé que le fabuliste.

Alors qu'il est las des choses de la vie, alors qu'il s'est meurtri aux cailloux du chemin, il nous dit, sur le tard, dans sa dernière fable, qu'il vaut mieux vivre dans le calme et la solitude si l'on veut bien se connaître soi-même. Il s'aperçoit maintenant que le monde est vain, futile et méchant, parce qu'il nous retient sans cesse, parce qu'il nous fait penser aux défauts d'autrui, alors que nous ne songeons jamais aux nôtres. Il semble nous dire mélancoliquement :

Pour vivre heureux, vivons cachés[1].

La fable *le Juge arbitre*, *l'Hospitalier et le Solitaire* contient, finement enchâssée, cette sévère maxime qui est la négation de toute sa vie, la condamnation pure et simple de tout son passé. Autrefois il nous disait allègrement, dédaigneusement même, que :

La solitude abâtardit le naturel[2].

Maintenant il est devenu un misanthrope sévère. Je songe, qu'après tout, ce pessimisme tardif n'est que la

1. T. III, p. 338 à 345 : liv. XII, fable XXV, *le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.*
2. T. VIII, p. 160 : *Psyché.*

« boutade » d'un esprit fatigué et découragé de la vie. Cette parole n'est que l'aboutissant naturel de quelqu'un qui a beaucoup joui et peu peiné. C'est un cri de lassitude morale et physique ; c'est, chez lui, un signe de déchéance et de mort prochaine.

Philosophie sociale. — La société est divisée en classes, en castes nombreuses, dont la longue énumération constitue un fonds toujours fertile pour l'ample comédie en cent actes divers. Tout entre dans la composition de la société : le beau, le bien, le laid, le mal, le ridicule. La foule est impulsive, ignorante, c'est :

L'animal aux têtes frivoles[1].

La foule s'émeut pour un rien et se passionne pour peu de chose ; elle est à la merci d'un « meneur », car elle ne sait pas se conduire, se maîtriser ; elle ignore maintenant ce qu'elle doit faire dans quelques instants[2] : elle est changeante et ignorante :

La foule s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens[3].

L'homme quel qu'il soit est l'égal de son semblable. Il n'est rien de plus puéril que les distinctions sociales, car le berger et le roi « sont sous même planète[4] ». Cependant la société est organisée de telle sorte que le pauvre souffre pour les autres, qu'il est l'esclave des classes

1. T. II, p. 232 : liv. VIII, fable IV, *le Pouvoir des Fables.*
2. Voir notre ouvrage, *Etudes de psychologie normale et pathologique de la femme dans la société :* tout le chapitre II (V. Michalon, Paris, 1905).
3. T. I, in-18, p. 195 : liv. II, fable XX, *Testament expliqué par Esope.*
4. T. II, p. 296 : liv. VIII, fable XVI, *l'Horoscope.*

aisées ou riches. Nous savons combien est grande, au XVIIe siècle, la misère du peuple. Les plus nombreuses familles sont logées dans des huttes misérables; les plus beaux échantillons de la race sont soumis à des privations continuelles. C'est pourquoi Platon a dit que l'amour est fils de la pauvreté [1].

Et La Fontaine s'empresse de nous consoler de la pauvreté, car elle n'est « pas un vice ». Pour sa part, il est resté une « cigale » durant toute sa vie. Ne dit-il pas complaisamment que c'est une misère que d'être riche?

Les seigneurs et les grands vivent du labeur et de la peine du pauvre. Il ne faut donc pas penser à mal, lorsqu'il nomme parfois le paysan : un cancre, un hère, un pauvre diable.

Aimons-nous les uns les autres, va-t-il répétant sans cesse, car l'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. L'union est fille de l'harmonie ; elle donne la paix et elle rapproche les cœurs.

Gardons-nous de la sottise, de la vile vanité, car elle est parente de l'imprudence et du babil.

N'oublions pas que la société mange à deux tables différentes, dont l'une ne fournit à l'autre que les miettes, que les restes. Qu'y a-t-il de plus saisissant et de plus vrai que l'aventure du pot de terre et du pot de fer? Quoique la raison du plus fort soit toujours la meilleure, il est bon cependant de ne point se laisser vaincre sans opposer la plus ferme résistance.

L'homme, qui tient toujours du « milieu » dont il vient, ne doit point forcer son naturel, ni contrarier ses tendances.

1. T. VIII, p. 112 : *Psyché*.

Si l'on veut réussir dans la vie, il faut être de l'avis de tout le monde :

Je plie et ne romps pas dit le roseau[1].

parce que les plus accommodants, ce sont les plus habiles.

Il n'y a d'heureux que ceux qui semblent l'être, et l'homme qui « pleure » ses douleurs montre bien sa nature faible et misérable.

Il faut aimer le travail par-dessus tout, parce qu'il est « un trésor ». Ne procure-t-il pas de grandes consolations et de précieuses joies ? La molle oisiveté, au contraire, est la mère de tous les vices, l'instigatrice de la tentation.

L'on doit se défier du trompeur, de l'hypocrite, car la méfiance est la mère de la sûreté. Mais le trompé doit se venger du trompeur, parce qu'il y a double plaisir à tromper le trompeur.

La propriété est au premier occupant : cet antre n'est pas plus à Jean Lapin qu'à tout autre : je puis donc m'en servir, puisque j'en suis le premier hôte.

Ne s'est-il pas dépeint lorsqu'il a dit : l'homme est faible, léger, inconstant et tient mal sa parole : il bénit aujourd'hui ce qu'il abhorrera demain ; il tourne à tout vent : il est le plus capricieux de tous les animaux ?

L'hypocrite, le faux, le saint homme de rat qui se retire dans un fromage de Hollande, Perrin Dandin qui nous dupe, le seigneur qui nous vole, le prêtre qui nous dupe, le pédant qui nous ment sont nos meilleurs éducateurs, parce qu'ils nous apprennent la vie à nos dépens.

Derrière ces traits épars et forcément incomplets, que nous citons au hasard de la plume et qui sont devenus des

1. Fable : *Le Chêne et le Roseau.*

proverbes de la vie courante, il n'est pas malaisé de deviner les tendances d'esprit du fabuliste. Sa morale est tout utilitaire ; elle est faite de réciprocité. J'ai besoin de mon semblable, et mon semblable a besoin de moi.

Mais La Fontaine ne s'est bien connu lui-même que pour s'aimer davantage. Il pense d'abord à lui avant de jeter un regard sur les autres. Il n'y a qu'à parcourir sa vie pour se rendre compte qu'il s'est montré trop souvent égoïste et indifférent pour autrui.

*
* *

La philosophie de La Fontaine nous fournit de nombreuses preuves de sa curiosité scientifique. Il s'efforce toujours de rechercher les raisons naturelles et mécaniques des choses.

Il est un précurseur immédiat des encyclopédistes, car il a des tendances rationalistes. Comme les écrivains du XVIIIe siècle, il possède déjà cet esprit critique, cette vaste curiosité qui constituent la base même de l'édifice scientifique ; de même qu'eux, il rejette comme indémontrables, comme vains, les problèmes des éléments derniers des choses ; comme eux il délaisse et persifle la religion et les prêtres.

Il préconise la science vraie, objective, palpable ; il aime tout ce qui tombe sous les sens ; il recherche en tout les « raisons » naturelles et compréhensibles.

Nous savons que sa « foi » est nettement différenciée de sa science. Il distingue fort bien le domaine de la raison de celui de la croyance. Pour lui la foi est nécessaire, mais elle est spéciale et intime à chacun.

N'est-il pas rationaliste (nous dirions, aujourd'hui,

presque positiviste), lorsqu'il nous propose, pour plus de sûreté, de réaliser le bonheur en cette vie? Il nous engage à y vivre le plus agréablement possible, parce que, à l'instar d'Escobar, il semble dire : après tout, s'il y un autre monde, nous le verrons bien.

Au total, il y a deux hommes, je veux dire deux philosophes, chez La Fontaine. Celui du XVIIe siècle, qui émane du moyen âge religieux et mystique, et celui du XVIIIe siècle, qui est devenu tel par la réflexion. L'un a peur de l'enfer, du diable et de la justice divine; l'autre s'éduque chaque jour et ne veut connaître que les joies et les biens de ce monde.

Mais, dès que la maladie le frappe, dès que la mort lui semble proche, le croyant par atavisme chasse le libertin qui est d'origine récente. Il se souvient alors de son éducation première, il redevient naïf, peureux et suggestionnable. La mort va venir, au diable l'esprit fort! Dieu va juger, sans appel et à tout jamais. Ici aussi l'inconstance remet toute chose en place, car cet état de faiblesse et de crainte ne dure pas plus de temps que la maladie. Dès que le danger a disparu, le libertin revient à la surface et se redresse plus fier et plus convaincu qu'auparavant.

C'est là le vrai La Fontaine, il est profondément rationaliste. S'étant repenti sur le tard, alors que ses sens se troublaient, nous doutons de la sincérité et de la valeur de sa conversion, parce qu'elle n'a pas été provoquée en toute liberté d'esprit et parce que, en définitive, c'est le mal et la peur qui semblent en être la cause. En admettant même que le fabuliste soit devenu librement un sincère pénitent, il n'en reste pas moins acquis que, durant son existence, il affichait un certain scepticisme, à l'égard de la Religion.

CHAPITRE VI

SA PSYCHOLOGIE

I. INTRODUCTION. — DE LA PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE ET DE LA MÉDECINE D'APRÈS LA FONTAINE. — La Fontaine ne se contente pas de parler de la science et de la philosophie, il se révèle aussi et surtout comme un psychologue affiné et délicat. La finesse de son sens visuel lui permet d'observer des myriades de faits et de petits détails, qu'il sait ranger et cataloguer en bon ordre. La Fontaine a pratiqué avec succès sur lui-même, et durant toute sa vie, la méthode introspective. Il serait malaisé de désigner un autre auteur qui se soit mieux connu, mieux analysé que notre fabuliste.

Les passions, que Descartes a si soigneusement décrites, constituent aussi pour La Fontaine un des meilleurs chapitres de sa psychologie; il en a éprouvé le plus grand nombre, et il se plait d'ailleurs à nous en faire part.

Grâce à Descartes, au médecin Monginot et à quelques autres amis, La Fontaine possède des notions de médecine que nous appellerions aujourd'hui des « principes généraux de psychologie ». Il parle surtout de méde-

cine, dans le fameux poème du *Quinquina*[1], qu'il écrit pour plaire à la duchesse de Bouillon ; c'est là que nous trouverons ses idées sur le corps et les passions de l'âme. N'étant pas un professionnel des sciences, il s'aventure timidement dans les explications techniques. Cependant sa psychologie contient un grand nombre de points intéressants, qui sont dus plutôt à son intuition géniale qu'à une éducation méthodique et professionnelle.

A l'instar de Harvey et de Descartes, il se préoccupe surtout de ce qui vivifie et entretient l'individu : le sang. Les Anciens ont toujours été intrigués par le liquide sanguin, et cette curiosité est encore loin d'être satisfaite, surtout depuis que Harvey et Malpighi ont découvert les circulations générales et capillaires. Les médecins du temps accordent au sang un rôle considérable, parce qu'ils le considèrent comme l'agent producteur des « esprits animaux ».

Le sang est donc tout : il est « source » de vie. Il se trouve introduit dans le cœur par l'une des deux portes munies de « valvules » : L'une sert de porte d'entrée, l'autre est utilisée comme porte de sortie. Le sang est conduit « sans cesse » des veines aux artères, répandant ainsi cette « chaleur naturelle » qui produit les esprits que l'on nomme esprits animaux.

La Fontaine ignore, nous le voyons, que le processus du sang s'accomplit surtout dans quatre cavités, dans « quatre portes », pour employer son expression, l'oreille droite et l'oreille gauche, le ventricule droit et le ventricule gauche.

Le sang, grâce à sa chaleur naturelle, se raréfie, se pu-

1. J'avertis le lecteur que tout ce qui va suivre est extrait du poème du *Quinquina*, déjà mentionné ; voir p. 117 et 119 de cet ouvrage.

rifie, comme dans un « creuset », quitte la masse entière, « s'exhale » et sort enfin, par le reste « attiré ». Cette exhalaison est l'œuvre même des esprits animaux.

Mais il y a deux sortes d'esprits animaux : nous avons d'abord les esprits « corps », c'est-à-dire étendus et « pétris de matière », et les esprits « purs », plus subtils qu'un atome, qui passent par la glande pinéale [1] (*Glandula pinealis*) et produisent ainsi la vie pensante.

Ces esprits sont partout et sont tout : par les uns nous croissons, par les autres nous nous agitons ; ceux-ci vont porter au « cerveau » les traits dont ils s'imprègnent et produisent la sensation ; ceux-là nous font connaître le monde extérieur et nous disent si tel corps est dur ou malléable. Ces deux processus constituent, avec rien de plus, ce que nous appelons aujourd'hui l'excitation et la réaction.

Les esprits animaux sont toujours en activité ; ils sont le signe de la vie et de l'action. Ceux qui siègent dans le cerveau, pénètrent dans les nerfs ; dès qu'il faut agir, ils les remuent et produisent ainsi le mouvement : c'est là l'état de veille. Dès que le nombre des esprits diminue, les nerfs s'agitent de moins en moins ; ils se distendent et se relâchent, et la fatigue, l'assoupissement en découlent : c'est là l'état de sommeil.

Il s'agit ici, comme toujours, d'explications familières aux savants et aux philosophes de l'époque. En définitive, la sensation, en général, est plus ou moins intense suivant la tension du nerf.

Le sang régénérateur des esprits animaux produit, en

1. La Fontaine imite Descartes en maints endroits dans ce chapitre de la physiologie : comme lui, il explique les facultés par les esprits animaux ; comme lui, il place l'âme dans la glande pinéale.

passant par le cœur, un certain battement qui va dans tout le corps et que l'on nomme pouls. L'état du pouls, c'est le meilleur indice des maladies; c'est le pilote des médecins. Un pouls égal, modéré, indique la santé. Un pouls faible, étouffé, nous avertit de la « Parque[1] ». La Fontaine pense même que l'hypocrite et le voleur se dévoilent facilement par l'examen de leur pouls. Ne semble-t-il pas nous faire connaître ainsi les troubles circulatoires produits par l'émotion ou par un sentiment quelconque? C'est là de la psychologie toute contemporaine.

Avec une telle base physiologique, comment La Fontaine va-t-il expliquer la maladie en général et la fièvre en particulier ? La fièvre — mal terrible — se guérit maintenant, grâce au quinquina, ce divin nectar que le XVIIe siècle accueille comme un sauveur.

Dans la fièvre, le sang est vicié, impur, et il met, de ce fait, longtemps à s'échauffer. Quand il est en « exhalaison », c'est pour longtemps, car il compense en degré, en intensité le long temps qui a été nécessaire à son échauffement.

> Le bois vert plein d'humeurs est long à s'allumer;
> Quand il brûle, l'ardeur en est plus véhémente[2].

La Fontaine recherche ou suppose toujours, en toute chose, une raison mécanique. Les accès de fièvre, leur apparition régulière ou alternative ne le surprennent pas plus que le reste. Les vaisseaux, à ce moment, étant « mal fermés », les esprits en sortent et s'agitent sans raison, au hasard, produisant ainsi des mouvements invo-

1. La mort.
2. T. VI, p. 331 et suiv. : poème du *Quinquina*.

lontaires qui font « frémir » le corps à la moindre secousse. De là proviennent aussi l'incohérence et l'agitation de l'âme dans la fièvre. Le fabuliste s'étonne un peu cependant que cette maladie fasse perdre la raison. Il explique ce fait par les esprits animaux qui agissent sur les nerfs, et sortent sans mesure et sans ordre des vaisseaux sanguins.

Il n'est pas jusqu'au « frisson » qui accompagne la maladie, qui ne s'explique commodément. Il est dû au « manque d'esprits » qui ne peuvent tirer à eux « leurs contraires » et les muscles se trouvent ainsi plus lâches, moins tendus. Si le manque « d'esprits » produisait un affaiblissement de la température, nous obtiendrions à peu près la théorie actuelle du « frisson », qui veut que ce phénomène ne soit qu'une réaction de l'organisme à cette déperdition de chaleur.

Faisons maintenant un peu de thérapeutique et voyons quels sont, selon La Fontaine, les bons effets du quinquina.

Ils sont d'abord remarquables. Cette médecine remplace avantageusement les « saignées », qui ne faisaient qu'augmenter la température du corps au lieu de l'abaisser. Le quinquina guérit radicalement de la fièvre, parce qu'il est amer. L'amertume est l'ennemie de l'acidité qui se trouve en grande quantité dans le sang. La fièvre doit donc cesser, dès que le quinquina entre en lutte avec l'organisme.

Mais ce que nous avons appelé la « physiologie générale » du fabuliste ne s'arrête pas là. C'est ainsi qu'il se montre curieux de savoir, lorsqu'il parle de la vie et de la mort, de la médecine et de la science, si la raison est innée chez l'homme ou si elle ne résulte que de l'empirisme et de l'expérience?

Selon lui, les arts sont nés de la nécessité, et tout le porte à croire que les premiers humains n'avaient appris ce qu'ils savaient que de l'animal, parce que l'instinct de celui-ci a toujours été parfait en soi, et lui a constamment assuré sa conservation. L'animal fut le premier « précepteur » de l'homme[1].

Reconnaissons que le fabuliste, en se servant de l'animal pour instruire l'homme, au début de son cycle, se garde bien de faire appel à aucune déité. Nous sommes ici dans l'explication scientifique; nous nous trouvons en présence d'un raisonnement fort proche de celui d'un Diderot ou d'un Darwin, et, à tout le moins, fort éloigné des conceptions idéalistes et spiritualistes qui règnent au XVIIe siècle[2].

Comment se fait-il que le nombre des maladies aille en grandissant, au fur et à mesure que progresse la civilisation? Il est indéniable que chaque étape du progrès humain révèle ou suscite un « mal » qu'on ignorait ou qui n'avait pas encore existé.

L'homme primitif était très simple; il se contentait du grand air et de la saine nourriture; il vivait sans ambition et sans passion, menant la vie pastorale, qui est la moins compliquée et la plus saine de toutes. Depuis ce temps, déjà fort lointain, les nécessités de la vie sociale se sont sans cesse compliquées; les besoins s'étant considérablement accrus, l'homme a voulu vivre de plus en plus; il a cherché à jouir davantage; il en est découlé des excès nouveaux; de tous ces abus sont nées des mala-

1. T. VI, p. 349 : poème du *Quinquina*.
2. Gabriel SÉAILLES, *Pourquoi les dogmes ne renaissent pas* (Paris, Colin, 1 vol. in-18, 1903).

dies nouvelles qui se révèlent à chaque étape du progrès de l'espèce humaine.

La Fontaine se rend aussi parfaitement compte de l'importance de la vie de nutrition. N'imagine-t-il pas tout exprès une gentille fable où il met aux prises l'estomac et les membres? Ceux-ci et celui-là ont gravement à se plaindre l'un de l'autre, mais c'est l'estomac qui l'emporte, parce qu'il est une des parties les plus importantes du corps humain. Les membres dépérissent et se paralysent dès que l'estomac manque d'aliments.

Il n'est pas jusqu'à la mort, qui est l'aboutissant naturel et irrémédiable de la « vie », qui n'ait été dépeinte par notre fabuliste.

Le mort est froid, pâle, immobile. Mais, avant la mort, il advient le plus souvent ce qu'on appelle le quart d'heure des mourants ou, autrement dit, « l'agonie ». Nous allons voir ici le fabuliste développer des idées que ne méconnaîtraient pas nos psychologues contemporains[1].

Ame, où t'envoles-tu sans espoir de retour?
Le malade, arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ces moments où personne ne songe.
... Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser :
En vain ; car le transport à ce faible penser,
Fait bientôt succéder *les folles rêveries*,
Le délire[2], et souvent le poison des furies[3].

Ne trouvons-nous pas là, nettement caractérisée, cette désagrégation progressive de la personnalité que l'on observe chez tous les mourants, chez tous les agonisants?

1. Voir surtout Egger, *le Moi des Mourants*, in *Revue philosophique*, 1896, T. I, p. 26 et suiv.
2. La fièvre chaude.
3. T. VI, p. 335-336 : poème du *Quinquina*.

[illegible] Pris [illegible]

∴

[illegible] — Si les idées scien- [illegible] passons à ses idées [illegible] qu'il parle souvent [illegible]

Qu'est-ce que l'esprit ? Qu'est-ce que le corps? Tout ce qui existe, même les plantes, possède une certaine vie, une certaine conscience, un certain esprit. Tout ce qui se nourrit possède une conscience plus ou moins élevée. L'esprit constitue le fond et l'ornement de toute la nature.

Un esprit est en nous, qui « meut » tous nos ressorts. A leur tour ces ressorts font « mouvoir » notre âme. La Fontaine se refuse à nous en dire plus sur ce point. L'esprit guide la main quand j'écris, mais l'esprit, qui le guide? Lorsqu'il s'agit de psychologie comparée, il se montre beaucoup plus prolixe.

Nous savons déjà qu'il s'est révélé penseur ingénieux, lorsqu'il a voulu critiquer la théorie de l'automatisme de Descartes[1] :

Les Esquimaux vivent encore « ainsi qu'aux premiers

1. Voir pages 100, 120 et 121 de cet ouvrage.

temps », dans l'ignorance et la sauvagerie, tandis qu'au milieu d'eux les castors construisent des travaux ingénieux, qui relient entre elles les deux rives d'un fleuve et détournent ainsi, au moment des crues, les torrents dévastateurs de leurs édifices[1]. N'y a-t-il en cela qu'un automatisme aveugle? La Fontaine oublie ou ignore, en ce moment, le caractère à peu près figé ou « cristallisé » de l'intelligence animale, cependant que l'homme évolue, lentement, sans doute, mais méthodiquement, tout en sachant nettement qu'il va vers le mieux, tout en se rendant consciemment compte qu'il se perfectionne.

Que dire aussi de cette perdrix qui « fait la blessée » pour attirer l'attention du chasseur ou de son chien, afin de permettre à sa nichée de se mettre en lieu sûr[2]? Sont-ce là encore des actes d'automate?

Cette question l'intéresse à un tel point qu'il cherche à se renseigner de tous les côtés. Il apprend un beau jour que Descartes n'est pas l'inventeur de cette fâcheuse doctrine, car il a été prévenu par l'Espagnol Pereira[3]. Il est très fier de sa trouvaille. Pour toutes ces raisons, bien qu'il la différencie nettement de la nôtre, il accorde à l'animal une certaine conscience qui n'est pas du tout comparable à un aveugle ressort[4].

* * *

Les sens enregistrent sans cesse les influences du monde extérieur, et c'est par eux surtout que nous con-

1. T. II, p. 467 : liv. IX, fable I, *Discours à Mme de La Sablière*.
2. T. II, p. 465 : *Discours à Mme de La Sablière*. — Voir aussi, p. 464, comment le vieux cerf déjoue les chiens et les chasseurs.
3. T. IX, p. 392 et suiv.
4. T. IX, p. 393 : *Lettre à la duchesse de Bouillon*.

naissons la nature et que nous nous instruisons.

Mais ces sens, nous l'avons déjà vu, nous trompent souvent. La raison, l'entendement doit corriger[1] à tout moment les perceptions du monde extérieur. La Fontaine admet et explique volontiers ces « illusions » sensorielles, y compris les illusions de la vue, mais il ne peut admettre, par raison ou par sentiment, que la « couleur » soit aussi une hallucination. Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas de couleur au monde. Cette peau blanche de femme, ces beaux cheveux noirs de telle Philis, de telle Jeanneton sont irréels[2]? Allons donc! Et son « persiflage » contre les philosophes et contre Descartes recommence de plus belle. Par sentiment, il semble nous dire : « Ces yeux bleus, ces prés verts que j'ai tant aimés, qui m'ont pris parfois tant de temps, seraient donc factices, irréels? Il n'est pas possible que j'aie placé mon affection dans de la chimère, il n'est pas admissible que je me sois leurré à ce point. Sans doute, pour des raisons suffisantes, j'admets certaines illusions de mes sens ; mais je ne vais pas plus loin, car cette théorie me désillusionne, m'enlève les plus chers de mes rêves ». Tel est bien le langage erroné de notre poète : il se refuse, cette fois, à faire œuvre de logicien jusqu'au bout. Il n'eût pas été moins surpris, s'il avait assez vécu pour apprendre que la couleur n'est autre chose qu'un « complexus » de mouvements.

L'émotion, la passion est la base de tout être pensant ; elle est le meilleur ressort de la vie, elle pousse sans cesse l'homme à l'action. Il y a deux grandes sortes de pas-

1. T. II, p. 201 : liv. VII, fable XVIII. *Un animal dans la lune.*
2. T. IX, p. 393 et suiv. : *Lettre à la duchesse de Bouillon, loc. cit.*

sions : la passion gaie et la passion triste[1]. A la base de toute émotion, quelle qu'elle soit, il voit un élément commun et universel : la surprise.

L'émotion « choc » est la plus commune en même temps que la plus véhémente. Elle paralyse maintes fois l'individu dans ses fonctions physiologiques et psychiques. Nous avons pu voir que La Fontaine a été souvent contrarié de ce côté.

L'homme à qui l'on apprend subitement une mauvaise nouvelle se montre aussitôt tout transformé :

Tout lui manque à la fois,
Les sens et les esprits aussi bien que la voix[2],

et, s'il lui arrive de courir quelque danger ou s'il vient d'apprendre quelque fâcheux événement, le voici qui arrive avec les sens « troublés », et les « poumons tout essouflés[2] ».

L'émotion forte (d'origine joyeuse ou triste) se caractérise souvent par le relâchement général de notre volonté, par des phénomènes organiques, comme la paralysie pharyngienne, la perte du sens de l'équilibre et de l'orientation, qui ont souvent pour résultat de nous coucher immédiatement à terre :

Le pauvre homme,
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pâmoison[3].

1. Voir tout le chapitre IV de cet ouvrage. Passion est entendu ici au sens d'émotion, de sentiment : c'est le sens qu'on donnait à ce mot au XVIIe siècle.
2. T. VI, p. 183 : poème des *Filles de Minée.*
3. T. V, p. 457 : conte XVIII, 4e partie, *le Roi Candaule et le Maître en droit.*

Qu'advient-il à ce voleur qui veut surprendre l'avare sous l'enveloppe d'un ami? Dès qu'il voit que le trésor qu'il veut dérober n'est plus à l'endroit qu'il croyait, il pense « tomber de sa hauteur[1] ».

Mais, s'il y a des passions de courte durée, il en est aussi de durables. Les joies de l' « extase[2] » doivent être nettement différenciées de ce que l'on nomme d'ordinaire la joie.

La passion durable finit par envahir progressivement l'individu, par l'absorber tout entier. Elle le trouble bientôt dans les bonnes habitudes qu'il a acquises, parce qu'elle entend agir sur lui en maîtresse et en tyran :

Plus d'une passion... a exercé sur moi
Tous les droits d'un superbe vainqueur[3].

Mais il faut que cet esclavage, que ce servage dans lequel nous tient la passion, soit accepté avec gaieté de cœur : il faut que l'on éprouve une certaine joie à obéir à l'inclination, car sans cela :

Fi du plaisir,
Que la crainte peut corrompre[4] !

Si, des passions en général, nous passons à leur dénombrement individuel, nous reconnaîtrons aisément que l'information du fabuliste est toujours circonstanciée et précise.

C'est ainsi que la rougeur, qui est toujours liée à quelque

1. T. III, p. 25 : liv. X, fable IV, *l'Enfouisseur et son Compère.*
2. T. VIII, p. 104 : liv. I, *Psyché.*
3. T. VIII, p. 360 : *Elégies*, n° 2.
4. T. I, p. 87 : liv. I, fable IX, *le Rat de ville et le Rat des champs.*

sentiment, est tour à tour synonyme de timidité, d'ignorance, de pudeur ou de chasteté. La jeune fille naïve, pudique, rougit facilement, chose que ne font guère « les prètresses de Vénus[1] ». L'ignorance, la connaissance vague, ou précise, provoque ici la congestion faciale. Parfois la rougeur est un signe évident de timidité, de scrupule : elle est alors la marque distinctive des caractères faibles et sincères.

Ma rougeur me confond[2].

La Fontaine donne à la peur une importance assez grande ; il la voit perturbant à tout moment l'individu ; elle lui apparaît comme l'une des passions humaines les plus invétérées, les plus anciennes :

La plus forte passion,
C'est la peur : elle nous fait vaincre l'aversion[3].

Mon ennemi juré, qui ne pénètre jamais chez moi, n'hésitera pas à s'y réfugier en présence d'un grand danger. L'émotion fait oublier bien des rancunes, bien des haines ; le malheur rapproche souvent des ennemis acharnés.

Les psychologues sont à peu près tous unanimes à reconnaître, aujourd'hui, qu'il n'y a rien de plus difficile que de corriger les gens craintifs, timides ou peureux. La Fontaine s'en est fort bien rendu compte lorsqu'il s'écrie :

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh ! la peur se corrige-t-elle[4] ?

1. T. V, p. 192-193 : conte VI, 3e partie, *la Courtisane amoureuse.*
2. T. VII, p. 605 : tragédie d'*Achille*, acte I, scène III.
3. T. II, p. 433 : liv. IX, fable XV, *le Mari, la Femme et le Voleur.*
4. T. I, p. 172 : liv. II, fable XIV, *le Lièvre et les Grenouilles.*

Ce n'est jamais sur le tard que l'on peut s'amender un peu à ce sujet ; seule l'enfance peut être détournée de ce scrupule, de cette « phobie » persistante. La peur, qui implique une certaine faiblesse de caractère, engendre la « crainte », la méfiance, la jalousie, tristes passions qui sont difficiles à extirper du cœur humain. Les gens peureux tournent constamment sur leurs « gonds ». Ils se méfient sans cesse, tant ils redoutent une surprise. En un mot, ils sont bien malheureux[1].

La Fontaine connaît fort bien sans s'en douter les trois moments de l'acte émotionnel. Dans beaucoup de cas, il note la surprise, l'arrêt et la réaction générale :

> Il demeura si fort épouvanté,
> Qu'il prit la fuite et laissa là Perrette[2].

Mais pour bien montrer, par une image saisissante, que la peur est une passion très violente, qu'elle peut atteindre même les gens les plus robustes et les gens les plus volontaires, il se persuade que le diable lui-même est sensible à la peur. Nous savons que, durant le moyen âge de notre histoire, « l'esprit malin » a joué un très grand rôle. N'avait-il pas alors autant de puissance que Dieu lui-même? C'est pourquoi, pour bien montrer le pouvoir irrésistible de la peur, il la transporte chez le « diable », qui se voit forcé, pour esquiver un danger, d'esquisser un grand signe de croix :

> Le diable en eut tant peur horrible
> Qu'il se signa [3].

1. T. I, p. 172 : liv. II, fable XIV, *le Lièvre et les Grenouilles.*
2. T. V, p. 376-377 : conte V, 4e partie, *le Diable de Papefiguière.*
3. T. V, p. 376 : *le Diable de Papefiguière, loc. cit.*

De la peur à la tristesse, il n'y a qu'un pas. La tristesse est aussi une passion bien amère; elle nous plonge sans cesse dans de sombres « pensers ». Le « hibou », triste oiseau, messager de la mélancolie et de la mort, personnifie la tristesse dans tout ce qu'elle a d'angoissant et de poignant. C'est pourquoi les « Orestes », les « Œdipes », évoqués par le poète « magicien », sont de bien mauvais « fantômes[1] ».

Cependant il existe des caractères insouciants qui oublient vite le danger ou le malheur. Il y a des cœurs qui reviennent promptement à la joie. La femme ou le fils s'oublie facilement; les lapins que le chasseur a failli surprendre iront « s'ébattre » tout à l'heure, heureux et insouciants, comme si rien ne s'était passé. « Ne reconnaît-on pas en cela les humains[2] ? » ajoute La Fontaine.

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole[3].

Le temps est le grand maître, qui nous fait oublier de douces amitiés ou de grands malheurs. Le temps est le vainqueur des caractères faibles et inconstants et, souvent aussi, des caractères forts et volontaires.

Si nous laissons là les passions amères, nous rencontrons aussitôt les sentiments gais, qui nous dilatent, nous font vivre amplement, nous rendent exubérants.

Sans doute la douleur nous éduque, parce que souvent elle nous désillusionne, parce qu'elle nous montre la vie telle qu'elle est. Mais La Fontaine déclare bien haut que le rire et la joie sont les meilleurs bienfaits que puisse souhaiter et posséder l'humanité.

1. T. VIII, p. 117 : *Psyché*, liv. Ier.
2. T. III, p. 82 : *les Lapins*, liv. X, fable XIV.
3. T. II, p. 73 : liv. VI, fable XXI, *la Jeune Veuve*.

Le rire est « ami » de l'homme[1]; mais, non plus que les sentiments pénibles que nous venons d'étudier, l'on ne saurait maîtriser les sentiments joyeux sans les vicier. La joie doit être naturelle, franche et libre.

Le rire me rit davantage[2].

Plus on rit et plus on veut rire. Le rire a quelque chose d'irrésistible, et c'est de la peine perdue que d'essayer de le maîtriser : d'ailleurs,

Ma joie ne serait pas raisonnable[3], si elle pouvait être plus modérée[4].

La joie, le rire constituent le meilleur adjuvant à l'amour. L'on n'aime réellement que dans la joie. La joie est la plus proche parente de l'amour. Il ne saurait y avoir d'amour sans plaisir et de plaisir sans amour. L'amour est fille de la joie, ajoute La Fontaine. Ne nous fait-elle pas oublier nos peines et nos soucis?

L'amour, nom sacré, se transforme facilement en passion violente. L'amour a enlacé toute la vie de La Fontaine; aussi va-t-il nous en parler, tantôt avec enchantement, tantôt avec lassitude.

Amour, ce mot est si doux qu'il est le meilleur breuvage de tous les mortels ; quiconque est homme doit aimer, doit se passionner pour quelqu'un ; qu'y a-t-il de préférable au monde que cette douce « volupté » qui vous enivre et qui vous endort[5]?

1. T. VIII, p. 106 : *Psyché*, liv. Ier.
2. T. VIII, p. 115 : *Psyché*, liv. Ier.
3. Raisonnable est ici synonyme de logique.
4. T. VIII, p. 307 : *Remerciement à l'Académie française*.
5. T. VII, p. 265 : *Galathée*, acte II, scène II.

L'amour est impulsif : car il agit « sans raison ». Il est fait d'un « je ne sais quoi », plus impérieux que tous les systèmes de raisonnement, que l'on puisse construire. L'amour passionne aveuglément : c'est un « vain bruit », un tyran quelquefois, mais qu'importe! Vive l'amour, divine ambroisie, qui vivifie les hommes. Dans l'amour, l'on devient esclave et sujet. L'on est cependant très heureux dans cet état de sujétion. L'on accomplirait les pires excès, pour ne pas cesser d'être l'esclave d'un tendre cœur féminin.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu, prudence [1].

Il advient souvent que l'amour donne à l'homme un surcroît de force et de volonté. L'homme qui aime peut accomplir des prodiges. Prenons à témoins les héros de Corneille. L'homme qui aime ne doute de rien, tout lui devient possible.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme [2].

Tu ne voudrais pas, mortel assoiffé de vivre, que tant de biens n'enferment rien de mal ; si tu aimes une créature, tu en deviendras nécessairement esclave et jaloux. A tout moment tu trembleras pour cet objet aimé ; tu voudras connaître l'emploi de chaque instant de sa vie ; tout te deviendra une matière à angoisse et à soupçon.

1. T. I, p. 266 : liv. IV, fable I, *le Lion amoureux*.
2. T. II, p. 339 : liv. VIII, fable XXV, *les Deux Chiens et l'Ane mort*.

Il n'est pas jusqu'à l'éloignement de l'objet aimé qui ne se transforme en le plus grand des supplices.

L'absence est le plus grand des maux [1].

Jadis elle était un remède à la haine, car l'on oublie de loin les rancunes; maintenant elle se transforme en un appareil de torture « contre l'amour [2]. »

Puisqu'il y a des plantes (comme le quinquina) qui guérissent des fièvres et des maladies corporelles, pourquoi n'y en aurait-il pas qui, par leurs vertus [3], modéreraient nos transports amoureux? Hélas! l'on n'en connait que « d'aphrodisiaques ».

Si de l'amour nous descendons beaucoup plus bas, nous rencontrons la « sympathie » qui unit ensemble, sans savoir exactement pourquoi, les êtres d'un même pays ou d'une même cité. Cette forme de l'affectivité est expliquée conformément aux idées de Descartes :

Elle est l'effet merveilleux d'un secret sentiment [4].

La vie passionnelle absorbe à tel point l'imagination, qu'elle finit, à un moment donné, par fatiguer « son hôtelier » et le rendre malade. Que conseiller à un être qui est aux prises avec le mal d'amour ou la passion violente et continue? Jean lui recommande fort à propos le mouvement, l'action et les voyages [5]. Ce n'est que de la sorte que les « gaz subtils », quintessences d'atomes, délogeront de la citadelle qu'ils habitent. La passion ne peut être vaincue que par

1. T. II, p. 361 : liv. IX, fable II, *les Deux Pigeons.*
2. T. III, p. 68 : liv. X, fable XI, *les Deux Perroquets, le Roi et son Fils.*
3. T. VI, p. 345 et suiv. : poème du *Quinquina.*
4. T. VII, p. 193 : *Daphné*, prologue.
5. T. VII, p. 482 : *la Coupe enchantée*, scène XVI.

la distraction et l'éloignement. Le fabuliste ne se borne pas à traiter de la vie affective, il connaît aussi les autres facultés intellectuelles : L'homme ne serait rien sans la « mémoire ». Grâce à elle, il retient, classe les objets qui l'environnent. La mémoire devient la gardienne de tout le dépôt d'expériences et d'habitudes acquises par l'esprit. Elle est à la base même de l'intelligence.

* * *

La mémoire est « corporelle », c'est-à-dire qu'elle fonctionne par un mécanisme connu; elle n'est pas la résultante de l'activité d'un fluide invisible ou d'un mécanisme secret; elle agit au vu et au su des intéressés. Si nous remplaçons le mot « corporelle » par le mot « musculaire », nous obtenons la théorie moderne de la mémoire. Descartes, Bossuet expliquent, au XVIIe siècle, la mémoire de la même façon que notre fabuliste.

Pour Descartes, lorsque l'homme veut faire un rappel de souvenir, la volonté agit de telle sorte que la « glande pinéale » se penche successivement de divers côtés et pousse les esprits dans les divers endroits du cerveau, jusqu'à ce qu'ils rencontrent les « traces » du souvenir recherché; de la sorte, chaque souvenir laisse une empreinte dans le cerveau, et se crée ainsi une « encoche » spéciale.

Les esprits, qui ont déjà créé une empreinte, sont doués aussi d'une certaine expérience; reconnaissant aisément « l'encoche » qu'ils ont faite auparavant, ils excitent la glande par un mouvement particulier et produisent ensuite le « souvenir [1] ». La Fontaine ne s'explique pas autrement

1. DESCARTES, *Traité des Passions de l'âme*, p. 542 et suiv. (édition Jules Simon, Paris, Charpentier).

que Descartes. Tout porte à croire qu'il s'est inspiré de ce dernier :

> L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
> Chercher, par le même chemin,
> L'image auparavant tracée [1].

La mémoire s'éduque et se perfectionne. Il faut la faire travailler sans cesse et savoir en faire varier souvent l'objet. La vue surtout est un des plus riches instruments de la mémoire. L'on peut dire sans crainte de se tromper que, quiconque a beaucoup lu ou vu, doit avoir « beaucoup retenu [2]. »

Notre perspicace psychologue se rend fort bien compte qu'il y a des situations, qu'il existe des états d'esprit qui favorisent considérablement la précision et la richesse de la mémoire. La mémoire devient rapide, vertigineuse même dans la rêverie et dans le sommeil. Voyez cette rêveuse Perrette, qui part d'un pas agile pour la ville, vêtue d'un cotillon simple et chaussée de souliers plats, avec un pot au lait bien posé sur sa tête. Ce pot au lait constitue en ce moment le point de départ de toute sa fortune. Mais, si elle est pauvre, son imagination est fertile ; elle s'enfle démesurément. Une fois ce lait vendu, elle achètera des œufs qui lui donneront des poulets, qui, vendus à leur tour, suffiront à l'achat d'un cochon. Elle est fermière maintenant ; n'aura-t-elle pas rapidement, par la suite, une vache et son veau ? La joie de se voir riche aussi rapidement devient si intense que, Perrette, dans un faux mouvement, fait tomber la cruche au lait [1]. Ce tableau

1. T. II, p. 471 : *Discours à Mme de La Sablière.*
2. T. I, p. 81 : liv. I, fable VIII, *l'Hirondelle et les Petits Oiseaux.*
3. T. II, p. 150 à 154 : liv. VII, fable X, *la Laitière et le Pot au lait.*

d'imagination et de rêve est parfait en lui-même. Une imagination fallacieuse en a assuré tous les frais. Le point de départ est toujours réel et justifié : ici c'est un pot au lait. Mais bientôt le point initial a disparu, et l'imagination continue sa course folle à travers la chimère. Arrivé au terme de cette escapade de l'esprit, le dénouement agréable ou pénible nous excite dans tout notre corps, et le réveil nous replonge dans la réalité. Le fabuliste ne se gêne pas pour dire que l'imagination spéculative se rencontre chez tous les hommes :

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Autant les sages que les fous,
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes [1].

*
* *

Aux sensations, aux passions, à la mémoire et à l'imagination, il faut un régulateur, une puissance intelligente qui associe et dissocie, selon le cas, notre vie de l'esprit. Il faut un chef qui commande, ordonne, et ce chef, c'est « la volonté ».

La volonté, cause et moteur d'un grand nombre d'actions, est tantôt reconnue intégrale et libre par La Fontaine, et tantôt réduite à l'état de puissance secondaire, dont les actes sont prévus et prédéterminés. C'est dire qu'il est tantôt partisan du « libre arbitre » et que tantôt il admet, au contraire, un « déterminisme » rigoureux, qui ne s'écarte pas beaucoup du fatalisme proprement dit.

1. T. II, p. 150 à 154 : liv. VII, fable X, *la Laitière et le Pot au lait*.

Prenons-le à la phase où il est partisan du libre arbitre.

La volonté nous détermine,
Mais non l'objet ni l'instinct[1].

La volonté est libre. Son action est finie, supérieure et délicate. C'est elle qui fait que je « sens » en moi un « certain agent » qui me rend libre et maître de moi-même ; sans la volonté, je ne serais rien ; les animaux me seraient supérieurs. Mais, grâce à elle, je suis un homme vraiment conscient :

Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent[2].

Comment procède la volonté pour entrer en activité ? Elle actionne les esprits animaux, qu'elle conduit dans le cerveau, pour qu'ils puissent « s'y filtrer » et y reconnaître les traces qu'ils y ont laissées[3].

Voici maintenant que ce principe (la volonté), qui se distingue nettement du corps, à qui il commande, sans savoir comment celui-ci procède, devient un agent impuissant dans bien des circonstances de la vie. Jean est devenu fataliste.

Notre existence est tracée d'avance : volonté, prières, supplications ne changeront pas la façon de vivre, ni le caractère, ni les habitudes d'un mortel, quel qu'il soit, surtout si « l'étoffe » a pris son « pli ». Quoi qu'on fasse, l'être est coulé d'avance et, quoi qu'il fasse, il faut qu'il accom-

1. T. II, p. 470 et suiv. : liv. IX, *Discours à Mme de La Sablière.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.* Voir aussi Descartes, *Discours de la Méthode*, p. 34.

plisse son horoscope. C'est dire qu'il est impossible de réformer le caractère ou le naturel d'un individu :

Quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament[1].

A un troisième moment de son existence, il atténue un peu son opinion : il croit, dans ce cas, que la volonté, le vouloir peut agir d'une manière efficace sur le caractère et les mauvaises habitudes. Le fataliste est devenu un « déterministe » modéré, rationnel et scientifique, disons-nous aujourd'hui. Il regrette alors beaucoup d'être un faible de caractère ; il se plaint mélancoliquement de sa conduite à Mme de la Sablière.

Il proclame hautement une certaine liberté et avoue qu'il est seul responsable de tous ses errements. Comment modifier son caractère ? La chose est pourtant possible, quand on le veut. Et Jean trouve maintenant le meilleur moyen de parvenir au but. L'on ne saurait se réformer en un jour[2]. Il faut donc du temps et de la patience : il convient de ne combattre que l'une après l'autre ses mauvaises habitudes. Cette tactique prudente et sage est, sans aucun doute, la meilleure en pareil cas. Il est probable, sinon certain, que La Fontaine, ne l'a pas appliquée sur lui-même, ou, s'il l'y a appliquée, ce fut durant peu de temps, car, dans une autre circonstance, il change encore d'avis ; il estime alors que l'on doit « se corriger » quand on est jeune, parce que, dès que l'âge mûr arrive, il est presque toujours trop tard pour le faire.

1. T. II, p. 292 et suiv. : liv. VIII, fable XVI, *l'Horoscope*.
2. T. III, p. 125 : liv. XI, fable V, *le Lion, le Singe et les Deux Anes*.

En résumé, Jean reconnait toujours l'action efficace de la volonté, lorsqu'il s'agit de réformer des habitudes banales. Mais il montre nettement qu'elle est impuissante, dès qu'elle exerce son pouvoir sur le tempérament et le naturel acquis ou innés. En définitive, il la croit tantôt capable de modifier le caractère acquis, les habitudes prises, tantôt impuissante à le faire, selon qu'il est dans la passe d'optimisme ou dans la passe de pessimisme.

La volonté est l'économie de l'effort. C'est par la volonté que nous acquérons des habitudes. L'habitude rend de plus en plus faciles et aisés nos actes physiques ou psychiques. Cette répétition incessante de la même action, crée « l'accoutumance » et nous fait prendre le « pli ». De la sorte, tout nous semble réalisable et « familier[1] ». L'homme possède une très grande plasticité. Il peut s'habituer indifféremment au mal comme au bien, à la paresse comme au travail. La volonté conduit à l'habitude. Celle-ci s'exerce de diverses manières. Telle figure humaine peut me paraître, pendant quelque temps, repoussante, répugnante même ; mais la vision s'y accoutume bien vite et la répulsion de la première heure s'atténue peu à peu.

Et peut-être que l'accoutumance effaça, à la fin, une partie de la laideur du nouvel esclave[2].

Mais l'esprit, toujours en éveil, toujours en mouvement, épuise vite l'individu. Cette activité permanente, cette attention toujours tendue, cette volonté toujours agissante provoquent la fatigue, c'est-à-dire le sommeil. Les « nerfs

1. T. I, p. 35 : *Vie d'Esope*.
2. T. I, p. 303 : liv. IV, fable X, *le Chameau et les Bâtons flottants*.

tendus » se relâchent périodiquement, et nous plongent, à un moment donné, dans le sommeil. La monotonie des images du dehors peut provoquer le « sommeil » sans que la fatigue proprement dite s'y mêle. Les plaines de la Beauce, dont le décor est toujours si plat et si banal, donnent à notre fabuliste une grande envie de « dormir[1] ». Le sommeil est non seulement nécessaire au corps, mais il procure aussi à l'esprit les douces joies du « songe ».

La Fontaine aime encore à rêver dans la veille : couché sur un gazon, l'on rêve au bruit de l'eau[2]. Il n'est peut-être rien de plus doux[3] que de songer en veillant. Pour bien songer, pour laisser « folâtrer » à son aise l'imagination, il faut dormir[4]; dans le songe, l'on oublie le réel, l'on fait foin des soucis de la veille, l'on se construit de riches palais dont on est le seul propriétaire; l'on se crée savant ou grand seigneur, l'on s'imagine parfait ou volontaire. L'état de sommeil, qui nous plonge dans l'inconscience, nous abandonne aussi aux fougueux caprices de l'imagination fallacieuse. Le songe implique l'absence de toute préoccupation triste, car la mélancolie est l'ennemie jurée du sommeil[5]. Aussi, ô homme! songe le plus souvent que tu le pourras; choisis à l'envi ce qu'il y a de plus beau dans « ton magasin ». Tu oublieras ainsi la vie quotidienne, que tu sais faite de mille soucis qui t'absorbent et te paralysent si impitoyablement. La Fontaine semble nous dire en définitive que l'imagination, la rêverie et le songe sont la fortune du pauvre ou constituent, tout au moins, un heureux palliatif à son infortune.

1. T. IX, p. 238 : *Lettre à sa femme.*
2. T. VI, p. 232 : poème d'*Adonis.*
3. T. II, p. 153 : liv. VII, fable X, *la Laitière et le Pot au lait.*
4. T. V, p. 92 : conte IV, 3e partie, *la Coupe enchantée.*
5. T. VIII, p. 247 et 248 : *le Songe de Vaux.*

La suggestion joue un très grand rôle dans l'humanité, parce qu'elle est un moyen facile, malgré tous les apports successifs du progrès et de la civilisation, de se créer des chimères et de donner du clinquant aux vaines apparences et aux fanfreluches. Cette vieille prédisposition à la chimère constitue la raison la plus importante de la faiblesse de l'humanité.

Les fables sont ainsi tout indiquées pour instruire les hommes. La fable est une espèce d'éducateur, parce que l'homme aime la chimère. Puisque l'homme est un grand enfant, il faut le traiter comme tel.

Les discours serrés et méthodiques des orateurs ou les subtiles et pénétrantes analyses des moralistes n'ont pas le mérite de le passionner longtemps. Il lui faut de petits récits pétillants « courts et bien troussés », qui renfermeront l'idée simple, naïve, universelle et accessible à tous. C'est pourquoi la « fable » attire l'homme par son caractère irréel en même temps qu'impersonnel.

Jean nous montre, dans la fable des *Devineresses*, combien le public, la foule est suggestionnable et naïve. Le lieu, le décor, l'attitude, le geste jouent le rôle principal dans la simulation. La sorcière habite dans un « galetas » pauvre et triste. Les gestes qu'elle fait sont scandés et annoncent un esprit volontaire. Elle manie avec hardiesse et aplomb les termes de l'art ; elle semble ne douter de rien ; elle parle mystérieusement de son « secret » pouvoir ; elle réussit à faire croire au miracle[1].

La suggestion du dehors est complétée par la suggestion du dedans, c'est-à-dire par celle que l'on exerce sur soi-même. L'homme se leurre à tout instant de sa vie et se

1. T. II, p. 180 : liv. VII, fable XV, *les Devineresses*.

complait même dans cette vaine chimère. Tel ce statuaire qui s'émerveille si fort de son propre ouvrage qu'il se prosterne devant lui et l'adore.

Comme de juste, la suggestibilité est causée surtout par l'organe de la vue. Les yeux font presque tous les frais de la suggestion, qu'elle se nomme enthousiasme, sympathie ou amour. La femme, par exemple, la femme surtout, provoque facilement, chez l'homme, tous les phénomènes qui caractérisent un tempérament affectif.

> Les yeux enivrés par des charmes puissants[1].

Parfois même, cet état d'admiration peut aller jusqu'à l'oubli de soi-même, jusqu'à l'extase :

> Ravi comme en extase à cet objet charmant[2].

La Fontaine reconnait dans la femme un « meneur » puissant et presque irrésistible. Il sait que la beauté dont elle s'enorgueillit est pour l'homme la plus grande source de suggestion. Que refuser à une femme dont les

> Arguments, ce sont de doux regards,
> De tendres pleurs, un gracieux sourire[3] ?

Il est des femmes savantes en l'art des pleurs qui attendrissent aisément leur auditoire, qui désarment facilement les volontés les plus tenaces. La femme ne subjugue guère que par ses charmes ; sa beauté est impérative. Une femme aimée est maitre de son adorateur.

1. T. VI, p. 240 : poème d'*Adonis*.
2. T. V, p. 20 : conte I, 3e partie, *les Oies du frère Philippe*.
3. T. VI, p. 26 et 239 : conte III, 5e partie, *le Stratagème :* voir aussi le poème d'*Adonis*.

Celui-ci ne pense qu'à elle, il ne voit qu'elle, il ne parle que par elle :

... pour tout le reste on est sans yeux [1].

Les causes de la suggestion sont innombrables dans l'humanité, et La Fontaine, pas plus qu'un autre, n'a eu la prétention de les décrire toutes.

Si le lieu, le décor et la mimique sont des facteurs puissants de ce pouvoir quasi mystérieux [2], il ne faut pas oublier, non plus, que l'autorité et la position sociale du personnage ne sont pas moins importantes. Un même argument produit un effet différent, selon que c'est le maître ou l'élève qui l'emploie. L'on recueille pieusement, l'on enchâsse parcimonieusement, en soi-même, une fadaise, une banalité servie par un maître puissant et renommé. Et Jean sait se moquer agréablement de la foule béate qui accepte tout sans compter ou qui admire un homme dans tout ce qu'il fait :

Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître,

mais, ajoute-t-il spirituellement,

... n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien [3].

La nature humaine est plastique, naïve et candide. C'est pourquoi la forme joue un rôle important dans la collectivité. A tout moment l'on nous trompe parce qu'à

1. T. II, p. 277, liv. VIII, fable XIII, *Tircis et Amarante*.
2. Au XVII[e] siècle, s'entend.
3. T. III, p. 115 : liv. XI, fable III, *le Fermier, le Chien et le Renard*.

tout instant nous sommes plus ou moins distraits en présence de la comédie qui se déroule devant nos yeux. Le marchand nous vante une marchandise qu'il sait mauvaise, le savant développe parfois des systèmes qu'il ne connaît pas, le moraliste prêche une morale qu'il ne pratique pas. L'homme se laisse suggestionner facilement par la couleur et le clinquant mensongers. Il n'admire que les « saints » consacrés, et, quoi qu'ils disent, et quoi qu'ils fassent, il les tiendra toujours en pieuse vénération. Il n'est pas jusqu'à la justice qui ne soit, de temps à autre, parcimonieuse et inégale. Le juge a souvent peur du riche qu'il devrait condamner, mais qu'il absout parce qu'il craint sa puissance ou sa vengeance.

Cette « suggestion » coupable semble vouloir durer aussi longtemps que l'humanité, et le fabuliste a écrit pour longtemps ces profondes paroles :

> Selon que vous serez puissant ou misérable,
> Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir[1].

2° Sa psychologie anormale et spéciale. — Il reste bien entendu que Jean de La Fontaine n'a pas eu spécialement l'intention de s'occuper de psychologie morbide; mais, ici comme ailleurs, il se trouve avoir touché parfois à des processus anormaux de la vie psychique qui me semblent être du plus grand intérêt. Il nous peint assez bien les phénomènes de la mélancolie, de la jalousie et du scrupule.

La mélancolie est un état permanent fort détestable. Elle vicie rapidement l'individu tout entier, parce qu'elle est comme une espèce de porte ouverte à bien des sortes

1. T. II, p. 100 : liv. VII, fable I, *les Animaux malades de la peste.*

d'anomalies et de troubles. Ce venin dominant qui empoisonne toute l'énergie d'un individu :

Se puise en la mélancolie[1].

Il faut bien se garder de confondre la mélancolie, qui est faite de tristesse déprimante ou angoissante, avec la douce mélancolie dans laquelle les romans les plus « chastes » et les plus « modestes » sont capables de nous « plonger[2] ». Celle-ci constitue la meilleure préface à l'amour; celle-là nous fatigue, nous rend malades et nous éloigne complètement de la vie pratique. La Fontaine recommande même à tous les cœurs bien nés la recherche de la « douce mélancolie ». Pour sa part, il en a usé largement et il se plaît à répéter bien haut, qu'il aime les « sombres plaisirs » d'un cœur mélancolique[3].

La mélancolie morbide a souvent pour voisine, sinon pour sœur, la néfaste jalousie, mal terrible, créé par l'amour, qui nous empoigne et nous bourrèle sans cesse. La jalousie provoque les désordres les plus graves dans l'intelligence. Elle ronge sans cesse l'humaine nature; elle est comparable à un mauvais génie qui serait capable de concevoir et d'accomplir les choses les plus monstrueuses. Aussi Jean s'écrie avec véhémence :

O triste jalousie! ô passion amère!
Fille d'un fol amour que l'erreur a pour mère[4].

La jalousie est infatigable, elle a les yeux « incessamment ouverts ». Elle détruit lentement la raison humaine;

1. T. VI, p. 321 : *le Quinquina.*
2. T. IV. p. 14 : *Préface aux Contes.*
3. T. VIII, p. 233 : *Psyché,* liv. II.
4. T. VI, p. 94 : conte VII, 5e partie, *le Belphégor.*

elle crée des hallucinations sensorielles. Elle voit des gens là où il n'y a même pas des ombres ; elle invente partout et sans cesse des ennemis fantaisistes. Le jaloux rencontre à tout moment l'objet de sa « crainte » ou de son délire. Il imagine constamment des scènes chimériques ; il s'abîme dans la douleur ou couve une vengeance. Jalousie, n'es-tu pas un :

Monstre toujours fécond en fantômes divers[1] ?

Les faibles, les timides sont toujours des scrupuleux. Ces hésitants ne savent pas se conduire dans la vie ; leur faiblesse générale les empêche de réaliser les désirs ou les actions louables qui naissent dans leur cerveau. Les âmes mystiques, qui pratiquent trop méticuleusement les petits préceptes de la religion, aboutissent presque toujours au scrupule le plus formel. Tels ces saints et ces dévotes qui voient constamment l'œil de Dieu, qui analysent avec une grande abondance de détails toutes leurs actions : ils deviennent nécessairement des faibles, des soumis, des scrupuleux[2].

Toute feinte est sujet de scrupule à des saints[3].

La honte, la rougeur, la timidité dépendent aussi pour une bonne part du scrupule. La honte, entre autres, ne va

1. T. VIII, p. 370 : *Élégie* n° 5. — Je recommande la lecture de cette « élégie », parce qu'elle présente une analogie frappante avec celles que Musset écrira plus tard.

2. Voir Vaschide et Vurpas, *la Logique morbide*, t. I (seul paru) (1 vol. in-18, Société d'éditions scientifiques, Paris, 1903). — Ces deux auteurs s'efforcent de montrer, comme La Fontaine, que le souci permanent de l'auto-introspection, conduit nécessairement et rapidement à la logique morbide.

3. T. VI, p. 296 : *la Captivité de Saint Malc*.

pas sans le scrupule, c'est-à-dire que l'une implique l'autre. Je suis honteux parce que je suis faible, parce que je ne veux pas prendre de décision, parce que je suis, en définitive, scrupuleux sans savoir pourquoi :

> La honte cessa ;
> Scrupule autant en fit [1].

III. Sa psychologie sociale. — La société méchante, railleuse et composée de comédiens, de mannequins à longue et souple échine, est mue par l'amour de soi, par l'égoïsme.

L'amour-propre est l'agent le plus puissant qui agite la conscience humaine. En dépit de tous les progrès de la civilisation, malgré tous les raffinements de la morale, l'homme semble plus que jamais tenir à lui-même, s'aimer lui-même. Il sera bien difficile de l'empêcher de ne voir les autres qu'au travers de lui-même, parce que ses appétits seront toujours égoïstes et uniquement personnels.

La Fontaine, qui base toute sa conception morale sur l'utilitarisme, n'en combat pas moins l'amour de soi, c'est-à-dire l'orgueil dans ce qu'il a de néfaste et de pernicieux pour la société. Il sait à merveille toute la somme d'orgueil qui peut siéger dans un cerveau humain ; il a entendu tous les propos que peuvent tenir des esprits vaniteux et infatués de leur personne.

> Quoi (dit l'éléphant) ? vous ne savez pas
> Que le Rhinocéros me dispute le pas ;
> Qu'Elephantide a guerre avecque Rhinocère [2] ?

1. T. V, p. 255 : conte V, 3e partie, *le Petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries*.

2. T. III, p. 309 et suiv. : liv. XII, fable XXI, *l'Éléphant et le Singe de Jupiter*.

Le monarque est fort surpris que son sujet, le singe, ignore qu'il est en lutte avec le rhinocéros. Son orgueil est si grand, il se croit si éminent et si connu qu'il ne peut admettre que le moindre de ses pas ou le plus infime de ses démêlés ne défraye toutes les conversations, n'emplisse tous les échos de la terre.

Mais le singe s'excuse habilement de son ignorance, tout en donnant une leçon de modestie au monarque orgueilleux. Il s'occupe surtout des soins que réclament les petits de ce monde, il passe en faisant le bien, il ignore le bruit fameux qu'a pu produire une telle querelle.

« Que venez-vous donc faire parmi nous, reprend le monarque blessé, puisque vous ignorez nos grandes actions et nos hauts faits? »

Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis[1].

La Fontaine a su donner avec simplicité une bonne leçon de morale au pédant et orgueilleux éléphant. Il ne suffit pas d'aimer mes semblables et de partager avec eux. Je ne leur donne pas tout mon bien, je ne leur demande pas tout celui qu'ils possèdent. Je partage avec eux, parce que j'aime l'égalité, qui est basée sur la réciprocité.

C'est toujours sur des scènes semblables, c'est-à-dire où se remarquent les contrastes les plus frappants, que nous voyons défiler, dans l'œuvre de La Fontaine, tous les personnages que l'orgueil consume. Monarques et seigneurs, gens de robe et gens d'épée, pédants de collège et bourgeois saturés d'orgueil sont couverts par le poète de tout le ridicule qu'ils méritent.

1. Fable *l'Éléphant et le Singe de Jupiter*, *loc. cit.*

[illegible] que [illegible] plus [illegible] pour la [illegible]. [illegible] lui-même [illegible] il est [illegible] à une [illegible]. Il [illegible] un pour [illegible] tout entier. [illegible] à sa [illegible]

[illegible][1].

La [illegible] que l'amour-propre est l'au-[illegible] Tous les [illegible] qui [illegible] ne se froisse. [illegible] les choses à [illegible] soi-même.

Si [illegible] orgueil. Il est [illegible] spéciaux aux habi-tants [illegible]. Chaque peuple a son tempérament particulier, ses [illegible] propres; chaque [illegible] et les hommes qui [illegible] particuliers.

Chaque pays a sa [illegible].

C'est [illegible] de la pro-fonde parole de Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà[3] ».

1. T. III, p. 22 à [illegible]; liv. X, fable IV, *L'E[illegible] et son Compère.*
2. T. III, p. 124 à [illegible]; liv. XI, fable V, *le Lion, le Singe et les deux Ânes.*
3. T. II, p. [illegible]; liv. IX, fable VII, *la S[illegible] métamorphosée en fille.*

Il va nous parler maintenant des peuples et de leur valeur.

Les Anglais sont moins légers, moins vains que les Français. Ils prennent la vie plus au sérieux. Ils sont plus réfléchis et plus travailleurs, ils pensent « profondément[2] ».

Les rapports entre les hommes sont devenus de plus en plus fréquents au fur et à mesure qu'ils ont étudié réciproquement leur langage.

C'est par la parole beaucoup mieux que par l'écriture que l'on suggestionne la foule; c'est par la parole que l'homme exprime tout le contenu de sa pensée. Mais, en lisant la meilleure œuvre écrite, l'on ne devine pas l'auteur ni la pensée comme après l'avoir entendu lui-même. Le grand orateur joint au grand écrivain constitue le type accompli du meneur de foules. Les mots bien choisis, les phrases imagées, les périodes sentimentales exprimées par un cœur qui sait les ressentir, subjuguent aisément la masse qui réclame souvent un chef ou un roi[3].

Il en est de même en amour: deux êtres qui se comprennent, deux créatures qui s'aiment se flattent sans cesse mutuellement par les paroles les plus douces, par le langage le plus imagé qui soit en leur pouvoir.

Paroles ont des vertus non pareilles,
Paroles en amour font des merveilles[4].

C'est aussi par le langage que l'homme exprime les plus tristes et les plus bas de ses sentiments. Veut-il

1. *Pensées de Pascal.*
2. T. III, p. 319 : conte VII, 2e partie, *la Gageure des trois commères.*
3. T. I, p. 213 et suiv. : liv. III, fable IV, *les Grenouilles qui demandent un roi.*
4. T. IV, p. 240 : conte V. 2e partie, *l'oraison de Saint Julien.*

offenser son semblable, a-t-il quelque chose à lui reprocher, il puise aussitôt en « son magasin » les mots les plus durs qui soient à sa disposition. L'homme est ainsi fait. Il discute au début d'un entretien fort agréablement, mais s'il lui advient d'être confondu par son adversaire, il fulmine, il s'excite rapidement, car l'amour-propre est si grand qu'il suffit à faire naître les plus orageuses discussions.

Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps [1].

Les convenances sociales sont telles, qu'il est des soucis et des joies que l'on dissimule à son prochain.

Les convenances cachent agréablement les sentiments hypocrites et vaniteux. Tel personnage dont la figure est réjouie nourrit au fond de son cœur une amère pensée. Tel autre qui prend part à la peine d'autrui, cache dans ses entrailles la plus sincère des satisfactions. Ces simulateurs de la douleur et de la joie, ces comédiens de salon et de cour, ces bouffons qui paradent dans la société ne sont que de vulgaires hypocrites. Le courtisan se montre facilement gai ou triste suivant l'occasion[2].

Qu'est-ce qui les pousse à agir ainsi? Le désir de plaire, quand ce n'est l'envie d'arriver à la fortune ou aux honneurs. Le mobile de l'argent est le plus puissant de tous; il fait naître chez l'homme tous les sentiments. Les courtisans sont incorrigibles et la froide vieillesse

1. T. III, p. 229 et suiv.: liv. XII, fable VIII, *la Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.*
2. Voir, dans les fables, le rôle que La Fontaine fait jouer aux courtisans et aux flatteurs.

est impuissante à les rendre meilleurs ; seule la mort remet tout en place.

Si La Fontaine s'est complu à pénétrer dans les intimes replis de la conscience des fourbes et des flatteurs, il a su reconnaître que, seul, le pauvre, le manant qui « bûche » péniblement chaque jour, souffre de l'égoïsme qui ronge la société. Il garde toute sa pitié pour l'humble, pour le pauvre qui « gîte » dans la « chaumière » enfumée. J'imagine que, dans ses promenades favorites, il a dû rencontrer souvent ce « manant » du siècle de Louis le Grand, dont l'histoire nous apprend qu'il ressemble davantage à un « loup » qu'à un homme [1]. La misère de ce pauvre hère le touche au fond du cœur, et c'est douloureusement qu'il nous parle de sa vie et de sa triste situation.

Le pauvre doit non seulement travailler, mais encore se hâter dans sa besogne. Il doit travailler par le seul fait qu'il est né manant.

> Travailler est le fait de la canaille [2].

Il n'a droit ni au plaisir ni à l'instruction. Le seigneur est là qui veille sur son travail, qui le reprimande, qui le fouette ou le vole selon l'occasion.

Le gentilhomme, au contraire, est né pour ne rien faire et pour vivre du produit de ses serviteurs ; c'est un don Juan ferrailleur et fanfaron qui s'enorgueillit de ses titres, qui se flatte de son blason.

> Je t'ai déjà dit que j'étais gentilhomme,
> Né pour chômer et pour ne rien savoir [3].

1. Voir Rambaud, *Histoire de la civilisation*, *loc. cit*,. au chapitre du xvii[e] siècle, *le Peuple*.
2. T. V, p. 362-363 : conte V, 4[e] partie, *le Diable de Papefiguière*.
3. *Ibid.*

Quoi que tu dises ou que tu fasses, homme de la glèbe, tu dois vivre sous ma férule et malheur à toi si tu te plains ou si tu te révoltes. Souffrir est ton fait, jouir est le mien. Aussi le paysan, meurtri, abattu, « anesthésié » même par le pénible travail quotidien, regarde toute chose avec « l'indifférence » d'une statue[1].

S'il se hasarde quelque jour de quitter la terre « ingrate » pour venir chercher fortune dans les grandes villes, s'il quitte la glèbe pour la domesticité, il ne se présente qu'avec un air modeste, gauche, balourd et stupide. Il a tant l'habitude d'obéir qu'il baisse timidement les paupières devant le nouveau maître qui l'interroge[2].

J'aurais voulu que La Fontaine nous parlât longuement de la foule, mais il s'est contenté de nous la dépeindre dans ses grandes lignes. Il la sait capricieuse, ondoyante, cruelle et méchante. Elle persécute Démocrite parce que celui-ci la dédaigne et ne se préoccupe point d'elle. La modestie n'est pas la vertu qui plaît à la foule. Il lui faut des « meneurs » qui parlent haut et clair ; il lui faut des chefs enthousiastes qui l'illusionnent, qui l'échauffent, qui la passionnent. Le peuple est l'animal « aux têtes » frivoles[3]. Il a autant de têtes que de désirs. Aujourd'hui il approuve, demain il condamne. Hier, il glorifiait ; aujourd'hui, il crucifie.

Si La Fontaine semble offrir ses fables aux enfants, il nous montre éloquemment, par ailleurs, qu'il ne les aime pas. Cet âge est sans pitié : il n'a aucune délicatesse de sentiment ; il ne procède que par ingratitude. Le seul

1. T. I, p. 39 : *Vie d'Esope*.
2. T. IV, p. 302 : conte VII, 2e partie, *la Gageure des trois commères*.
3. T. II, p. 232, déjà cité, p. 124-125 : liv. VIII, fable IV, *le Pouvoir des fables*.

souci de l'enfance, consiste à dorlôter les poupées dont elle s'amuse. En dehors de ce soin, il la voit méchante et perverse. Aussi s'en occupe qui voudra; La Fontaine la dédaigne systématiquement, car son humeur ne lui permet pas de s'arrêter à « ce petit peuple [1] ».

Et pourtant la question pédagogique de l'éducation et de l'instruction de l'enfance ne l'a point laissé indifférent. S'il s'est trompé sur la portée éducative des fables, il n'en a pas moins formulé les moyens par lesquels l'on peut intéresser l'imagination des enfants. Il estime que « l'agréable » est l'avant-goût, le hameçon précieux qui captive et qui attire une jeune intelligence. Il n'est d'autre moyen de l'intéresser que de l'instruire en l'amusant [2].

Mais, en définitive, l'œuvre du fabuliste ne devient un précieux moyen d'éducation que pour l'homme mûr, qui peut y apprendre ou y reconnaître les multiples aspects de la comédie humaine où chaque individu joue un rôle plus ou moins grand et plus ou moins intéressant.

*
* *

IV. Son autopsychologie et conclusions. — Non seulement La Fontaine voit clair chez autrui, mais encore il sait fort bien voir clair en lui-même. Les aveux multiples qu'il nous fournit sur sa mentalité sont pour nous de la plus haute importance, parce qu'ils sont faits spontanément et sans arrière-pensée. La Fontaine se connaît merveilleusement ; il s'étudie avec minutie, il sait « s'introspecter », disons-nous aujourd'hui, jusque dans les plus petits or-

1. T. IX, p. 285, voir p. 207 de cet ouvrage : *Lettre à sa femme*.
2. Voir la *Préface aux Fables*, t. I, p. 8 et suiv.

ganes de sa machine. Toutes ses œuvres, notamment sa correspondance, abondent en détails piquants, qui nous font voir comment il se juge et comment il comprend la vie.

L'on peut bien dire même, sans craindre de se tromper, qu'il se dépeint avec autant de justesse, d'impartialité et de « rigorisme » que s'il s'agissait de son prochain.

Il se sait impulsif, volage et inconstant. Il parle de sa paresse et de son infatigable passion pour les femmes ; il chante sur tous les tons la misère de sa nature. Souvent l'amertume et le regret s'emparent de son âme. Nous le voyons alors professer publiquement ses fautes, se gardant bien de les excuser ou même de les diminuer :

> Des solides plaisirs, je n'ai suivi que l'ombre,
> Les romans et le jeu, peste des républiques,
> Cent autres passions, des sages condamnées,
> Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années[1].

Tous les détails qui concernent son emploi de temps nous sont donnés par lui avec toute la précision que l'on puisse souhaiter. Si j'étais sage, dit-il parfois à Mme de La Sablière, je suivrais vos leçons, mais je suis « chose légère » ; je change sans cesse d'avis ou d'opinion ; je suis faible à l'égard de la passion qui règne chez moi en tyran ; mais qu'y faire ? Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli, et n'est-il pas trop tard pour songer à mettre la paix et l'ordre dans ma conduite ?

> Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans[2].

Il s'est déjà montré à nous dans l'épitaphe d'un paresseux[3] ; mais nous devons tout de même reconnaître qu'il

1. T. IX, p. 184 : *Deuxième Discours a Mme de La Sablière.*
2. T. IX, p. 184 et suiv. : *Discours de Mme de La Sablière.*
3. T. IX, p. 80, déjà cité : *Épitaphe d'un paresseux.*

n'est pas aussi paresseux qu'il veut bien le dire, puisque ses œuvres sont là qui témoignent de son labeur. La « paresse » dont il parle se rapporte, sans aucun doute, à l'insouciance qu'il a toujours montrée envers la vie pratique. Il s'est fait constamment héberger et nourrir par de bons amis, parce qu'il n'a jamais soupçonné qu'il y a quelque joie et quelque mérite à vivre en travaillant; il est resté durant toute sa vie un esprit chimérique et rêveur.

En attendant, il sait fort bien, par expérience, quels sont les états d'âme qui peuvent assiéger et subjuguer le coureur de femmes. Il nous parle bienveillamment de toutes les angoisses, de toutes les « diableries » qui le persécutent, dès que quelque Philis, quand ce n'est pas une Jeanneton, se montre sourde à ses compliments ou à ses propositions :

Est-il tourment égal[1]?

Dans ces pénibles moments, l'on se pendrait pour moins de deux ducats. La fureur, la rage, le fer et le poison, tout est bon, tout est efficace pour se tirer d'un pas si malheureux, d'un désespoir si grand.

Lui qui aime tant le mariage pour autrui se prend à regretter souvent de n'être pas un « citoyen » du pays turc. Là, au moins, tout est bien, tout est galant et gracieux, l'on y peut assouvir à son aise ses passions et ses voluptés, car sous la règle du Coran :

Chagrin jamais, jamais dame sauvage[2].

1. T. VIII, p. 375 : poème d'*Adonis*.
2. T. IX, p. 41 : *Ballade sur le mal d'Amour*.

C'est dire que l'amour, que la volupté qu'il réclame si souvent tient une grande place dans son existence. La femme l'a martyrisé de toutes les façons, lui a ménagé toutes les amertumes comme toutes les joies, et il nous répète constamment qu'il veut « jouir ».

Guyau a dit avec beaucoup de force :

Voir, c'est peut-être mourir.
Qu'importe ? ô mon œil, regarde[1] !

La Fontaine dit à peu près la même chose de l'amour : Aimer, c'est souffrir ; qu'importe, ô mon cœur, aime sans trêve ni répit.

Toutes les douleurs que produit l'éloignement de l'objet aimé lui sont réservées. Il souffre alors beaucoup ; il se lamente indéfiniment : un absent doit tout craindre. C'est en vain qu'il essaie de se modérer, de se calmer : la volupté règne en maîtresse dans son âme ; il ne peut résister à un tel maître.

Tout en reconnaissant qu'il a peut-être jugé ses écarts, qu'il qualifie parfois de grands et de solennels, avec un peu trop de sévérité, je dois avouer aussi que le mal d'amour, ce parfait tyran, l'a conduit finalement à une conception trop légère et trop insouciante de ses devoirs de père de famille et d'époux. Mais, s'il a monté la gamme de tous les sentiments gais, s'il a descendu la gamme de tous les sentiments tristes, il a fini par être blasé des plaisirs de la vie facile et « libertine ». Alors qu'il a déjà un pied dans la tombe, il se pique, mais un peu tard, de devenir misanthrope. Il déclare maintenant que

1. Guyau, *Vers d'un philosophe*, p. 44 (1 vol. in-12, Paris, Alcan, 4e édition, 1901).

l'homme est méchant, que la vie est stupide et que les plaisirs sont vains.

Le bonheur. vrai et durable, le bonheur suprême de l'homme, doit résider dans la solitude. Là, dans l'éloignement des bruits de la foule, l'homme peut se connaître lui-même et se délecter à loisir des folles imaginations de son âme.

Tel est le dernier geste de La Fontaine sur la vie et les hommes.

*
* *

Il nous est aisé maintenant de donner au fabuliste sa place parmi les psychologues. Il possède toutes les facultés requises pour faire des observations perspicaces et fructueuses : c'est un esprit fin, intuitif, et puissamment observateur. Il vient de discuter devant nous les plus captivants problèmes de la vie de l'esprit. Au philosophe et au savant de tout à l'heure, nous devons ajouter le physiologiste et le psychologue que nous venons d'étudier à l'instant. Depuis le mécanisme de la vie physiologique jusqu'aux plus hauts phénomènes de l'intelligence, en passant par les sensations externes et internes, nous l'avons reconnu toujours soucieux de s'expliquer le « comment » des processus psychologiques qui circulent dans le corps humain. Le plus souvent il s'est révélé comme un esprit original et personnel ; partout il a fait naitre cette explication claire et limpide qui caractérise si bien sa personnalité.

Par surcroît, nous avons trouvé en lui un sage qui se juge, s'apprécie sans cesse dans les moindres de ses actions. Il a pratiqué durant toute sa vie le « connais-

toi toi-même » de Socrate. Assurément l'on ne saurait s'introspecter si finement soi-même, si l'on n'était un esprit distingué ou même supérieur.

L'homme de moyenne intelligence s'observe mal et se connait peu ; il voit plutôt les défauts et les anomalies de ses semblables que les siens. L'esprit distingué, au contraire, pénètre tous les secrets de sa conscience, il en connaît lui-même tous les replis, il écrit chaque jour son autobiographie.

La Fontaine manie avec dextérité et avec délicatesse tous les instruments du psychologue. Sans doute il ne voit pas dans la société de son temps les choses les plus complexes, car ce n'est point là son tempérament, mais il voit fort bien, il saisit finement même tout ce qu'il dépeint. Tous les types de caractères aperçus, au travers de ses fables, sont peints de main de maître. Certes, s'il ne nous parle souvent que des gros défauts de ses personnages, il n'en excelle pas moins pour cela à nous les animer, à nous les rendre nettement reconnaissables : il peint pour la durée.

La Fontaine doit être rangé plutôt parmi les psychologues que parmi les moralistes, parce qu'il constate et explique des faits ou des actions, plutôt qu'il ne les préconise ou ne les recommande : il nous montre plus souvent le mal qu'il ne nous enseigne le bien. Il est artiste ou critique avant d'être moraliste. C'est pourquoi il s'intéresse fort à tout ce qui rompt l'harmonie de sa conscience et de sa raison, c'est pourquoi aussi il nous dépeint avec tant de justesse et de précision, tous les actes psychiques que sa nature éminemment sensible a enregistrés comme étant anormaux, ridicules et imparfaits.

CHAPITRE VII

SA MENTALITÉ

1. La Fontaine, sa famille et ses amis. — Parvenus à l'une des étapes les plus importantes de notre investigation psychologique, il nous reste maintenant à synthétiser avec minutie les conclusions partielles que nous avons déjà formulées, au fur et à mesure des circonstances, si nous voulons connaître avec précision le chemin que nous avons parcouru. Les conclusions partielles déjà acquises, jointes à d'autres faits et à d'autres détails, nous donneront « l'état mental et le caractère de La Fontaine », dans les limites du possible.

*
* *

La Fontaine, soit au titre d'écrivain, soit en tant qu'homme privé, a tantôt suivi et imité les goûts de son siècle et tantôt, au contraire, obéi à son inspiration et à son imagination originales. Examinons brièvement quelles sont les influences qu'a pu subir, dans ce sens, la mentalité du fabuliste.

Il est, certes, de son temps, lorsqu'il se laisse héberger par les grands, et lorsqu'il remplit l'emploi de gazetier

auprès d'un seigneur influent et d'une dame en renom. Il est de son temps, lorsqu'il brûle, devant le roi tout-puissant, qu'une armée de courtisans assiège sans cesse, tout l'encens qu'il possède « dans son magasin[1] ».

Il est encore de son temps lorsqu'il déclare et écrit que le mariage n'est bon que pour certaines gens, c'est-à-dire pour les « manants » et les « pieds nus ».

Il n'est plus de son époque, quand il s'adonne au libertinage ; quand il persifle la religion et les prêtres ; quand il s'habille grossièrement, alors qu'autour de lui tout resplendit d'élégance ; quand il critique avec véhémence l'enseignement pompeux et vain des maîtres de son époque ; quand il dénonce l'arbitraire de la justice ; quand il dédaigne les hautes places et les honneurs du monde qui l'entoure.

Par contre, l'écrivain appartient presque tout entier au « moment ». Il s'est nourri des Anciens, il les a imités ainsi qu'il était de mode alors. Nous ne voulons pas dire, par là, qu'il n'ait pas dépassé ses modèles !

Son originalité d'écrivain provient aussi un peu du genre qu'il s'est choisi. L'apologue, en effet, était peu ou pas apprécié au XVII[e] siècle. Boileau n'en dit mot dans son *Art poétique*. En tout cas, nous savons que le roi n'aime point la fable.

Malgré ces influences diverses, les tendances propres du fabuliste n'en ont pas été trop entamées : tout en inclinant vers les habitudes de son époque, il a su rester assez lui-même pour ainsi dire et garder son originalité. Il a su se créer une œuvre toute sienne, parce que, en dépit de l'influence de la civilisation de son époque et de

1. C'est-à-dire dans son esprit.

ses préjugés éphémères, il a vu l'homme de tous les temps et de tous les pays et il nous l'a dépeint, dans une langue à la fois simple et agréable.

*
* *

Voyons de près les personnes qu'il fréquente assidûment, afin de nous rendre mieux compte si elles ont pu influer sur l'évolution de sa mentalité et de son caractère.

La Fontaine est une nature tout à la fois intellectuelle et rêveuse, souvent portée à la naïveté et facilement accessible aux plaisirs de toutes sortes. Il lui faudrait une épouse volontaire, expérimentée, qui sache respecter cette liberté, cette indépendance, ce laisser-aller qu'il affectionne tant, tout en le maîtrisant dans ses écarts. Notre bonhomme aime un peu trop ces « franches parties » qui ne sont pas toujours des « sornettes », non plus que des « jargons d'amourettes ». Plus que quiconque, La Fontaine a besoin de se marier, et plus qu'à personne il lui faut une épouse sérieuse et économe.

Qu'était Marie Héricart, la jeune femme du fabuliste? Fille de petits fonctionnaires, élevée presque précieusement, elle se voit marier à quinze ans. D'Olivet nous la montre comme une femme d'esprit, de beauté moyenne et d'une humeur qui rappelle fort cette Mme Honesta[1] décrite dans la nouvelle du *Belphégor*. Racine, son parent, lui accorde un certain « esprit » et la range parmi les membres de la docte Académie de Château-Thierry.

La Fontaine lui reproche surtout son orgueil. Quelle est la femme qui n'est pas orgueilleuse? Et où est

1. Femme peu sérieuse.

l'homme qui n'a jamais commis une telle faute? Je n'oserais reprocher à une aussi jeune personne d'avoir manqué de sérieux ou de tact dans la vie domestique. Son âge seul lui a valu la bienveillance de tous les juges impartiaux. Trop jeunes de caractère, ces époux ont besoin d'être guidés et réconfortés. On les marie par convenance, ou peut-être par cupidité. Le XVIIe siècle se complaît déjà dans ces sortes de mariage où les futurs époux deviennent des « valeurs-argent » qu'on escompte et qu'on trafique.

Jean est trop chimérique pour songer à l'importance en soi du mariage et pour en mesurer la portée sociale. Il se laisse marier sans s'inquiéter autrement des conséquences possibles de ce grave événement. Rien ne saurait excuser un gros garçon de vingt-six ans d'avoir eu une conduite si coupable envers son épouse. Il ne la comprend pas, ne cherche pas à la comprendre, dédaigne de l'éduquer et la délaisse chaque jour davantage.

Pourtant il a été successivement élève dans un collège en renom, puis néophyte à l'Oratoire, ensuite « escholier » en droit sur la butte Sainte-Geneviève; il semble qu'il a traversé chacune de ces étapes en indifférent, en flâneur qui regarde tout mais qui n'en profite pas. La Fontaine ne s'est pas soucié des devoirs impérieux que réclame, de chacun de ses membres, une société organisée. Quelque années plus tard, l'on aurait pu considérer la naissance du petit « Charles » comme une occasion favorable de rapprochement entre les deux époux; il n'en fut rien. Le pauvre petit n'inspire à son père que la plus profonde indifférence. Nul ne s'est moins soucié de sa famille que ce poète! Il parle rarement de son fils, qu'il nomme dédaigneusement « le marmot ». Par instinct, il n'aime pas

les enfants. Cet âge « est sans pitié », nous dit-il nettement, et, semble-t-il ajouter, s'occupe qui voudra de « ce petit peuple ».

La Fontaine est d'une naïveté presque insolente vis-à-vis de son épouse. Les lettres mémorables qu'il lui écrit durant son voyage en Limousin témoignent d'une façon libre — trop libre même — de comprendre le mariage. Il ne se soucie guère de sa dignité d'époux et ne craint pas de dire effrontément à Mlle de La Fontaine toutes les incartades qui agrémentent son « équipée ».

D'autres fois, quand son caractère se porte à la mélancolie, il se met à gronder sa digne « moitié » :

> Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage et hors du temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent[1].

S'il écrit ainsi à sa femme, il se gardera bien, plus tard, de parler de la sorte à la Champmeslé ou à Mme Ulrich ! Bien au contraire, il deviendra sentimental, badin, soumis et prévenant vis-à-vis de ces dernières et de bien d'autres. Il ne peut supporter le joug de son épouse, mais nous le voyons d'une modestie, d'un empressement ridicules pour les Clymènes, les Philis et les Jeannetons. Elles abusent de lui, en font leur « tartufe », mais qu'importe ? Combien sommes-nous qui supportons tout des étrangers et ne pardonnons rien dans notre famille ?

Nous ne savons si Marie Héricart contribue pour beaucoup au gaspillage du patrimoine commun, mais nous

Lettre V, T. IX, p. 219-220 : *Lettre à sa femme.*

constatons que son mari récalcitrant devient facilement un épicurien consommé, dès qu'il a franchi le seuil de sa maison. C'est donc notre Bonhomme qui contribue, pour la meilleure part, à l'écroulement de la petite fortune matrimoniale. Aussi, à notre tour, et pour tant de motifs, nous disons, avec Saint-Marc Girardin, que, dans cette histoire, tous les torts, toutes les faiblesses sont du côté du mari.

* * *

Claude de la Fontaine, frère cadet du fabuliste, ne nous est guère connu. Il semble avoir tenu peu de place dans la vie de son aîné. On peut le ranger dans la catégorie de ces petites gens modestes qui se contentent de peu, vivent chichement, calculent souvent leurs recettes et leurs dépenses et se ravisent bien vite, dès qu'ils commettent la moindre exagération.

Claude s'empresse de suivre son aîné à l'Oratoire, qu'il quitte aussi un beau jour, pour finir sa vie, en paisible rentier, à Nogent-l'Artaud, près de Château-Thierry. Il n'a laissé, dans ce village, aucun souvenir marquant.

Le chanoine de La Fontaine a-t-il jamais essayé de corriger ou de conseiller son frère, dont la vie insouciante et légère lui était bien connue? Nous ne le savons. Nous ignorons même s'ils se fréquentaient beaucoup. Claude n'apparaît, dans l'histoire de Jean, que pour des questions d'intérêt, lorsqu'il s'agit d'affaires ou d'argent. Dès la mort du père, il se ravise et exige de son aîné un surcroît de redevance.

Tout nous porte à supposer que ces deux frères s'aiment peu ou ne s'aiment pas. Jean ne dit presque

jamais mot de Claude et il s'en soucie médiocrement. Je ne sais même pas si cette indifférence ne cachait pas, au fond, une certaine mésintelligence. Bien des raisons semblent tenir éloignés ces deux frères. Claude est avisé, rangé, méticuleux. Jean est un insouciant, un rêveur qui, non seulement la dédaigne, mais ne soupçonne même pas la vie pratique. Celui-ci est un intellectuel génial; celui-là nous semble utilitaire et mesquin. Jean ne vit que pour l'esprit; Claude s'attache à la terre et tient grand compte de l'estomac. Les voici donc à l'opposé l'un de l'autre et la parenté la plus étroite ne suffit pas pour unir leur cœur et leur volonté d'une manière solide et durable.

*
* *

Le bon et plaisant chanoine de Maucroix est, sans aucun doute, l'ami qui a influé le plus sur la mentalité du fabuliste. Ils se visitent souvent, se comprennent fort bien, s'aiment d'un amour tendre et délicat. Maucroix est l'ami de toute une vie. Il est le seul pour qui La Fontaine n'ait pas témoigné d'inconstance. Ne pense-t-il pas à Maucroix lorsqu'il s'écrie :

> Qu'un ami véritable est une douce chose !

Ces deux joyeux amis se lient d'abord d'amitié au collège de Château-Thierry, se retrouvent probablement étudiants en droit dans la bonne ville de Paris et ne cessent ensuite de se visiter. Ils aiment beaucoup à s'amuser, car « le rire est soleil de la vie », mais ils se complaisent aussi à raconter leurs prouesses.

A la suite d'un amour malheureux, François de Mau-

croix quitte le barreau, où « il n'avait pas fait gain d'un ducat », et se réfugie dans la prêtrise. Grâce à sa fortune personnelle, il devient rapidement chanoine de Reims. Il s'enfle maintenant, car il est « gros et gras ». L'argent tombe aisément dans son escarcelle. Que faire de tous ces dons des âmes pieuses? Il appelle maintes fois l'ami Jean à son aide, afin de faire des libations à Bacchus et de distraire les Rémoises. C'est le moment où nos deux gais compagnons accomplissent les meilleurs de leurs exploits. Aussi ne soyons pas surpris lorsque notre fabuliste proclame bien haut :

Il n'est cité que je préfère à Reims.

Je le crois bien. Grâce au fertile et complaisant canonicat, tous les produits de la douce Champagne aboutissent à la table de nos deux jeunes épicuriens. Il serait injuste de supposer que les deux amis ne faisaient que se divertir. Maucroix, qui était un érudit et un helléniste distingué, sut donner à son ami, Jean de La Fontaine, le goût de la littérature attique. Entre temps nous les voyons tous les deux traduire du Platon et publier des œuvres littéraires diverses.

Mais les années s'écoulent, et voici que nos deux compères s'aperçoivent, un beau jour, qu'ils se refroidissent, qu'ils vieillissent. Cette tendre amitié, qui dure depuis plus de cinquante ans [1], ne sera brisée que par la mort. Après avoir épuisé la coupe des plaisirs, tous les deux rentrent dans le sein du Seigneur. Ils finissent leurs jours dans une piété onctueuse, touchante et presque janséniste.

1. Chanoine de Maucroix : Note trouvée dans ses papiers, après sa mort.

Sur le point de mourir, La Fontaine reçoit de douces consolations du chanoine repentant :

Mon très cher, les plus justes ont besoin de la miséricorde de Dieu[1].

Il lui souhaite de guérir. Si Dieu lui accorde cette grâce, ils finiront leurs derniers jours ensemble et parleront de la « miséricorde divine ».

L'on ne saurait mieux s'imaginer et se persuader qu'après avoir bien vécu l'on doit obtenir, par surcroit, la compassion divine et les délices éternelles !...

* * *

Molière, Racine et Boileau sont les trois amis intellectuels de La Fontaine. Ils se visitent souvent dans la bonne ville de Paris. Cette académie privée produit les plus heureux effets sur le génie du fabuliste. Combien doivent être intéressantes les conversations de ces immortels ! Ils causent de tout, de la « bagatelle et de la science », et leur conversation a toujours un commencement et, parfois, jamais de fin.

Sans doute, ils délaissent bien quelquefois les belles-lettres, mais notre littérature ne s'en porte pas plus mal. Nous les trouvons de temps en temps un peu « épris » de vin et gavés de victuailles, mais tout cela les repose de leurs travaux absorbants.

Molière, par son grand bon sens, par sa finesse d'intuition, par ses réflexions si justes et si spirituelles ; Racine, par son mysticisme, sa mélancolie, son excessive

1. MAUCROIX : *Lettre à La Fontaine*, t. IX, p. 476.

sensibilité, sa vaste connaissance de la littérature d'Athènes; Boileau, garçon jovial et tout rond, par ses franches ripostes et ses critiques serrées, par son goût universel du beau et du vrai, ont contribué puissamment à la formation et à l'éclosion du génie du fabuliste. C'est au sein de cette association littéraire que La Fontaine s'imprègne de la méthode et des idées générales qui conviendront à son « ample comédie aux cent actes divers ».

Dans les jours de gaieté, Molière, Racine et Boileau aiment à se moquer du « Bonhomme », voire même de ses œuvres. Quoi qu'on ait pu dire, je ne crois pas qu'au fond, les trois amis prennent réellement au sérieux La Fontaine ou tout au moins ses travaux. L'apologue est si délaissé, le Bonhomme a un aspect si maladroit, si lourdaud, que ses bons amis mêmes se méprennent étrangement sur la valeur de son œuvre et sur ses qualités géniales.

La Fontaine ne s'inquiète pas de ces railleries et poursuit lentement, mais sûrement, la tâche qu'il s'est assignée. Un beau jour, il écrit un fin et délicat poème pour célébrer cette amitié commune. La raillerie ni la rancune n'y ont point de place. La bonne harmonie règne à chaque page de cette agréable aventure, qui a pour nom : *Psyché*.

Pourquoi Boileau oublie-t-il la fable dans son *Art poétique*[1]? Pour plaire au Roi, sans doute, qui n'aimait ni l'apologue, ni La Fontaine. Il s'en excuse cependant assez maladroitement : « J'ai cité Marot, précurseur du « badinage », et dans le Cadurcien, semble-t-il nous dire, j'incarnais le Champenois.

Au demeurant, nos bons amis sont toujours à peu près d'accord. Ils fréquentent assidûment les estaminets en

1. Voir p. 208-209 de cet ouvrage.

renom, vident force bouteilles, mélangent le tout d'interminables discussions, visitent la Champmeslé, d'autres Clymènes ou Jeannetons, mettent une certaine coquetterie à tromper les maris et s'amusent avec autant de gaieté et de vigueur qu'à vingt ans.

Un jour, Racine et Boileau — Molière n'était plus — veulent réconcilier notre grand distrait avec sa femme. Ils lui font sentir tout le ridicule de sa situation et le sermonnent si bien, qu'il part aussitôt, naïvement, simplement, afin de retrouver son épouse et son fils si facilement oubliés. Mais sa « moitié » étant à l'église, il ne daigne l'attendre. Il a dû réfléchir le long du chemin et le voici qui repart « Gros-Jean comme devant [1]».

*
* *

La Fontaine ne trouve un cœur qui le comprenne et qui l'affectionne réellement, qu'en la personne d'une femme, Mme de La Sablière. Cette marquise lettrée sait deviner tout le génie de notre fabuliste. Bayle nous la dépeint comme un esprit éclairé, délicat et apprécié de tous. Mme de Sévigné va plus loin[2] :

> C'est un esprit orné, qui a le goût de la poésie, un cœur ouvert à la vive amitié, une générosité toujours pleine de délicatesse et de sages conseils.

Tel est le cœur de la femme qui prend un soin méticuleux, jaloux, maternel même, du grand enfant qu'est La Fontaine. Chez elle, il est entièrement libre; elle ne l'inquiète en rien; elle le conseille ou le gronde doucement, craignant toujours de le tirer de sa torpeur. Ici, il se

1. Déjà cité, p. 95 de cet ouvrage.
2. *Lettre* de Mme de Sévigné à sa fille.

trouve en relations avec le philosophe Chaulieu et le marquis de la Fare, ami de son hôtesse.

Mme de La Sablière est la femme qui convient à La Fontaine. Que n'est-elle son épouse? Elle est à ses petits soins, s'occupe volontiers de tous les détails de sa personne, et en fait son enfant gâté. De son vivant, « le Bonhomme » la paye de son mieux en lui dédiant les meilleurs de ses travaux. Il la vénère presque religieusement, mais il l'oubliera assez coupablement, dès qu'elle sera morte. Pourtant la spirituelle marquise se complaisait à répéter souvent :

Il est trois choses que j'aime le plus au monde : mon chien, mon chat et La Fontaine[1].

*
* *

Je n'ai pas eu l'intention de faire entrer en scène tous les personnages qui, de près ou de loin, ont eu quelque commerce avec Jean de La Fontaine; ce serait là de la trop grande minutie. Foucquet est le premier protecteur du fabuliste. Il doit probablement cette faveur à son oncle Jannart, substitut du surintendant. Ce premier appui ne dure pas longtemps, car la disgrâce de Foucquet précipite tout. Nous le voyons écrire soit au surintendant, soit à la surintendante, des odes, des épîtres, des madrigaux qui témoignent de sa reconnaissance pour les bienfaits reçus. Il lui est laissé, d'ailleurs, la plus grande initiative dans le choix de tous ses remerciements.

Mentionnons cependant ses relations avec la duchesse de Bouillon, dont l'impérieuse beauté lui fait écrire des

1. Elle ne parle pas de La Fare, qui l'avait coupablement délaissée.

contes et le sérieux poème du *Quinquina*. La Champmeslé aussi lui inspire un amour intense qu'il traduit par des lettres angoissées et doucereuses. Nous le trouvons rival de son parent Racine, auprès de la Champmeslé : il écrit à cette dernière des lettres remplies de feu, qui attestent de son ferme désir d'arriver à ses fins. Malheureusement il n'est pas très heureux dans cette aventure, car Racine semble avoir seul joui de toutes les bonnes grâces de la charmante comédienne. Mme Ulrich est plus complaisante, et les deux lettres qu'il lui adresse témoignent de son commerce intime avec cette peu recommandable personne, en même temps qu'elles le montrent craintif et anxieux. Il n'a qu'une peur : que le mari ne les surprenne[1]. Chez les Conti, nous le retrouvons joyeux garçon, aimant à vider « force bouteilles » et à se nourrir des plats les plus exquis. Vive le bon vin et l'amour ! semble-t-il nous dire.

N'oublions pas que La Fontaine a consacré une bonne part de sa vie à l'amusement et à la distraction. Il recherche les divertissements, les plaisirs faciles. Amusant en lui-même, grâce à son apparente lourdeur, d'où s'échappe souvent un trait génial et des propos hilarants, nous savons qu'il est très recherché par la société licencieuse du temps. Tout ce qui est matière à plaisir pour cette classe de « bons viveurs », il le proclame lui-même souhaitable et incomparable :

> O douce volupté, qui fus jadis maîtresse,
> Du plus bel esprit de la Grèce,
> Viens-t'en loger chez moi !

II. RÉSUMÉ DE SA PSYCHOLOGIE. — Nous avons constaté que les parents paternels de La Fontaine sont calmes, sans

1. *Loc. cit.*, p. 87-88.

ambition, tandis que la lignée maternelle se compose de personnalités qui sont plus actives, plus distinguées et plus intelligentes même.

Quoiqu'il ait été privé de bonne heure des soins de sa mère, l'évolution physique du fabuliste s'est accomplie à peu près normalement ; elle s'est faite lentement mais progressivement.

Son corps est robuste et bien proportionné. Son intelligence a évolué sans accroc vers la génialité. Etant enfant, il est « fort modeste et fort sage », nous dit Maucroix. A l'âge adulte, il ne change guère : sa démarche ne cesse d'être lourde, sa physionomie reste toujours calme et ses yeux sont toujours sans expression. Il acquiert, d'ailleurs, rapidement, la réputation d'un doux bonhomme, que l'on dit fort distrait et fort maniaque.

C'est un grand liseur de toutes sortes de choses, quoiqu'il préfère infiniment mieux les nouvelles et les contes « grivois ». Il lit sans ordre et sans méthode ; il lit beaucoup et de tout, nous dit-il souvent. Cela ne l'empêche pas d'être un mystique à ses heures, de vivre durant quelque temps chez les prêtres oratoriens, de traduire des œuvres pies pour Port-Royal ou de se torturer à l'aide d'un cilice, vers la fin de ses jours.

Mais il n'est pas toujours un mystique ou un religieux, car, le plus souvent, il ne manque pas une occasion de montrer qu'il nourrit en lui des idées de libertin. Il est plus que disciple d'Escobar ! Nous le voyons boire, banqueter, « ribauder », car le bon vin, la bonne table et la chère et tendre volupté sont bien les trois dieux qu'il s'est choisis, les trois divinités qu'il adore sans arrière-pensée.

Nous savons aussi qu'il ne s'ouvre à la vie sociale et pratique qu'au moment de son mariage. Cet événement

le touche fort peu. On le marie, semble-t-il, plutôt par cupidité que par convenance morale. Il n'a jamais aimé sa femme; il ne s'est jamais fait effort à lui-même pour concilier son caractère avec celui de son épouse; il n'a même jamais cherché à l'intéresser; bref, il s'est toujours très mal conduit envers elle. Le plus grave, dans cette affaire, c'est qu'il n'a jamais compris ni accompli ses devoirs de père. Il n'y a pas d'homme en France qui ait délaissé plus négligemment, plus systématiquement presque et, sans le savoir, son enfant. Charles de La Fontaine n'a pour ainsi dire pas connu son père. Celui-ci, en outre, ne s'est jamais soucié de lui.

Le fabuliste se détache chaque jour de plus en plus de sa femme; il sème de-ci de-là des aventures galantes; finalement il l'abandonne complètement ainsi que son enfant. Il se fait une raison de tout cela; il proclamera même, plus tard, les bienfaits de l'amour et du mariage libres. Que reproche-t-il à sa femme? D'être orgueilleuse, pédante, d'aimer à lire des romans. Il supporte volontiers la mauvaise humeur des femmes d'autrui; il satisfait, avec joie, les mille caprices des Clymènes, des Philis et des Jeannetons qu'il rencontre sur sa route, mais il ne peut rien pardonner à M[lle] de La Fontaine. Il n'a jamais compris ou n'a jamais voulu comprendre sa femme. Une antipathie innée semble diviser ces deux époux dès l'origine de leur union.

Il serait fort injuste de croire, malgré toutes les assurances que lui-même nous en a données, qu'il ne songe qu'à manger ou à dormir. Sans doute il travaille peu, mais encore est-il qu'il travaille. Travailler devient souvent chez lui presque synonyme d'amusement. C'est ainsi qu'il lit beaucoup, mais il ne lit que les auteurs qui l'amusent,

que les écrivains qui lui parlent agréablement. C'est pourquoi, à l'Oratoire, nous le voyons se délecter plus volontiers des romans que de la théologie des Rodriguez et des Molina. Il aime ces contes « salés » qui sont placés, sur la limite de la moralité. Chaque jour il en lit et, quand il est fatigué de les « ressasser », il se met à les traduire pour la postérité. Dès son mariage, nous le voyons rechercher ostensiblement des aventures galantes et, s'il ne réussit pas toujours comme il le voudrait, il n'a au moins rien à se reprocher.

Si nous resongeons maintenant aux facultés de son intelligence, si nous entrons à nouveau dans sa vie psychologique, nous nous rendrons bien vite compte de la richesse de sa sensibilité, de la pureté de sa langue, de la précision de ses observations, comme de la grande lucidité de son entendement.

Ses images mentales sont surtout visuelles parce qu'il possède assurément, de ce côté, une innéité qui va se renforçant, grâce à son tempérament d'artiste. Son idéation s'enrichit surtout par l'intermédiaire de l'appareil visuel. Cette tendance est si caractéristique, chez lui, qu'il tient parfois peu compte des autres sens et de leur importance éducative. Sa mémoire réfléchie, active ou volontaire, est, chez lui, quelconque, parce qu'il dédaigne l'effort sous toutes ses formes : en outre, il se plaint lui-même à plusieurs reprises de la relativité de sa mémoire en général.

Cependant son idéation est féconde en fonds et en forme ; ses associations d'idées se font le plus volontiers par ressemblance ; il excelle à établir des comparaisons justes et précises. Souvent l'amour lui fait faire des rapprochements un peu tendancieux, qui nous font connaître en

quelle considération il tient cette passion. Enfin, nous l'avons vu se complaire à prédire l'avenir : il attache une assez grande importance à ses oracles, qu'il utilise d'ailleurs avantageusement auprès des femmes.

Son imagination, sans être de très haute envergure, est parfaite en elle-même, dans le genre où elle s'exerce. La Fontaine a atteint, comme fabuliste, un degré de perfection qui était inconnu jusqu'alors. Dans aucun temps, il n'y a eu d'écrivain qui ait pu faire mieux ni aussi bien que lui.

Sa langue est admirable par sa précision et par sa netteté. Nous avons vu avec quel art il sait, par exemple, rajeunir les archaïsmes; nous nous sommes beaucoup intéressés aussi à la lecture d'un grand nombre d'expressions originales et hardies qu'il a su créer. Sa phrase, en général, se distingue surtout par sa clarté et sa concision. La langue de La Fontaine est éminemment claire; il a su donner à notre langage un relief et une importance nouvelles.

Un penseur aussi délicat, un écrivain aussi original ne pouvait que posséder une sensibilité des plus affinées. Il vibre facilement au sujet d'une foule de choses, mais en particulier à propos de la douce volupté, qui fait tantôt sa joie, tantôt sa douleur. Nous le savons fort sensitif et très affectif. La vie sensitive le trouble même fréquemment dans l'accomplissement de ses fonctions physiologiques et mentales.

Par contre, il n'a que peu ou pas de volonté. Un tempérament si ondoyant, si multiple et si divers ne saurait s'arrêter nulle part, et il a bien raison de dire que son inconstance remet tout en place.

La Fontaine cherche à varier à l'infini tous ses plaisirs : il chante sur tous les tons les douceurs de la volupté,

il change aussi facilement d'avis ou opinion que de maîtresses. C'est un indolent qui ne sait jamais vaincre son aversion ni son dégoût pour l'effort. C'est un écrivain qui ne s'occupe qu'en s'amusant ou du moins pour s'amuser. Il dort tant qu'il plaît au sommeil, et il aime bien à se lever sans savoir que faire. Il vit dans un état d'apathie qui le tient loin des soucis de la vie pratique. Si je ne craignais d'être trop mal interprété, je dirais qu'il présente tous les signes de la neurasthénie : Fatigue et inertie.

Il ne possède que peu ou pas le sens de la vie pratique: il ne semble pas être apte à vivre dans une société fortement organisée, qui compte sur l'action et le travail de chacun de ses membres pour exister et se maintenir.

Le philosophe nous a moins intéressés par la profondeur de son fonds, que par la diversité des questions qu'il s'est posées et qu'il a essayé de résoudre, le plus souvent, selon sa tendance purement rationaliste. Nous le voyons tour à tour libertin, catholique orthodoxe, ou simplement spiritualiste. Il est libertin (nous dirions aujourd'hui presque positiviste), quand il rejette comme indémontrables les problèmes des éléments derniers des choses, quand il préfère, avant tout, l'explication naturelle et scientifique à l'explication finaliste.

C'est un catholique quand il parle de la triple origine de l'homme, quand il exalte la bonté divine, quand il s'appesantit sur la misère humaine, quand il fait reposer uniquement la source du mal sur l'humanité, quand il parle du jugement dernier. C'est un spiritualiste, quand il nous parle de Dieu, sans plus ni moins, quand il se moque du prêtre et de la religion, quand il néglige la genèse, en tant qu'œuvre de révélation.

C'est un rationaliste lorsqu'il explique que l'homme

s'est « meublé » progressivement lui-même et lorsqu'il prétend que le langage n'est né que de l'intelligence humaine et qu'il ne s'est développé que grâce à elle.

Sa morale est toute naturelle, puisqu'elle est basée sur l'amour de soi, qui n'est autre chose, au fond, que l'instinct de la conservation. Tout est à tout le monde, mais rien n'est à personne, nous dit-il dans les heures où il semble pressentir nos modernes socialistes. Sa morale, en réalité, est faite de réciprocité ; elle peut se résumer dans la maxime suivante : ne fais pas à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît.

Sa psychologie est remarquable par sa finesse et par sa profondeur. Il a étudié avec succès la presque totalité des phénomènes de l'intelligence. Il réfute même Descartes en termes aigres-doux, lors de la querelle sur les animaux automates. Tout à l'heure, dans sa philosophie, il nous signalait les faux savants et la fausse science. Maintenant, à propos de la fièvre et du quinquina, il nous met en garde contre les faux médecins qui entravent le progrès ou qui condamnent sans raison tout ce qui peut favoriser l'évolution de l'humanité.

Le grand mérite de La Fontaine a été de poser les bases de la théorie, qu'a soutenue de nos jours Taine, sur la perception fausse. Il sait aussi que l'homme est relatif dans sa perception, dans ses moyens d'action et de pénétration contre le monde extérieur : l'homme, dit-il, s'est prescrit une étude infinie.

Il a fort bien étudié les sentiments affectifs et il a assez bien décrit les sentiments anormaux et pernicieux pour l'esprit, comme la jalousie, la mélancolie, le scrupule. Ici, encore, tantôt nous le voyons partisan d'un fatalisme intransigeant, tantôt nous l'entendons proclamer un sage

déterminisme, tantôt enfin exalter le pouvoir de la liberté.

La Fontaine connaît à fond tous les dessous de la comédie humaine ; il sait de quelles malices, comme de quelles bonnes actions peuvent être capables les hommes. Il s'est, par surcroît, étudié lui-même, durant toute sa vie, avec une conscience digne de tout éloge. A l'encontre de beaucoup d'autobiographes, comme Chateaubriand[1], pour ne citer que celui-là, il s'excuse loyalement de ses défauts, il se loue rarement de ses bonnes actions, il s'accuse et se condamne même le plus souvent.

Telle nous apparaît, dans ses grandes lignes, la bonne physionomie du fabuliste. Il nous reste maintenant à préciser un peu mieux certains détails et à faire entrer en ligne de compte, comme moyen de contrôle, les jugements de ses contemporains et les travaux de quelques critiques littéraires.

III. Vie privée. — Reconnaissons, dès l'abord, que ses contemporains s'accordent, en général, à le dépeindre de la même façon. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que toutes ces appréciations sont absolument les mêmes ou qu'elles ne se complètent pas heureusement l'une l'autre !

Celui-ci le voit lourd et stupide[2]; celui-là ne lui accorde aucun des agréments que réclame la société[3]. L'on rit volontiers, en le voyant, car son air embarrassé de père « candide » est loin d'attirer le respect ou de provoquer, à son endroit, une secrète déférence. Si l'on se moque ainsi de lui et « à sa barbe », c'est parce qu'il ne

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (édition Edm. Biré, 6 vol. in-18, Paris, Garnier frères).

2. La Bruyère, *les Caractères:* « Un homme me paraît lourd, stupide, etc. »

3. Louis Racine, *Mémoires de Jean Racine.*

montre pas souvent qu'il s'aperçoit du rôle qu'on lui fait jouer. Et nous gageons volontiers, sans craindre de nous tromper, que son succès dans les salons vient en bonne partie de là. Après tout, il est si fréquemment préoccupé, il est si fortement absorbé, qu'il est permis de supposer qu'il ne remarque pas toujours les rires qu'il provoque. Je me permets aussi d'imaginer que le burlesque de sa tenue, que ses distractions permanentes, que ses répliques inattendues ont contribué à le rendre populaire dans les salons dorés et les alcôves bleues. Il sert de « pelote », en quelque sorte, dans les réunions mondaines ; il est une mine inépuisable à conversation. Aujourd'hui, ce serait le personnage « pas banal » que tout le monde rechercherait, que tout le monde voudrait voir parce qu'on le dirait extravagant et original.

Je ne voudrais cependant pas laisser pénétrer dans l'esprit du lecteur que cette bonhomie native va jusqu'à la bêtise. Quand il se sent stimulé, quand il est atteint dans son amour-propre, lorsque l'on cause de quelque sujet intéressant, lorsqu'il se trouve à côté d'une jolie femme ou lorsqu'il commence à ressentir les heureux effets d'un bon repas, il n'est pas rare de le voir se ranimer et se transformer en un clin d'œil : ses yeux à demi éteints brillent maintenant, sa tête s'incline agréablement à droite et à gauche, sa physionomie devient expressive, il est dispos pour causer aussi longtemps et plus longtemps même qu'on le voudra « de la bagatelle et de la science », qui sont l'ornement et la joie de la conversation. Il est touchant et curieux dans ces rares moments d'expansion et ses contemporains en ont conservé un souvenir des plus agréables.

Le poète Vergier écrit un jour à Mme d'Hervart, une des bienfaitrices de La Fontaine :

> Je voudrais bien le voir aussi,
> Dans ces charmants détours que votre parc enserre,
> Parler de paix, parler de guerre,
> Parler de vers, de vin et d'amoureux soucis,
> Former d'un vain projet le plan imaginaire,
> Changer en cent façons l'ordre de l'univers,
> Sans douter proposer mille doutes divers[1].

Mais souvent aussi, la conversation, surtout s'il n'est pas bien disposé, ne saurait durer longtemps sans qu'il s'y ennuie, et notre rêveur, qui a l'imagination fertile, fabrique bien vite d'autres plaisirs et d'autres distractions. Il ne tarde pas à s'éloigner du groupe où il causait, il y a quelques instants, non pour songer à quelque affaire,

> Mais pour varier son ennui[2].

Ses oublis célèbres viennent de là. Il aime à causer de tout, parce qu'il y trouve moins d'ennui ; mais, si la conversation se prolonge, il piétine et se lasse et ne tarde pas à s'éloigner du commerce des hommes pour rentrer en lui-même, afin d'y goûter des plaisirs nouveaux, afin d'y puiser des douceurs « secrètes ».

Ne soyons donc plus surpris de ses fameuses distractions, qu'il qualifie parfois lui-même, de grandes et de solennelles. Assez souvent, il se détache, à tort ou à raison, par la pensée, de la société où il vit et du monde qui l'entoure. L'abbé Boileau, le frère du poète, est obligé

1. Lettre de l'abbé Vergier à Mme d'Hervart, t. I, p. CLVII, CLVIII [*Œuvres diverses de M. Vergier*, Amsterdam, 1731 (2 vol. in-8°), supplément du tome II, p. 44 et 45].
2. *Ibid.*

de lui dire, un certain jour, qu'il a dû mettre ses bas à l'envers. Pourquoi? c'est bien simple. La conversation roule sur saint Augustin et, brusquement, au beau milieu de l'entretien, il pose négligemment à l'abbé philosophe cette question hétéroclite : « lequel a le plus d'esprit de saint Augustin ou de Rabelais? ».

Il est certain que la valeur morale du fabuliste réside tout entière dans sa franche spontanéité. Nous ne sommes pas du tout surpris que l'abbé Pouget, alors qu'il est malade, le trouve simple, naïf et franc. D'Olivet, Maucroix, Racine, Fénelon, des Réaux sont unanimes à reconnaître qu'il agit avec la plus grande pureté d'intention. Il avoue sans fausse honte ses travers et son inconduite, il étale sans faire aucune restriction et aux yeux de tout le monde, le contenu de sa conscience.

Maucroix, son bon ami, ne ment pas lorsqu'il nous le dépeint comme étant « l'âme la plus simple et la plus candide qu'il ait jamais connue[1] ». S'il lui arrive souvent de se contredire, dans ses pensées ou dans ses actions, c'est en toute sincérité qu'il le fait, j'entends qu'il ignore même qu'il s'est contredit. A tout moment il dit ce qu'il pense, mais trop souvent il oublie aujourd'hui ce qu'il a dit hier. Il ne cherche jamais sérieusement à se corriger de son naturel inconstant. Maintes fois il en parle sur le ton d'un parfait pénitent ; mais tantôt il est trop tard pour mieux faire ; tantôt il reconnaît qu'il n'y peut rien ; tantôt aussi il propose de s'amender, sachant, qu'au fond, il se gardera bien de le faire. Malgré la vaste érudition qu'il possède, malgré les brillantes qualités d'imagination et d'observation qu'il déploie, il aurait pu nous fournir

1. T. I, p. CI : *Notice biographique* de P. Mesnard.

bien d'autres chefs-d'œuvre; mais, hélas! le monde et ses amorces l'absorbent tout entier. Il se réfugie timidement dans la société des femmes, qui l'amusent parfois à des fanfreluches, et qui le retiennent jalousement dans leurs ruelles ou leurs salons. C'est bien tout cela, qu'il nomme le vain bruit et l'amour, qui absorba les meilleures de ses années.

Aussi éprouve-t-il souvent des regrets. Il trouve que sa vie est déréglée et superficielle. Il réclame souvent un philosophique séjour où il pourra étudier en paix les choses de la science, où il pourra apprendre à loisir les noms et les vertus « des clartés errantes ». Mais le monde est là, qui guette cet impuissant et qui le retient par son clinquant mensonger. Le monde consume sa vie, l'enserre dans ses liens trompeurs, afin de mieux étouffer le peu de volonté qui lui reste. Ne nous étonnons donc plus maintenant si le pessimisme qui sommeille en lui et qu'il extériorise parfois, est vaincu, le plus souvent, « par le plaisir et par l'amour ».

* * *

Si La Fontaine sait rarement faire plaisir à sa femme, s'il ne s'efforce jamais de la comprendre, il ne cesse, par contre, d'être aimable, courtois, prévenant et affectueux pour ses protectrices, pour ses amies, sans oublier les Philis et les Jeannetons qu'il rencontre sur son chemin. Ces femmes le torturent, le passionnent, le rendent perplexe, anxieux et jaloux. Pour elles il irait jusqu'au bout du monde. Il suffit que la belle duchesse de Bouillon le prie de lui écrire un poème sur les bienfaits du quinquina, pour qu'aussitôt il sue sang et eau, afin de satisfaire

son capricieux désir. Il ne s'en plaint pas trop, quoi qu'il semble dire; au fond il se trouve très fier d'être chargé d'une telle besogne.

Que ne ferait-il pas aussi pour satisfaire le moindre des goûts de Mlle Champmeslé? Il est tout yeux et tout oreilles, même lorsqu'il s'agit de faire le galant homme et lorsqu'il veut s'attirer les faveurs de quelque jolie femme.

*
* *

Nous pouvons reprocher à La Fontaine d'avoir été par trop égoïste durant toute sa vie. Il n'est pas reconnaissant comme il devrait l'être envers ses protecteurs et ses amis. C'est ainsi qu'il oublie vite Foucquet, la surintendante et Pellisson après leur disgrâce. Il en parle bien sur le moment, mais le regret s'éloigne vite de sa pensée ; il oublie bientôt les soins qu'il en a reçus. Son bon oncle Jannart, qui l'aide tant dans les moments difficiles, ne semble pas avoir reçu de lui, dès le voyage de Limoges, de grandes marques d'amitié. Mme de La Sablière subit le même sort et le « J'y allais[1] », qu'il sert à M. d'Hervart, après la mort de sa grande bienfaitrice, dénote bien la sérénité de son égoïsme. Je le répète une fois de plus, La Fontaine aime bien mieux les vivants que les morts ou les absents. Il aime tant qu'il voit. Dès qu'il ne voit plus, l'indifférence le gagne, et son inconstance le pousse vers d'autres plaisirs et vers d'autres affections.

*
* *

La bonté native que nous lui accordions il y a un instant,

1. Selon d'Olivet : *Histoire de l'Académie.*

la bonhomie naturelle qui le rendait amusant pour son entourage, n'impliquent pas qu'il ne sait se défendre lorsqu'on l'attaque ou lorsqu'il est lésé dans ses droits. Il n'est pas nécessairement toujours distrait, et, lorsqu'il s'aperçoit que l'on se moque de lui, qu'on le « gruge », dans ses intérêts ou dans sa réputation, il se défend avec beaucoup de verve et de ténacité.

Son différend avec Lulli nous le montre maniant avec habileté l'épigramme et le calembour, et défendant avec humour ses intérêts. Ce Lulli, ce vilain Florentin, qui « l'enquinauda », sut bien vite à qui il avait affaire. Il lui fait écrire des vers et il en encaisse le prix. La Fontaine ne peut accepter qu'on fasse ainsi deux parts de la récompense :

L'argent et les chansons [1].

Et ce qu'il ne veut surtout pas, c'est que l'argent soit pour Lulli [2], les « sons » et la « gloire » pour lui-même. Aussi, couvre-t-il cet étrange collaborateur de ses railleries et de son persiflage.

Dans la querelle des Anciens et des Modernes, nous le trouvons autoritaire et énergique : c'est si rare chez lui ! Il est nettement pour les anciens et les défend avec passion.

Et Descartes, dont on eût fait un dieu chez les païens ? Il finit par le couvrir de tout le mépris dont il est capable. Il ne lui pardonnera jamais d'avoir réduit l'animal à un pur automate.

1. T. IX, p. 173 : *le Florentin*.
2. Lulli, célèbre musicien du siècle de Louis XIV. Né à Florence. Créateur de l'Opéra à Paris (1633-1687).

L'abbé Furetière [1] lui garde rancune, depuis ses démêlés avec l'Académie française. Il le raille agréablement sur son ignorance professionnelle de maître particulier des Eaux et Forêts. Dans une épigramme, pleine de sel, l'abbé reproche au fabuliste de ne savoir distinguer, entre cent autres choses, « un bois de grume d'un bois de marmenteau ». Celui-ci répond vertement à Furetière en lui rappelant quelque « bastonnade » célèbre qu'il reçut, un certain jour :

Et frappant sur ton dos comme sur une enclume,
Le bâton, dis-le-nous, était-ce bois de grume,
Ou bien bois de marmenteau [2] ?

Mais la rancune ne dure pas chez lui, et, il faut bien le dire, il oublie aussi vite une injure qu'un bienfait. Si nous lui reprochons son égoïsme et son indifférence envers sa famille, ses amis et ses protecteurs, nous devons reconnaître qu'il pardonne à ses ennemis avec une grande simplicité, et avec une touchante facilité.

*
* *

Voyons de plus près, maintenant, ce qu'il faut penser de sa douce paresse dont il nous parle si souvent. En général, pour surmonter un sentiment ou une aversion, il faut qu'il soit fortement stimulé, sermonné ou encouragé. Boileau et Racine, qui le décident un beau jour, après de pressantes exhortations, à revenir vers sa femme, ont la grande joie

1. L'abbé Furetière venait d'être exclu de l'Académie pour avoir publié un *Dictionnaire français*, malgré le privilège de la docte Compagnie. La Fontaine vota pour son exclusion.
2. T. IX, p. 98 : *Epigramme à l'abbé Furetière.*

de le voir partir sur-le-champ, pour accomplir cette bonne œuvre. Malheureusement, la femme étant à l'église, il trouve cette excuse commode et revient Gros-Jean comme devant. Si nous avons dit, tout à l'heure, qu'il est, peut-être, un neurasthénique, c'était, pour nous, une façon commode de peindre et de classer son état mental : étant donné qu'il se révèle comme un esprit indolent et lympha-tique, il n'est peut-être pas exagéré de dire qu'il se sent toujours fatigué, à la manière des neurasthéniques. Sans aucun doute, il se fatigue rapidement, et, quand il nous avoue qu'il dort tant qu'il plaît au sommeil, qu'il aime le dormir par dessus tout, j'en conclus volontiers qu'il est très fatigué, tout comme les neurasthéniques. Un soir, il s'avise de veiller un peu plus que d'ordinaire pour écrire à sa femme, et il s'en plaint doucement, car il est enfant de la paresse et du sommeil [1]. Une autre fois, n'avoue-t-il pas qu'il passe une bonne partie de sa vie à dormir et l'autre à ne rien faire [2] ?

L'effort lui coûte donc beaucoup et, s'il édifie de si belles fables et de si délicats chefs-d'œuvre, c'est parce qu'il y trouve un secret plaisir. Il ne va que là où il y a de la jouissance à escompter. Sa logique réside dans sa sentimentalité et sa morale se fonde souvent sur son plaisir.

L'Académie et, plus tard, l'abbé Pouget lui font promettre de ne plus écrire de grivoiseries; sur le moment, il accorde tout, mais il est si fortement attiré vers cette littérature, il y éprouve de si douces joies que, quelque temps après, il recommence de plus belle :

1. T. IX, p. 247 : *Lettre à sa femme.*
2. T. IX, *loc. cit. : Epitaphe d'un paresseux.*

Puis fiez-vous à rimeur,
Qui répond d'un seul moment [1].

Dans une autre occasion, il se plaindra sur le même ton de l'attraction puissante qu'exercent sur lui les contes et les nouvelles grivoises : il ne peut se défendre de cet aimant qui l'attire invinciblement :

Me voilà prêt à conter de plus belle ;
Amour le veut et rit de mon serment [2].

Paresse, faiblesse, indolence sont trois défauts bien familiers au fabuliste. Il n'a jamais pu ou su s'en corriger parce qu'il a toujours dédaigné l'effort. Il a vécu en philosophe indépendant ; il ne s'est jamais assez douté que la civilisation du XVII[e] siècle réclamait un effort individuel très grand. Les conditions économiques sont telles, qu'au fur et à mesure que le progrès se réalise, elles éloignent l'être de la fantaisie, de la spéculation et de l'indépendance.

*
* *

Il est touchant de voir La Fontaine s'accuser de ses fautes, se plaindre de sa conduite ; il devient, dans ces occasions, aussi cruel pour lui-même qu'il pourrait l'être pour un étranger ou pour ses amis. C'est parfois dans des sentiments touchants qu'il s'accuse de ses fautes :

Le nœud de l'hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté.
. . . .
Je donne ici de bons conseils sans doute,
Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non [3] !

1. T. VI, p. 61-62 : *les Aveux indiscrets.*
2. T. V, p. 13 : *le Fleuve Scamandre*
3. T. VI, p. 5 : Conte de *la Clochette.*

Cela ne lui suffit pas. Il revient encore à la charge : il trouve qu'un mariage uni, heureux, est une belle chose. Il fait maintenant l'apologie des bons ménages : il trouve beaux et sacrés les époux qui savent se garder une fidélité réciproque :

> Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
> Ah ! si... mais autre part j'ai porté mes présens[1].

Nous le voyons, ce brave La Fontaine, se contredit bien souvent dans ses déclarations : tantôt il proclame les heureux effets de l'amour libre, tantôt il célèbre les douceurs du mariage légitime et régulier. Il y a des moments où il se montre d'un pessimisme exagéré, et il est d'autres circonstances où il célèbre l'optimisme facile, rassurant et aimable.

N'écrit-il pas un jour au poète Waller qui, lui aussi, malgré ses quatre-vingt-deux ans, est encore amoureux :

> Je continuerai encore quelques années de suivre Chloris, Bacchus, Apollon et ce qui s'ensuit, avec la modération requise, cela s'entend[2].

L'amour le tient encore, malgré son grand âge, et nous savons que, tout comme durant son jeune temps, il n'apprécie encore que les femmes qui possèdent tout à la fois, la beauté physique et la beauté de l'esprit. Ceci sans cela ou cela sans ceci, le laisse indifférent. Dès que l'amour pénètre en lui, il est tout entier subjugué et enlacé : il est à la merci de l'objet aimé, parce qu'il se donne franchement et sans arrière-pensée.

1. T. VI, p. 193 et 194 : *Philémon et Baucis*.
2. T. IX, p. 383 : *Lettre à M. de Bonrepaus*.

Pour peu que j'aime, je ne vois dans les défauts des personnes, non plus qu'une taupe qui aurait cent pieds de terre sur elle [1].

Un peu plus loin, il nous déclare que, dès qu'il a un grain d'amour, il a bien soin d'y mêler, avec abondance, « tout l'encens » qu'il possède dans son magasin [2].

Une autre grave faute que l'on peut lui reprocher consiste en ceci : il n'a jamais su gagner sa vie. Il a toujours souffert qu'on l'entretînt, a mangé tout son bien et une bonne partie de la dot de sa femme, et n'a jamais su économiser une piastre.

Une occasion, choisie entre bien d'autres, nous fera aisément connaître sa façon de faire. Dès qu'il a un peu d'argent, il se hâte de le dépenser. Comment? vous allez le voir. A-t-il quelques « louis » en poche et prévoit-il qu'il lui en arrivera d'autres, par ailleurs, il éprouve un double plaisir à se défaire de la somme qu'il détient pour le moment. Il se trompe parfois, car l'argent sur lequel il a imprudemment compté se fait désirer ; bientôt il n'a plus un sou vaillant et que faire? En bonne cigale, qu'il est, il chante ses malheurs à ses amis ; voyez plutôt :

D'un soin obligeant,
L'abbé m'a promis quelque argent,
Amen, et le ciel le conserve [3].

Et il ajoute aussitôt :

Sur cet espoir, j'ai par avance
Quelques louis au vent jetés [4].

1. T. IX, p. 315 : *Sur Mlle de Colletet.*
2. T. IX, p. 315 et 316 : *Sur Mlle Colletet*, déjà citée ci-dessus.
3. T. IX, p. 447 et suiv. : *Lettre au duc de Vendôme.*
4. *Ibid.*

Mais surtout qu'il se hâte, ce bon abbé, car même l'emploi de son argent est déjà fixé, réglé. Et La Fontaine s'étend maintenant sur sa singulière prévoyance, « gageant » que le bon « abbé » ne s'en doute guère :

> Le reste ira, ne vous déplaise,
> En vins, en joie, et cœtera,
> Ce mot-ci s'interprétera
> Des Jeannetons ; car les Clymènes
> Aux vieilles gens sont inhumaines[1].

Nous savons que la femme sans Bacchus ne fait point son affaire et que l'un lui semble l'heureux complément de l'autre :

> Nous faisons au temple merveilles,
> L'autre jour, on but vingt bouteilles[2].

Les franches parties, qu'il organise avec le bon ami Maucroix, constituent un heureux alliage des deux suprêmes désirs qu'il vient d'exprimer : Vive le bon vin et l'amour ! nous répète sans cesse, en bon vigneron champenois, notre fabuliste, qui ne veut pas dire adieu, ni à Bacchus ni à Chloris. Partout où il passe, il s'intéresse au bon vin et aux Jeannetons ; dès qu'il a de l'argent, il s'empresse de s'en débarrasser, et avouons qu'avec de tels impérieux besoins la chose doit être fort aisée.

Il nous a même laissé un épithalame qui nous permet de nous rendre compte comment il emploie parfois son temps et son argent :

1. T. IX, p. 447 et 448 : *Lettre au duc de Vendôme.*
2. T. IX, p. 449 : *Ibid.* — Voir aussi au sujet du bon vin et des bons repas les passages, déjà cités (*Evolution physique*) dans cet ouvrage.

Après festin, rapt, puis guerre intestine;
Rude combat en champ clos, quoique à nu;
Point d'assistants; blessure clandestine;
Fille damée; et le vainqueur vaincu[1].

Quand sonne l'heure des infirmités, quand apparaissent les signes de la décadence et de la mort prochaine, il se met à changer et pour tout de bon. Il n'est plus l'épicurien convaincu que nous savions, il n'est plus l'inassouvissable jouisseur que nous connaissions déjà. Sa voix est un peu tombée; les « Ris et l'Amour » ne le visitent plus : c'est un vieillard maintenant.

Il a gardé cependant toute sa présence d'esprit, et,si ses sens sont un peu affaiblis, il n'en est point conscient dans ses paroles et dans ses actions. L'épicurien seul tremble sérieusement maintenant ; aussi, œuvres pieuses, prières, privations, sacrifices, cilices, sont autant de gestes touchants qui remplacent l'heureux badinage et les escapades du libertin de jadis. Il est bien déchu de sa vigueur première. Le bruit court même qu'il est un peu fou ; mais nous ne devons ajouter qu'une créance relative à une pareille appréciation.

Ninon de Lenclos et Saint-Évremond parlent de lui sur le même ton.

Sa tête est bien affaiblie : c'est le destin des poètes[2].

Saint-Évremond ajoute dans une lettre qu'il écrit à Mme de Mazarin.

Le mal, ce n'est pas d'être fou, c'est d'avoir si peu le temps de l'être[3].

1. T. IX, p. 89.
2. T. I, p. CLXXIV. *Biographie*, P. Mesnard.
3. *Ibid.*

Et notre bon fabuliste lui-même nous dit, dans sa préface aux *Compagnons d'Ulysse*, que son esprit « diminue ». Une autre fois, dans une lettre qu'il envoie à Mme d'Hervart, il la prie de venir le soutenir, de venir ressusciter « son génie », car il sent qu'il « va décliner [1] ».

C'est dire que la Fontaine s'est vu partir, parce que ses forces ont diminué parallèlement à l'affai bissement de ses facultés. Et depuis le jour où il s'est affaissé, rue du Chantre, il a changé du tout au tout. Nous ne savons rien de ses derniers entretiens. Quelques billets envoyés à Maucroix sont peut-être les seuls témoignages officiels que nous ayons sur la période prémortelle du plus illustre des fabulistes.

*
* *

IV. Ses opinions sur la société. — Si nous quittons le cadre de sa vie privée dans lequel nous avons fait entrer ses plus proches parents et amis, pour l'étudier dans le cadre plus large de sa vie sociale, nous pourrons contrôler ainsi l'homme privé par l'homme social. La franchise du fabuliste est toujours la même. Ce qui gâte tout chez lui, ce sont les multiples contradictions dans lesquelles il semble se complaire.

Il veut bien lire et « savourer » tous les romans possibles et imaginables, mais il n'entend pas que sa femme touche à un seul. La femme n'est point faite pour les romans.

Les liseuses de romans rendent la vie conjugale impossible ou dangereuse : la femme est ainsi trop facilement prédisposée aux plaisirs violents et capricieux [2].

1. T. IX, p. 461 : *Lettre à Mme d'Hervart*. Voir aussi, p. 411, t. IX, *Lettre à Saint-Evremond*.
2. T. IX, p. 219 : *Lettre à sa femme*.

La femme savante, la précieuse, la pédante (l'intellectuelle, comme nous disons aujourd'hui) ne lui plaisent guère mieux que la simple liseuse de romans. Selon lui, l'épouse doit être intelligente, distinguée, mais elle ne doit jamais être une érudite. Il veut de l'esprit, chez la femme, mais il n'aime point les bas-bleus.

Ainsi que Molière, il abhorre les précieuses parce qu'elles sont inutiles à la société.

Il n'aime pas du tout les enfants et encore moins le sien. Ces marmots sans pitié, ce petit peuple le laissent complétement indifférent. Il est si sincère en cela que, son pauvre fils Charles, ne reçut de lui aucun témoignage d'affection réelle ; jamais il ne se préoccupa de son éducation ou de son devenir.

Cependant, lorsqu'il s'agit de faire le galant homme, il n'hésite pas à proclamer les devoirs paternels et maternels comme étant les plus précieux et les plus honorables. Que n'a-t-il pas dit qui ne soit agréable, touchant et flatteur pour les enfants de la surintendante Foucquet?

Lorsqu'il écrit au Dauphin, c'est pour le prier de prendre le plus grand soin du jeune duc de Bourgogne, son fils.

> Sur cet enfant, ayez toujours les yeux,
> Plus digne soin n'est pour vous sur la terre[1].

Comme toutes les natures timides, La Fontaine sait mieux flatter de loin que de près. Par la parole il se trouve toujours embarrassé ; il ne peut se défaire de sa gaucherie. De loin, au contraire, avec sa plume, il manie fort bien la flatterie.

1. T. IX, p. 28 : *Ballade au Duc de Bourgogne.*

S'il a été le protégé de Foucquet, c'est grâce aux influences de son oncle Jannart. S'agit-il de défendre le surintendant, il adresse au roi une apologie émue et naïve de son princier protecteur. Foucquet trouve le morceau trop élogieux pour sa personne. Qu'importe! lui répond La Fontaine, ce n'est pas vous qui vous abaissez dans cette affaire, puisque c'est moi qui fais votre éloge.

Alors que la plupart de nos hommes de lettres s'honorent de la bienveillance ou de la protection du grand roi, le fabuliste est peut-être le seul qui ne mérita jamais ses faveurs. Sans doute, La Fontaine veut toujours écrire à sa guise, ne permettant point qu'on lui impose un genre littéraire; mais, ceci étant dit, c'est-à-dire son indépendance d'écrivain étant sauvegardée, nous devons avouer qu'il a tout fait pour mériter les faveurs de Louis XIV et qu'il a toujours piteusement échoué.

Il lui a pourtant brûlé tout l'encens qu'il possédait dans son magasin. A l'envi, il le nomme Jupiter, roi des rois, roi-soleil, roi incomparable, prince des dieux, et que sais-je encore? Il lui dédie des ballades, des fables, des rondeaux; mais rien n'y fait ; le roi reste insensible aux compliments et aux hommages du « Bonhomme ».

Nous avons voulu pénétrer les causes de cette antipathie royale, et nous nous sommes arrêté à trois raisons, qui peuvent être suffisantes ou nécessaires toutes les trois.

1° Le roi lui en veut, peut-être, à cause de son indépendance d'écrivain, de sa gaucherie naturelle et de sa courtisanerie maladroite. Pourtant les deux dernières raisons tombent d'elles-mêmes, puisque nous savons que la « gaucherie » de Jean Bart n'a jamais déplu au même Louis XIV ;

2° Ou bien il voit en lui le neveu de Jannart, subs-

titut de Foucquet, ou bien il voit encore en lui l'ancien pensionnaire de ce dernier, en même temps que son apologiste et son défenseur;

3° Serait-ce encore parce qu'il méprise le créateur des poèmes licencieux ou même simplement parce qu'il dédaigne la fable? Louis XIV n'aimait pas « l'apologue », paraît-il, et c'est pourquoi, dit-on, Boileau n'en souffle mot dans son *Art poétique*.

Quoi qu'il en soit, La Fontaine a souffert de l'indifférence de son roi, et nous devons reconnaître qu'il n'a rien négligé pour mériter sa confiance et ses faveurs.

Les Bouillon, les Conti, monde de rieurs et de viveurs, comprennent mieux le fabuliste par un certain côté. Ils s'intéressent à lui, parce qu'il fait de bons contes joyeux, parce qu'il les amuse en société; aussi s'efforcent-ils de lui rendre par tous les moyens possibles la vie plus douce et plus agréable. Maintes fois ils interviennent en sa faveur, soit auprès du roi, soit auprès de Colbert, soit auprès de l'Académie française. Certes je dois reconnaître que La Fontaine n'a pas l'âme d'un écrivain esclave qui lie sa plume à toutes les fantaisies: mais il est assez souple, assez raisonnable pour se prêter aux caprices de ses protecteurs, il écrit le poème du *Quinquina* pour la duchesse de Bouillon. Il écrit des fables pour le Dauphin et le duc de Bourgogne; il fait sur commande des œuvres pieuses pour Port-Royal. Que peut-on lui demander davantage? S'il a gardé son indépendance d'écrivain, il n'en a pas moins essayé parfois de plier sa conscience à la flatterie, laquelle était alors une espèce de menue monnaie que l'on distribuait sans compter.

Lorsque Colbert le poursuit comme usurpateur du titre de « gentilhomme », il souffre longtemps en silence de

cette mauvaise plaisanterie qu'il ne mérite pas. Ce n'est qu'à bout de patience, qu'il se retourne vers son protecteur, le duc de Bouillon, et le supplie de prendre pitié de son état !

> La sotte peur d'importuner un prince
> Et ensuite « Phébus » est mauvais courtisan[1].

Mais il ne parle de la sorte que parce qu'il souffre beaucoup.

> Je parle enfin : c'est bien assez que l'on soit malheureux[2].

Lui qui est si modeste et si humble se voit accusé d'usurpation d'un titre de noblesse et de se prévaloir d'un tel fief ! Il en est si ému qu'il jette un regard attendri sur sa famille et qu'il prévoit pour tout dénouement que sa femme, son fils, sa bonne et lui-même seront obligés de demander quatre places à l'hôpital.

Nous voyons mal La Fontaine solliciter une place à l'Académie française. C'est probablement M[me] de La Sablière, sa douce et intelligente protectrice, qui lui donne l'idée et le courage de poser sa candidature et de s'astreindre à toute les visites, à toutes les formalités nécessaires, en pareil cas. Le roi s'obstine une première fois à ne pas accepter cette candidature, mais il l'autorise dès la seconde fois, alors que des amis de La Fontaine sont intervenus auprès de Sa Majesté.

A l'Académie, il se comporte très simplement, très dignement. Il entre dans la docte compagnie en prononçant un discours en vers, qui montre bien, une fois de plus, la

1. T. IX, p. 122 à 125 : *Epître au Duc de Bouillon.*
2. *Ibid.*

simplicité native de sa conscience aussi bien que la valeur géniale de son style et de ses idées.

Le récipiendaire lui fait promettre qu'il n'écrira plus de « contes », mais promettre est une chose, et tenir en est une autre. Par la suite, il fréquente assidûment les séances de l'Académie, mais il arrive toujours en retard; on l'y surprend même, parfois, bâillant, rêvant, sommeillant. Mais qu'importe? Tous ses doctes confrères le connaissent bien et l'excusent volontiers de sa façon de participer à leurs travaux.

Lorsqu'il s'agit de trancher l'affaire de l'abbé Furetière qui s'est arrogé le droit, malgré les privilèges de l'Académie, d'écrire et de publier un *Dictionnaire de la langue française*, La Fontaine n'hésite pas à voter pour l'exclusion de ce membre en rupture de ban. Cet acte de saine impartialité lui valut la rancune de l'abbé, aussi bien que les reproches de son ami Boileau, qui était en même temps dans les meilleurs termes avec Furetière.

Il n'aime point à parler d'affaires, il lui répugne d'avoir à s'occuper des choses matérielles. Son entourage l'habille car il ne s'aperçoit jamais de l'usure de son rabat, de son paletot ou de ses chaussures. Il aime bien les bonnes choses, mais il n'aime pas à s'occuper des petits détails nécessaires à leur acquisition.

Une mauvaise langue l'ayant signalé à son oncle Jannart comme un joueur et un dépensier, il s'en défend aussitôt à celui-ci :

> Ce qu'on vous a mandé de l'emprunt et du jeu est très faux. Si vous l'aviez cru, il me semble que vous ne pouviez moins que de m'en faire la réprimande [1].

1. T. IX, p. 312 à 315 : *Lettre à son oncle Jannart.*

Il part de ce principe bien simple que ses affaires n'intéressent pas les autres ; il ne s'adresse à autrui que quand il ne peut faire autrement. Jamais il ne casse la tête à son père[1] « de ses affaires » lesquelles, quant à lui, l'intéressent autant qu'elles en sont « dignes », c'est-à-dire pas du tout[2].

Tel est bien l'homme. Il n'est né que pour la spéculation, et il lui répugne de s'occuper des choses de la vie pratique. Il n'aime pas à parler de revenus, de capitaux et de redevances. Son frère Claude, qui se soucie à bon droit de toutes ce squestions, lui inspire en retour une superbe indifférence. Il a un tempérament d'artiste ; il est fait pour penser, il néglige le côté matériel de la vie bien qu'il soit un sensuel insatiable et besogneux. Il aime passionnément les cailles qui tombent toutes rôties et les bouteilles qui viennent se dresser, comme d'elles-mêmes, sur sa bonne table d'épicurien.

V. La vie religieuse. — Il est aisé de voir que la religion n'intervient chez notre fabuliste que dans la maladie ou à l'approche de la mort. Dès qu'il croit qu'il va partir pour l'au-delà, il réclame le « viatique » de l'Église : il ne veut s'en aller que loti du passeport céleste. Mais nous savons à quoi nous en tenir sur ce sujet. Lorsque la santé réapparait, le libertin, le persifleur des prêtres et de la religion se montre à nouveau dans toute sa netteté.

Le libertin est en très mauvaise posture au xviie siècle; il n'est guère de mise de montrer de l'indifférence ou du mépris envers la religion. Les libertins de l'époque de la Fontaine et les encyclopédistes du siècle de Louis XV et de Louis XVI ne se différencient qu'en un seul point : les

1. T. IX, p. 312 à 315 : *Lettre à son oncle Jannart.*
2. T. IX, p. 371 : *Lettre à Racine.*

uns et les autres se moquent de la religion et surtout du prêtre; mais les uns — ceux-ci — ne craignent pas d'affirmer leur opinion dans leurs écrits ou dans leurs propos, tandis que les autres — ceux-là — restent plus intérieurs, plus discrets en raison du milieu et des habitudes. Le prêtre et le moine que nous présente La Fontaine, dans ses fables et dans ses contes, sont bien tels que les historiens nous les ont fait connaître par la suite. Le prêtre ou le moine est un « papelard », un vaniteux, qui se retire dans un fromage de Hollande pour ne manquer de rien. La volupté le subjugue, et il ne saurait en être autrement pour quelqu'un qui fait toujours bonne chère. En nous décrivant des détails de la vie de Maucroix, le chanoine de Reims, il nous a bien fait entrevoir quelle pouvait être la vie et les mœurs des bons prêtres d'alors. Ils gagnent beaucoup d'argent, qu'ils emploient à satisfaire tous leurs désirs :

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte ;
Un curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite [1].

La Fontaine semble nous dire ironiquement : mais vous lui pardonnerez tous à ce bon prêtre, lorsque vous connaitrez la pureté de son intention :

Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs [2].

VI. La Fontaine écrivain. — La Fontaine est un écrivain de premier ordre. Nous retrouvons facilement,

1. T. II, p 157 et suiv., liv. VII, fable XI : *Le Curé et le Mort*.
2. *Ibid.*

dans son œuvre, toutes les qualités ou toutes les caractéristiques que nous venons d'étudier dans l'homme. Bonhomie simplicité, clarté, franchise et précision, sont autant de dispositions heureuses qui donnent à son style un caractère original et inimitable. Il possède à un suprême degré le sens du mot juste, exact, adéquat à la situation où il le place. La précision et la délicatesse de ces petits drames, en « cent actes divers ». plairont toujours au public. La Fontaine est un artiste, dont chaque coup de pinceau révèle le génie ; chaque coup de son outil porte juste et met en relief, pour toujours, tout ce qu'il touche. La Fontaine est surtout un artiste-psychologue : il peint des états d'âmes, plutôt que des formes ou des corps. Il excelle à faire émerger au dehors ce qui est intime et caché ; il met bien en vue la conscience humaine : il révèle à chaque homme sa conscience propre ; il sait toutes les passions et toutes les tempêtes qui ballottent sans cesse le cœur humain.

VII. Schéma d'une de ses journées. — Ne quittons pas notre doux « Bonhomme » sans vivre avec lui une de ses journées ; soyons par la pensée présents à toutes ses actions d'un jour, depuis le moment où il se lève jusqu'au moment où il se couche et, pour bien faire, choisissons un des jours où il tardera à se coucher, parce que la bonne chère et la coquette société le retiendront.

Imaginons-le dormant tant qu'il plaît au sommeil, se levant sans savoir quoi faire, bâillant, rêvant tout en s'habillant. Sa toilette sommaire, mais longue, étant faite, il s'installe à une bonne table servie, selon ses goûts, c'est-à-dire où rien ne manque.

Il reste longtemps attablé et, sur les trois heures de

l'après-midi, il chemine vers quelque endroit où l'on rit, où l'on s'amuse, ou bien, il frappe à l'une de ces portes hospitalières qu'il connaît si bien et où il trouve une autre table confortable ainsi que les bons vins qui lui plaisent tant. Chemin faisant, il rumine quelque chef-d'œuvre, au détriment des paisibles passants qu'il coudoie sans cesse et qui le couvrent d'injures et de quolibets, tant ils trouvent ce promeneur « balourd » et stupide.

La fable en germination n'étant pas encore éclose, les invités de la maison le trouvent bizarre et étrange. Quelques-uns même sont venus tout exprès pour le voir et l'entendre. Nobles invités, ne vous inquiétez pas. Le bon vin, surtout s'il est de « Champagne », va faire son œuvre, et ramener au monde extérieur ce grand distrait, qui vous déçoit. Le voici qui se déride comme par enchantement : maintenant ses yeux sont brillants, sa tête est mobile, sa bouche est railleuse. Il est tout yeux et tout oreilles, il répond à tout et à tous. Il parle avec chaleur et volubilité, et l'aube aux feux d'argent surprend parfois tout le monde, tant les invités sont captivés par sa verve et par son esprit.

J'entends bien qu'il n'est pas toujours aussi éloquent, ni aussi correct, et que, souvent, le vin le rend maussade et taciturne. L'histoire nous apprend qu'il oublie parfois ses sens au fond des bouteilles et que des amis complaisants le ramènent à son domicile, mais qu'y faire ? Il nous a tant parlé des « bons » vins, qu'il fallait bien s'attendre à un tel dénouement. Qui a bu boira, dit-il, parfois, et qui boit se « grisera », pouvons-nous ajouter pour son propre compte.

La Fontaine, nous le voyons, ne demande pas autre chose, sous le soleil, que de pouvoir écrire des vers à sa

guise, de pouvoir se nourrir selon ses goûts et de se conduire selon ses caprices. Cela dit, il avoue que l'ambition est un «poison», c'est-à-dire qu'elle perd les hommes. Certes, pour sa part, il ne se montre jamais ambitieux, ni prétentieux ; il mène une vie facile et commode, et puis : honni soit qui mal y pense.

* * *

Son dernier mot sur la vie aurait certainement modifié notablement sa mentalité s'il avait pu être prononcé plus tôt. Sa dernière parole sur les choses d'ici-bas décèle, chez lui, de la lassitude et de la fatigue. C'est le cri d'un misanthrope par force, qui est las de la lutte, qui est fatigué de se meurtrir aux cailloux du chemin. Nous l'avions déjà bien entendu nous dire, parfois, qu'il voudrait pouvoir vivre dans la paix et la tranquillité, parce qu'il y « trouvait des douceurs secrètes » ; nous l'avions aussi entendu nous dire, qu'il regrettait de ne pouvoir se retirer du monde et de ses amorces pour étudier les secrets de la nature, les pouvoirs de la science et les vertus des étoiles, ces astres errants ; mais cet état de réflexion ou de remords ne durait pas, car la vie joyeuse et envahissante, car le monde et ses appas, étaient là, qui lui souriaient de nouveau et qui replongeaient dans la vie facile, cet enfant prodigue, à sa manière, qui, au fond, était plus désireux de rester tel que de se modifier.

Maintenant, il vient de déclarer, dans sa dernière fable, qu'il hait ce monde trompeur, qui n'enferme que du faux clinquant et de la poussière. La vie lui apparaît comme un salon de jeu féerique où les dés sont pipés et les cartes enchantées. Comment se corriger dans cette vie de plaisirs ?

Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne,
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt[1].

C'est pourquoi il réclame le calme, la solitude et la paix; là, au moins, l'on peut s'étudier et se connaître; là, au moins, l'on peut extirper de sa conscience tous les désirs; là seulement, l'on peut être réellement content : pour vivre heureux, vivons caché. Telle est la dernière leçon de La Fontaine, tel est son dernier geste sur la vie. Il semble nous dire : qui que vous soyez, ô homme! méditez mes dernières paroles, parce qu'elles sont le fruit d'une longue expérience :

Cette leçon sera la fin de mes ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir[2] !

Il va sans dire que, moins que jamais, la misanthropie ne saurait être proposée comme conduite de vie, et je dois reconnaître que La Fontaine, ainsi qu'il lui arrive souvent, passe ici d'un extrême à l'autre. Entre la vie agitée et vaine du mondain et la vie isolée et égoïste du misanthrope, il y a bien des degrés à parcourir, et il eût mieux fait de s'arrêter à une philosophie plus raisonnable.

Nous voici parvenus au moment où l'esprit de La Fontaine s'affaiblit progressivement. Il refuse la lutte vitale et il propose quand même sa « maxime » de vie aux siècles à venir, parce qu'il est affaibli. La lutte pour la vie est cependant le meilleur stimulant de l'homme. Refuser de s'adapter à la civilisation, ou se lasser de s'y main-

1. T. III, p. 338 et suiv., liv. XII, fable XXV, *le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.*
2. *Ibid.*

tenir en bonne posture, c'est cesser de réagir, c'est se mettre à la merci des événements extérieurs. Même l'âme pieuse qui fuit le monde pour songer à son salut ou converser avec le Seigneur, n'est pas dans la plénitude de sa mentalité. Le mystique contemplatif et le misanthrope proprement dit, sont des timides et des faibles qui refusent de lutter ; ce sont des êtres plus ou moins déchus qui ont peur de l'effort. La boutade amère, qui sort de la bouche de notre bon fabuliste, a pour cause la désagrégation de ses facultés psychiques. Alors qu'il a déjà un pied dans la tombe, il s'intéresse moins à la vie, il fuit volontiers le monde et ses chimères, et il se morfond aisément sur la vanité des choses humaines. Rappelons-nous que sa morale est une morale joyeuse, qu'elle a le grand mérite d'être naturelle, et n'oublions pas surtout que sa dernière parole n'est que la plainte d'une âme qui s'en va et d'un corps qui se désorganise et se refroidit.

CHAPITRE VIII

SON CARACTÈRE

I. Introduction. — Le caractère de La Fontaine est trop multiple, trop complexe, pour qu'il me soit possible de l'expliquer avec netteté par les « mots-formules » que se sont choisis les classificateurs contemporains. Je crois que l'on ne peut encore classer d'une façon satisfaisante les tempéraments et les caractères. L'on devrait se contenter d'enquêter sur ce sujet, le plus possible, car une classification doit être le résultat de longues et de patientes observations et non l'œuvre plus ou moins imaginaire de philosophes spéculateurs. Et surtout, la classification doit ressortir de l'étude même des différents caractères et non *a priori*, d'une conception plus ou moins théorique ; c'est ce que nombre de psychologues contemporains semblent avoir oublié.

*
* *

Pour constituer un caractère, a dit Ribot[1], deux conditions sont nécessaires : l'unité et la stabilité.

L'unité, c'est l'harmonie, la convergence vers un point

1. Ribot, *Psychologie des sentiments*, 3e édition, Paris, Alcan, 1896, p. 385 et suiv.

commun, c'est l'action multiple de l'esprit se reconnaissant à un stigmate commun. La stabilité, attribut primordial de cette unité, c'est le prolongement dans le temps du caractère uniforme.

Le vrai caractère se développe en partie dès l'enfance. Il est contenu, en puissance, dans le germe, et le temps et l'évolution ne font qu'accentuer et développer ces tendances. Cependant l'apparition de l'époque pubère, négligée par la plupart des psychologues en éthologie, peut modifier notablement les tendances premières. Maintenant, telle habitude faible peut devenir primordiale et telle tendance forte peut être paralysée ou étouffée par le grand événement pubère. C'est dire qu'un caractère doit surtout être étudié, dès l'apparition des besoins sexuels[1].

A l'encontre de Ribot, je ne pense pas que le caractère soit totalement ou nécessairement inné. L'innéité implique d'abord un certain fatalisme qui choque la prudence de l'école déterministe, en même temps qu'elle diminue considérablement le rôle du « milieu » et du « moment ». Avec Bouchard[2], je pense que de même qu'on peut être prédisposé à telle maladie, à telle affection, de même aussi l'innéité peut nous rendre éventuellement candidats à tel caractère ou à tel tempérament. Mais cette prédisposition exclut le fatalisme de l'hérédité, car celle-ci n'a pas souvent la valeur qu'on lui donne.

*
* *

II. Son caractère et conclusions. — Si personne n'a

1. Je compte revenir d'ici peu de temps, dans un travail spécial, sur les modifications apportées au caractère par la puberté.
2. Ch. Bouchard, *Cours de Pathologie générale*, 1902-1903, Paris.

jamais été « un » dans le temps, c'est bien notre fab
il oscille sans cesse de-ci, de-là, il monte la gamm
tous les sentiments; il est blanc aujourd'hui et
demain; il est catholique et mystique quelquefois et libertin, rationaliste la plupart du temps; aujourd'hui il prêche le repentir, demain il ne souhaitera que l'amusement. Il désire tour à tour le monde et la solitude, il loue les femmes d'autrui et jamais la sienne, il parle des enfants d'autrui et jamais du sien, il aime enfin aujourd'hui ce qu'il abhorrera demain. C'est dire suffisamment qu'il n'est pas très aisé de délimiter, avec une précision désirable, le caractère d'un être sans cesse changeant et ondoyant, qui, pour ainsi dire, vous glisse à tout instant, sous la main, alors que l'on croit le tenir.

Il est évident, par ailleurs, que le caractère réellement « un » est à peu près impossible à trouver. Quel est l'homme qui ne déroge jamais à ses habitudes ? Quel est l'homme qui est toujours conséquent avec lui-même ?

L'examen attentif de la classification de Ribot, qui est l'une des plus connues et dont je me suis servi, me permet de ranger La Fontaine :

1° Dans la grande catégorie des caractères amorphes qui sont plastiques à l'excès. Nous ne saurions le classer totalement parmi les « instables », scories de la société qui sont incapables d'action utile ;

2° Il est assurément un « sensitif », car il héberge souvent la mélancolie passagère, qui caractérise le « sensitif » ; il est fréquemment inquiet et craintif, surtout en amour ;

3° C'est un timide, un méditatif, un contemplatif.

Mais, quoiqu'il soit un méditatif, il s'adonne peu souvent

à la contemplation pure et simple. En outre, il déborde parfois le méditatif proprement dit, lequel est capable d'action pratique, pour entrer dans la mentalité du contemplatif, qui se trouve incapable de s'occuper utilement;

4° Il faut aussi le classer parmi les « partiels », car il est dominé, d'une façon bien marquée, par la passion « sensuelle », sous toutes ses formes.

Au total, donc, selon la classification de Ribot, notre Bonhomme aurait un caractère composite, c'est-à-dire qu'il serait un « amorphe » (sensitif-plastique-méditatif) accru d'un « partiel », avec prédominance notoire des passions sexuelles et sensuelles.

Mais La Fontaine se trouve-t-il expliqué à si peu de frais ? Je ne le crois pas. Il est « partiel », ai-je dit, mais il est aussi plusieurs fois « partiel », quoique la passion « sensuelle » nous apparaisse chez lui comme la plus forte. Il est fortement impulsif et il est égoïste aussi. Plusieurs tendances fortes sont en lui, et, si nous voulons connaître toutes les caractéristiques de cet étrange esprit, nous sommes obligés d'abandonner les classifications toutes faites et de nous contenter de la description pure et simple des modalités de son caractère.

Six attributs fondamentaux me paraissent former le « fonds » du caractère de La Fontaine :

1° C'est un « sensuel » dans toute l'acception du mot, parce qu'il a une tendance marquée pour les plaisirs de la « volupté » et pour les plaisirs de la table, etc. ;

2° C'est un visuel-moteur, car ses images visuelles sont les plus fréquentes et les plus riches ;

3° C'est un égoïste pur, car il s'aime beaucoup plus lui-même que quiconque : il oublie vite les bienfaits reçus;

4° C'est un méditatif, mélangé parfois d'un « contempla-

tif », car il rêve souvent ; en outre c'est un inadapté au « réel » pratique et un faible ;

5° C'est un émotif, parce qu'il est très sensitif et très plastique ;

6° C'est un inconséquent, c'est-à-dire qu'il est souvent en contradiction avec ses principes et ses déclarations : il change facilement d'avis ou d'opinion.

Mais, à l'arrière-plan, derrière toutes ces « particularités » d'esprit, je devine aisément un « fonds » de mélancolie et de tristesse en désaccord avec « l'épicurien » habituel que nous connaissons. Dans la joie intense, comme à Vaux, à Bois-le-Vicomte ou dans les salons dorés, la tristesse s'empare souvent de son esprit. Cet état ne dure pas, bien entendu, car le monde lui « sourit » à nouveau ; nous devons cependant tenir compte de cette manifestation intermittente.

Il importe que nous développions un peu mieux maintenant, les différentes modalités du caractère du fabuliste :

a) C'est un sensuel, parce que, dans toutes les étapes de sa vie, il a toujours recherché avec passion les plaisirs les plus fins et les plus charnels. Il invoque sans cesse et de mille manières la déesse de la volupté. Que ne donnerait-il pas pour avoir la satisfaction de faire un bon repas ? Plaisirs de la table, plaisirs de l'amour sont bien les deux « coupes » qu'il réclame le plus souvent et sont bien aussi les deux passions qu'il chante sur tous les tons.

L'amour, qui le visite dès son jeune âge, ne se montre impérieux et tyrannique pour lui qu'après son mariage. C'est le moment où il sème sur sa route aventures sur aventures, où il vit d'amourettes risquées qui ont donné lieu à toutes sortes d'interprétations. Il parle sans cesse des Clymènes, des Philis et des Jeannetons ; il traduit

par surcroît des contes grivois qui montrent bien sa préoccupation favorite.

Sa vision le prédispose ici plus qu'ailleurs à un grand nombre de représentations amoureuses. C'est pourquoi le « blanc » joue chez lui un très grand rôle : il recherche la femme aux yeux brillants, dont les cheveux sont noirs, les dents blanches, les pieds blancs et mignons, la gorge blanche, la poitrine haletante et frissonnante. Il est au paroxysme de la « joie », de la félicité même, lorsqu'il lui arrive de trouver quelque créature qui est « blanche » par tout son être. Il s'écrie alors dans un suprême contentement :

Commençons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, et qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos scions[1], filles de la Nuit[2] et me l'empourprez si bien que cette blancheur ne trouve même pas un asile en son propre temple[3].

Et ce mot « enchanteur » revient sans cesse dans la bouche du fabuliste; la plus belle opinion qu'il puisse avoir d'une femme, c'est de lui trouver de la « blancheur ». Sa beauté ne vaut souvent que par cela :

A laquelle de leurs beautés (des beautés de ses bras) donner l'avantage, à leur forme ou à leur « blancheur », bien que cette dernière fît honte à l'albâtre[4] ?

En parfait sensualiste, en délicat artiste qu'il est, il ne vibre que pour le « blanc » naturel, sans apprêt et sans fard. Il dédaigne ces femmes qui ont trouvé le secret d'être « vieilles » à vingt ans et de paraître « jeunes » à

1. Vos verges.
2. La Colère, la Jalousie et l'Envie ?
3. T. VIII, p. 192-193, *Psyché*, liv II.
4. T. VIII, p. 285, *le Songe de Vaux*.

soixante[1]. Il lui faut toujours du « blanc », mais il exige qu'il soit vrai :

> La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
> Aurait fait honte à Galathée[2].

Je n'en finirais pas de citer des preuves de la préférence bien marquée du fabuliste pour la blancheur en général ; il ne s'excite souvent que par le blanc. Loin de moi la pensée d'en faire quelque « perverti » de l'amour ! Bien au contraire, cette préoccupation de « couleur » nous prouve une fois de plus la finesse de ses tendances artistiques.

Tout le long de sa vie, nous l'avons aperçu, aspirant, aimant, berné, heureux, malheureux, haletant, angoissé, jaloux, craintif, coléreux et mélancolique en l'honneur de la femme. Il a vécu toutes les passions qu'elle peut faire naître chez l'homme ; il a consacré souvent le meilleur de son temps auprès des femmes, il s'est « saturé », pourrais-je dire, des plaisirs voluptueux.

N'oublions pas surtout que, s'il éprouve un si puissant attrait pour la femme, ce n'est pas en pure perte ni pour une fin platonique. Il veut bien faire des jargons « d'amourettes », même « confits » au miel, mais à la condition ou dans l'espoir qu'il en retirera quelque bien. Oui, souvenons-nous que, s'il aime tant la femme, ce n'est pas pour une fin chimérique, ni par dilettantisme, ainsi que l'ont prétendu certains critiques[3], mais bien pour un but précis et naturel. Il ne se paye pas de rêves en cela, et

1. O vous dont la blancheur est souvent empruntée ! T. VI, p. 238, *Poème de la captivité de Saint Malc.*
2. T. VI, p. 18, conte II, 5e partie, *la Clochette.*
3. Brunetière notamment, etc.

il emploie tous les moyens en son pouvoir pour arriver à ses fins, estimant qu'il n'y a que le but qui compte, quels qu'en soient les moyens.

b) C'est un visuel-moteur (nous nous en sommes suffisamment persuadés, par des exemples typiques, que j'ai cités parmi des milliers d'autres), parce que son idéation, son imagination et sa mémoire emploient dans une très grande mesure le sens de la vision, à tel point même que les autres sens ne sont que faiblement représentés dans son idéation. M. Brunetière[1] prétend que La Fontaine observe inconsciemment, comme malgré lui, les vices et les habitudes de son temps. Je ne crois pas qu'il faille accorder à cette opinion toute la portée qu'elle réclame. Certes nous nous sommes rendu compte que sa mémoire, surtout sa mémoire volontaire, n'est pas des plus fidèles, et nous avons constaté que, par surcroît, sa mémoire affective était assez riche. Et je ne sais si l'on peut déduire, du fait qu'il est plutôt réceptif qu'actif, qu'il doive être un observateur inconscient. Derrière l'inertie apparente du fabuliste se cache une activité d'autant plus réelle qu'elle n'apparaît qu'au deuxième aspect. Si La Fontaine était aussi indifférent qu'on le suppose, comment aurait-il pu édifier une psychologie humaine aussi exacte et aussi riche de détails?

c) C'est un pur égoïste, parce qu'il s'aime beaucoup trop lui-même, parce qu'il ne prend aucun soin de sa famille, parce qu'il délaisse son fils, parce qu'il oublie vite les bienfaits de ses protecteurs, et aussi, et surtout parce que c'est un sensuel. Les passionnés de la table et de l'amour s'aiment toujours beaucoup trop eux-mêmes.

1. BRUNETIÈRE, article *La Fontaine*, dans la *Grande Encyclopédie*.

Nous nous séparons donc catégoriquement de Taine[1], qui ne le reconnaît point comme égoïste, aussi bien que nous ne saurions nous contenter de l'égoïsme d'enfant que lui concède Lanson[2]. Sans doute, si la valeur d'un acte est dans le mobile de cet acte, il n'est pas douteux que l'égoïsme de La Fontaine devient moins haïssable que le « moi » de Chateaubriand[3], par exemple, parce que celui-ci pèse, calcule, délibère et veut, tandis que celui-là agit spontanément, impulsivement, naturellement. Mais le résultat est toujours le même et je doute fort que l'égoïsme calculé et conscient, atteigne les proportions, je dirais monstrueuses, de l'égoïsme en partie instinctif du fabuliste !

Du reste, M. Lanson atténue notablement son opinion lorsqu'il déclare « qu'aucun intérêt ne retient le fabuliste quand il aime[4] » et que, parce que cela « lui fait plaisir », il « aime » ses amis[5]. Je suis maintenant d'accord avec cet éminent critique : aimer ses amis parce que cela fait plaisir, c'est être un égoïste, et, consciemment ou non, c'est ne rechercher dans le commerce des hommes qu'une sensation personnelle. Sans doute, La Fontaine prodigue à la femme qu'il aime toutes sortes de gentillesses et d'effusions, mais agir de la sorte c'est réaliser une bonne affaire, c'est donner beaucoup pour recevoir davantage. Au surplus, il faut se défier de cet égoïsme enfantin, c'est-à-dire instinctif, que la raison ne peut ni pénétrer ni guérir; tandis que l'égoïste conscient qui calcule et qui

1. *La Fontaine et ses fables*, p. 29.
2. Lanson, *Manuel de l'Histoire de la Littérature française*, 1 vol. in-12, Paris, Hachette, 1898, p. 550.
3. Voir les *Mémoires d'outre-tombe*, *loc. cit.*
4. Lanson, *Histoire de la Littérature française*, p. 550-551.
5. *Ibid.*

délibère sera toujours accessible à une remontrance : celui-ci peut s'amender parce qu'il est l'œuvre récente et plus ou moins artificielle de l'individu lui-même.

d) C'est un méditatif, un contemplatif parfois, et un impuissant dans la vie pratique. Nous l'avons vu assez souvent, se montrer incapable de diriger sa propre maison et d'accomplir les devoirs de sa fonction administrative, pour qu'il ne nous soit pas permis de douter de son inaptitude aux affaires, fût-ce même les plus élémentaires et les moins ennuyeuses ! Un homme qui se laisse constamment héberger par des amis complaisants, qui mange son fonds avec son revenu, qui emprunte sans cesse, ne saurait être reconnu comme un « brasseur » d'affaires, pas même comme un petit spéculateur ou un petit boutiquier.

J'avoue, cela étant donné, que j'ai du mal à me figurer comment La Fontaine a pu être « attentif, clairvoyant et prudent sur les affaires de ses amis[1] ». Il est l'homme au monde qui aime le moins les affaires et son instinctif égoïsme pourrait être une preuve suffisante de son désintéressement envers les préoccupations d'autrui. Pour s'occuper si bienveillamment de son prochain, il faudrait qu'il fît un effort considérable, qu'il dérogeât à de vieilles habitudes. La Fontaine est un esprit spéculatif, une espèce de philosophe crasseux, qui ne vit que du présent et s'efforce d'éloigner de lui toutes les questions d'ordre pratique, parce qu'il les juge mesquines et terre à terre.

e) Il est un émotif dans toute l'acception du mot : il est un plastique qui réagit sans cesse aux influences sensorielles. J'aime à le répéter, La Fontaine a vécu la plupart

1. Lanson, *Histoire de la Littérature française*, p. 530.

des passions — bonnes ou mauvaises, — il a réagi à une foule d'influences sentimentales. Parfois il aime son épouse, d'autres fois il chante les doux avantages du concubinage. Aujourd'hui il glorifie le vin et la femme, demain il déplore son inconduite et sa paresse. Dire après cela, avec Taine[1], que « ses émotions sont parmi ce qu'il y a de bon et de beau dans l'homme », ce serait de l'inconséquence. Sans doute quelques-unes de ces émotions sont nobles et esthétiques, mais combien d'autres appartiennent à l'homme sensuel, indolent et licencieux ? N'oublions pas qu'il a dit un beau jour : « Il n'est rien qui ne me soit souverain bien. » Certes, s'il n'a jamais accompli d'acte délictueux, il n'en a pas moins commis des actions que sa conscience devait lui reprocher fortement : passe à la rigueur pour l'époux, mais a-t-il été un bon père ? Dieu me garde d'insinuer qu'il est plus ou moins respectable ou consciencieux, je veux simplement constater qu'il s'est fait parfois l'apologiste de sentiments qui, au lieu d'ennoblir l'homme, le rabaissent. Telle est ma pensée avec rien de plus, mais rien de moins.

f) Enfin, c'est un inconséquent, c'est-à-dire un impulsif, qui change sans cesse d'avis, d'opinion et de conduite. Il est à la merci des influences du moment, il pleure et il rit tour à tour du même sujet, il loue aujourd'hui ce qu'il condamnera demain. Malgré cela, on ne saurait contester sa sincérité : ce n'est pas un fourbe ni un dilettante et, pour ma part, j'ai tenu le plus grand compte de ses propos et de ses déclarations. Sa nature spontanée, son langage sans ambages, le mettent à l'abri de toute critique malveillante, c'est-à-dire écartent l'hypothèse qui en ferait un malin et un hypocrite.

1. Taine, *La Fontaine et ses Fables*, p. 36.

Aussi Doumic a eu peut-être tort d'attacher de l'importance à la déclaration de Perrault, qui n'est, au fond, qu'une boutade ou mieux, qu'un simple jeu d'esprit :

Il (La Fontaine) n'a jamais dit ce qu'il pensait, n'a jamais fait ce qu'il voulait faire[1].

S'il est clair que la sincérité du fabuliste ne soit pas douteuse — je ne répéterai pas encore ce que j'ai si souvent dit — j'admettrai volontiers que la deuxième proposition de Perrault est à moitié juste : non, il n'a pas toujours échoué dans les poursuites de ses désirs, mais il y a échoué assez souvent. C'est un impulsif et un faible qui dédaigne l'effort et qui ne « veut » que lorsqu'il y a plaisir à vouloir. Il a voulu faire des fables, des contes et des pièces de théâtre parce que cela l'amusait.

Taine n'est pas loin de la vérité lorsqu'il affirme qu'il y a deux « moi » en La Fontaine : l'un se révèle à nous d'ordinaire, l'autre est resté impénétrable ; « rien n'eût pu l'asservir[2] ». Ce dernier jugement ne peut être reconnu comme exact que si on l'apprécie d'un point de vue purement fictif. En fait, la conclusion de Taine n'acquiert quelque valeur que si on la fait suivre d'explications et de restrictions que cet auteur, n'avait pas soupçonnées ou qu'il avait méconnues.

Nous avons distingué deux principaux philosophes ou deux hommes dans La Fontaine, mais nous aurions bien pu en trouver un troisième ou un quatrième, si nous l'avions voulu. Il est « changeant et ondoyant ». Mais, quel que soit le nombre de personnalités que l'on puisse

1. Perrault, cité d'après Doumic : *Histoire de la Langue et de la Littérature françaises:* — Petit de Julleville, article *La Fontaine*.
2. *La Fontaine et ses Fables*, p. 19.

reconnaître chez lui, elles sont toutes également bien dessinées, car elles s'affirment franchement et librement.

Faire de La Fontaine un personnage mystérieux à deux faces, dont l'une n'a jamais connu aucune ambiance, aucune souillure, c'est énoncer une vue intéressante, mais ce n'est pas fournir un argument. Tenons-nous en donc aux déclarations mêmes du fabuliste, qui ne manque jamais une occasion de nous faire connaître sa pensée, de nous vider son sac. Par ce qu'il dit de lui-même, son caractère, sa personnalité est assez originale, assez compliquée sans qu'il soit nécessaire de lui créer un arrière-moi, une espèce de sanctuaire ou d'oratoire caché, que nul n'a pu connaître et n'a pu pénétrer. N'oublions pas qu'il parle toujours franchement et librement, à son avantage comme à son désavantage, où qu'il soit et en quelque situation qu'il se trouve. Toutes les épaisseurs, toutes les couches constitutives de son âme, si l'on peut dire ainsi, sont également cristallines, car il est l'ennemi juré de la fourberie et de l'hypocrisie.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION. — Ainsi nous apparaît, dans ses grandes lignes, le caractère du fabuliste. Nous avons pu voir qu'à l'instar de tout homme, il a notablement suivi l'influence des goûts et des traditions littéraires de son temps [1].

Sa conduite déréglée n'est pas une rare exception au XVII[e] siècle, quoi qu'en dise Taine [2], et, dans cette affaire, le fabuliste est plutôt le mené que le meneur. Du reste la cour, la noblesse, le haut clergé, les moines et les nonnes mêmes sont loin de mener cette vie « régulière et réflé-

1. BRUNETIÈRE, *Grande Encyclopédie*, article *La Fontaine*, *loc. cit.*
1. TAINE, *La Fontaine et ses fables*, p. 19.

chie dont nous entretient le critique; au contraire, dans les hautes sphères sociales, l'on compte un certain nombre de viveurs et de libertins. Les Conti, les Bouillon et les Vendôme, sans oublier la bonne abbesse de Mouzon, s'adonnent fiévreusement aux plaisirs de la vie facile.

Durant toute sa vie, Jean a eu la bonne chance de rencontrer des bonnes âmes qui l'ont aimé, qui ont suppléé heureusement à son incapacité pour la vie pratique. Ses fables ont plu à une bonne partie de la société choisie du temps, et il est remarquable de noter que la marquise de Sévigné, M[me] de La Sablière et le distingué Fénelon ont couvert son œuvre d'éloges. Si celle-ci n'a pas toujours été appréciée à sa juste valeur, il n'en est pas de même pour l'homme, car mille preuves nous attestent qu'il est aimé et fêté même partout où il passe. N'était-il pas très recherché dans les salons et les ruelles? M. Lanson[1] a bien raison de dire que La Fontaine a été fort estimé de ses contemporains. Parce que Louis XIV et Boileau n'ont pas daigné s'occuper de la fable, ni de l'œuvre du fabuliste, faut-il en induire qu'il n'a pas été aimé de la société de son temps? Les documents nous montrent, au contraire, qu'il est recherché et apprécié malgré tout, en tant qu'écrivain, et affectionné en tant qu'homme. Boileau lui-même essaye vainement de faire des fables diligentes, montrant ainsi qu'il ne dédaigne pas l'apologue, mais qu'il subit l'influence, en ce cas fâcheuse, d'un roi autoritaire et impérieux.

* * *

Telle est donc la physionomie de La Fontaine avec tout ce qu'elle contient d'intéressant pour le psychologue. A

1. Lanson, *loc. cit.*, p. 551.

tous les moments de son évolution, à chacune de ses déclarations, le fabuliste n'a cessé de nous apparaître comme un esprit éminemment personnel, comme un écrivain génialement original. Nous l'avons vu tantôt subir l'influence du « milieu » et tantôt réussir à s'en affranchir. Nous nous sommes intéressés à son idéation visuelle-motrice, à son imagination sobre, mais pétillante, à la richesse de sa mémoire affective, à l'originalité de sa langue, à sa sensibilité délicate, à son affectivité très plastique, en même temps qu'à sa faiblesse de volonté et à ses manies mentales. Le philosophe curieux, le savant renseigné et le psychologue pénétrant et perspicace qui se sont révélés à nous, n'ont pu que nous émouvoir, car nous ne nous attendions pas à rencontrer chez lui un aussi grand nombre d'aptitudes et de qualités.

Son caractère, composite, « bizarre », fait d'amorphe, de sensitif et de contemplatif, a dû emprunter aussi la catégorie des « partiels » pour être à peu près expliqué : nous avons obtenu ainsi une personnalité « composite », originale et bien personnelle. La rigidité de ce mot-formule nous a fait préférer, à tort ou à raison, l'énumération pure et simple des modalités fortes de son caractère; six tendances nous ont paru étouffer toutes les autres, c'est-à-dire que six tendances nous ont semblé expliquer son caractère : 1° c'est un sensuel dans toute l'acception du mot, parce qu'il recherche passionnément les plaisirs de la table et les plaisirs de la volupté ; 2° c'est un visuel-moteur, parce qu'il emploie de préférence et trop exclusivement même le sens visuel dans son idéation ; 3° c'est un égoïste pur, parce que constamment, il méprise les devoirs sociaux et familiaux les plus élémentaires, parce qu'il ne recherche en toute circonstance que son bon plai-

sirs; 4° c'est un méditatif, car il ignore ou méprise la vie pratique, se laisse héberger durant toute sa vie et ne montre aucun souci de se suffire à lui-même; 5° c'est un méditatif, un plastique, puisqu'il subit les influences de toutes sortes de sentiments ou d'événements, puisqu'il recherche la passion et la jouissance ; 6° c'est un « inconséquent », un impulsif, parce qu'il change d'avis ou de conduite comme de goût et de maîtresse, parce que, malgré sa candide sincérité, il s'affuble de mille manières et porte sans le vouloir « l'habit » de plusieurs paroisses.

La Fontaine est l'un des plus curieux écrivains, et, en tant qu'homme, l'un des plus incompris qu'ait possédés le génie français, pour ne pas dire l'humanité tout entière.

Il est le représentant peut-être le plus pur de l'esprit gaulois et par extension de l'esprit français. Il excelle à raconter, à dire avec une clarté et avec une précision parfaites, sur un ton élégant et courtois, de légères comme de profondes choses.

Les littératures étrangères comptent, sans aucun doute, des écrivains et des penseurs équivalents — Molière étant excepté — à Descartes, Racine, Voltaire, Victor Hugo, Lamartine, Auguste Comte, etc..., mais elles n'ont jamais pu nous opposer un rival sérieux de La Fontaine : c'est que notre immortel fabuliste est éminemment français, et nous pouvons affirmer que ce qui appartient en propre à la « douce France » ne supporte aucune comparaison, ou, pour mieux dire, ne peut être égalé.

Mais, reconnaissons-le, l'écrivain est, chez La Fontaine, plus méritant que l'homme, parce que celui-la une valeur intrinsèque et originale, tandis que celui-ci, s'il possède un « état mental » et un « caractère » spécifiques et intéressants, est, par contre, trop esclave des passions de toute nature.

Je trouve admirable ce fonds de sincérité, qui le fait s'excuser, s'accuser même naïvement et sincèrement de ses fautes et de ses incartades; il est « bonhomme » en cela. Nous devons lui en tenir le plus grand compte et lui pardonner, sans réserve — si l'on me permet de parler de la sorte — car, s'il fut égoïste, impulsif et le reste... c'est en toute sincérité et en toute bonne foi. Toutes ses actions, tous ses gestes sont assurément provoqués par une égale « pureté d'intention ». Sa conscience, sa personnalité morale n'a ni fonds, ni arrière-fonds secret ou mystérieux ; elle est, pour ainsi dire — et j'aime à le répéter — également cristalline sur toutes ses faces, également sincère dans tous les jugements qu'elle porte, dans toutes les actions qu'elle accomplit.

APPENDICES

I

Mon rôle de psychologue ne m'obligeant pas à rétablir une biographie méthodique du fabuliste, je crois combler une lacune en joignant ici une chronologie biographique des principaux événements de sa vie. L'aspect simplifié de ce tableau permettra, au lecteur, de connaître rapidement les dates importantes de la vie de La Fontaine.

CHRONOLOGIE BIOGRAPHIQUE DE LA FONTAINE

1619, 7 janvier. — Naissance, à Château-Thierry, de François de Maucroix, qui sera le grand ami de La Fontaine.

1621, 7 ou 8 juillet. — Naissance, à Château-Thierry, de Jean de La Fontaine.

1623, septembre : 2 ans. — Naissance de Claude de La Fontaine, frère puîné du poète.

1624, septembre : 3 ans. — Ministère de Richelieu. — Abaissement des grands. — Ruine des protestants et de la Maison d'Autriche. — Relèvement de la France.

1633, septembre : 12 ans. — Naissance de Marie Héricart, fille du lieutenant civil et criminel de la Ferté-Milon. Ce sera la femme du fabuliste.

1634 à 1647, septembre : 13 ans à 24 ans. — Mort de la mère du fabuliste. — L'époque exacte de cette mort est inconnue.

1635, septembre : 14 ans. — Richelieu fonde l'Académie française.

1637, septembre : 16 ans. — Descartes publie son *Discours de la Méthode*. — La Fontaine critiquera violemment, plus tard, les théories de Descartes sur l'automatisme des bêtes.

1641, 27 avril : 20 ans. — La Fontaine, timide et rêveur, entre à l'Oratoire.

1641, octobre : 26 ans. — Son frère, Claude, l'y suit.

1642, octobre : 21 ans. — Mort de Richelieu.

1642, octobre : 21 ans 1/2. — La Fontaine quitte l'Oratoire, car la piété ne fait point son affaire, et vient faire son droit à Paris.

1643, octobre : 22 ans. — Mort de Louis XIII. — Régence d'Anne d'Autriche. — Ministère de Mazarin. — Époque des Frondes.

1647, 7 avril : 26 ans. — François de Maucroix, dont l'amour malheureux avec Mlle de Joyeuse le désespère, achète un canonicat à Reims.

1647, fin : 26 ans 1/2. — Mariage de Jean de La Fontaine avec Marie Héricart, à peine âgée de quinze ans. Par cette alliance, La Fontaine devient le parent de Racine. Sa femme lui apporte 30.000 livres, dont 10.000 entraient dans la communauté. La Fontaine apporte les biens qui lui viennent de sa mère et 10.000 livres que lui donne son père, dont 5.000 pour la communauté. En outre, celui-ci lui cède sa charge de maître particulier des Eaux et Forêts.

Au point de vue pécuniaire, rien n'empêche le jeune ménage d'être heureux.

1649, 21 janvier : 28 ans. — Son frère Claude lui abandonne ses biens, moyennant une rente de 1.100 livres à lui servir dès la mort du père. — Dans cet acte, le fabuliste est mentionné comme avocat au parlement.

1650, janvier : 29 ans. — Son frère Claude quitte à son tour l'Oratoire et devient prêtre oratorien de Reims. — Descartes publie le *Traité des Passions*.

1653, octobre : 32 ans. — Naissance de son fils Charles.

1654, octobre : 33 ans. — La Fontaine publie son premier travail :

adaptation de l'*Eunuque* de Térence. Cette pièce fut représentée deux ou trois fois.

1656, octobre : 35 ans. — Vente de la ferme de Damart, près la Ferté-Milon, à Louis Héricart, son beau-frère. C'est ici le point de départ du gaspillage et des embarras d'argent de La Fontaine.

1656, hiver : 35 ans. — La Fontaine va faire un séjour chez l'ami Maucroix, à Reims. Ce ne sera ni le premier,ni le dernier. La présence de La Fontaine à Reims nous est connue par les lettres qu'il envoie, de cette ville, à son oncle Jannart.

1657 : 36 ans. — La Fontaine, s'endettant chaque jour de plus en plus, quitte sa femme pour venir chercher fortune à Paris. Il est présenté probablement à Foucquet par son oncle Jannart. Le surintendant l'admet à la cour de Vaux. Il ne reviendra vers son épouse et son fils que de temps à autre.

1658, 18 avril : 37 ans. — 1° Mort du père du fabuliste. Cette succession laisse peser sur la tête de La Fontaine un passif de 32.892 livres. Il sera incapable de faire face à une telle créance.

1658, été : 37 ans. — 2° Autre séjour à Reims. Maucroix l'a sans doute fait appeler pour le distraire de la mort de son père. La Fontaine a peut-être aussi quelque argent, et il s'empresse d'aller retrouver son joyeux ami pour le dépenser !

3° Son frère Claude, peu satisfait du premier contrat, se ravise et l'oblige à lui verser 8.225 livres et à payer ses dettes provenant des héritages paternel et maternel.

4° La Fontaine publie l'*Ode à Mme la surintendante*, l'*Epître à Foucquet*, l'*Adonis* (œuvre d'un précieux).

1659, janvier : 38 ans. — 1° Sur les instances des parents, en raison du mauvais état de ses affaires, La Fontaine se sépare de « biens » d'avec sa femme.

2° Il est maintenant poète attitré de Foucquet ; c'est un gazetier de grand seigneur. Il se lie avec Molière, alors âgé de trente-sept ans.

1660, janvier : 39 ans. — La Fontaine entre en relations avec son parent Racine, qui n'a que vingt et un ans et qu'il

présente ensuite à Molière. — Boileau vient de se faire connaître par ses premières *Satires*.

1661, janvier : 40 ans. — 1° Avènement de Louis XIV, âgé de vingt-trois ans à peine ;

2° Malpighi, botaniste italien, montre, à l'aide du microscope, récemment inventé, la circulation capillaire et complète ainsi la découverte de Harvey ;

3° Foucquet donne, dans son château de Vaux, près de Melun, en l'honneur du jeune roi, des fêtes si luxueuses et si grandioses que cela déplaît à Louis XIV, qui soupçonne déjà le surintendant de dilapider le trésor national.

1661, 5 septembre. — 4° Foucquet, protecteur de La Fontaine, accusé de malversations, est arrêté à Nantes. Son premier commis, Pellisson, académicien et ami du fabuliste, subit le même sort. Plus tard, on les enferme à la Bastille. La Fontaine est très attristé, sur le moment, de cette catastrophe. Le procès dure trois ans.

5° Louis XIV nomme Colbert en remplacement de Foucquet. Le nouveau surintendant, très intègre et très énergique, devient le protecteur attitré des lettres et des sciences.

1662 : 41 ans. — 1° La Fontaine retourne momentanément à Château-Thierry. Il vient de perdre son père nourricier, le surintendant Foucquet;

2° Par application d une nouvelle ordonnance du roi, La Fontaine se voit condamné à une amende de 2.000 livres pour usurpation du titre d'écuyer. Cela l'émeut beaucoup.

1663, 23 août : 42 ans. — 1° La Fontaine accompagne son oncle Jannart, substitut de Foucquet, dans son exil, au parlement de Limoges. Chemin faisant, il s'attriste longuement, à Amboise, devant la forteresse où fut enfermé le surintendant. Durant ce voyage, il écrit à sa femme des lettres spirituelles et du plus grand intérêt.

1663, novembre. — 2° Retour à Paris. Il fait alors la connaissance de Boileau, à qui il présente Racine (ce serait un peu plus tôt selon Brossette).

1664, 14 juin : 43 ans. — La Fontaine prête serment comme gen-

tilhomme servant de la duchesse douairière d'Orléans. Il fréquente maintenant assidûment les Bouillon et les Conti.

1665 : 44 ans. — 1° Il publie la première partie des *Contes*.

2° M. de Bouillon ayant imité la querelle de *la Joconde*, de l'Arioste, La Fontaine en publie une deuxième adaptation dans le premier livre des *Contes*. Cela donne lieu à une discussion. Laquelle des deux est préférable? Boileau prend résolument la défense du fabuliste et Molière refuse de se prononcer sur ce sujet.

1666, 7 août : 45 ans. — Colbert, dans une lettre sévère, réprimande La Fontaine sur la singulière façon dont il comprend ses fonctions de maître particulier des Eaux et Forêts.

1667 : 46 ans. — Il publie la deuxième partie des *Contes*.

1668 : 47 ans. — La Fontaine publie les six premiers livres des *Fables*.

1669, 31 janvier : 48 ans. — 1° Il publie *les Amours de Psyché*, qu'il dédie à la duchesse de Bouillon, sa protectrice.

La Fontaine fréquente maintenant les plus joyeuses et les plus « libertines » compagnies.

1671 : 50 ans. — 1° Le fabuliste publie *le Songe de Vaux*, écrit en 1658, et qui lui avait coûté trois années d'efforts. Les circonstances que l'on sait, l'avaient empêché de le publier plus tôt.

2° Publication de la troisième partie des *Contes*.

1672 : 51 ans. — 1° La Fontaine se débarrasse de sa charge de maître particulier des Eaux et Forêts.

2° La duchesse d'Orléans venant de mourir, il trouve une protectrice et une amie des plus affectueuses en M[me] de La Sablière. Là, il entre en relations avec le philosophe Bernier, avec l'abbé Chaulieu et le marquis de la Fare.

1673 : 52 ans. — 1° Publication du poème, *la Captivité de Saint Malc*, dans le but de plaire à Port-Royal. La Fontaine semblait vouloir alors se convertir, et d'aucuns disent même que ce poème était une forme de sa pénitence ;

2° Mort de Molière. La Fontaine composa pour lui cette épitaphe :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.

3° Publication de *l'Art poétique* de Boileau, qui ne dit mot de la « Fable ».

4° Publication de la quatrième partie des *Contes*.

1675 : 54 ans. — 1° Interdiction des derniers *Contes*, publiés à Mons en 1674-1675, sans nom d'auteur, par le lieutenant de police, La Reynie ;

2° Racine et La Fontaine fréquentent assidûment, à cette époque, la Champmeslé, artiste célèbre.

1676, 2 juin : 55 ans. — Vente de la maison natale du fabuliste, sise à Château-Thierry, rue des Cordeliers, à Antoine Pintrel, son parent. Le prix, 11.000 livres, permet au Bonhomme de se liquider envers le même parent et de rembourser son oncle Jannart, qui l'a obligé si souvent.

1678 : 57 ans. — Publication des VII°, VIII°, IX°, X°, XI° livres des *Fables*. Elles sont en tout point dignes des précédentes, par leur naturel, leur simplicité et leur portée morale.

1680 : 59 ans. — Visites fréquentes accompagnées de festins et de « ribaudes » chez la Champmeslé, les Conti, les Bouillon et les Vendôme, gens licencieux du temps ;

2° Mort de Foucquet à la forteresse de Pignerol. La Fontaine n'en sait peut-être rien ; mais, dans tous les cas, il n'en dit pas un mot.

1682 : 61 ans. — Publication du poème du *Quinquina*. Le fabuliste essaye de s'y attirer la bienveillance de Colbert.

1683, 6 septembre : 62 ans. — 1° Mort de Colbert.

2° La Fontaine, appelé à le remplacer à l'Académie par un vote très favorable, est refusé par le roi, qui le renvoie à plus tard.

1684, 24 avril : 63 ans. — 1° Vote de l'Académie française en faveur de Boileau, le favori du roi. Il obtint par deux fois 20 suffrages sur 20. « Et maintenant, dit le roi, vous pouvez recevoir incessamment M. de La Fontaine, il a promis d'être sage. »

1684, 2 mai. — 2° Réception de La Fontaine à l'Académie française. Il lit un discours, dédié à Mme de La Sablière, et qui est resté célèbre. L'abbé de La Chambre, le récipiendaire, exhorte vivement le fabuliste au sérieux et à la piété. Il promet tout,

mais il recommence de plus belle quelque temps après. C'est plus fort que lui.

1684, 7 juillet. — 3° Réception de Boileau à l'Académie. La Fontaine y lit une nouvelle fable, *le Renard, le Loup et le Cheval.* Ayant dû accompagner le roi dans un voyage, Boileau, quoique reçu avant, n'entre à l'Académie qu'après le fabuliste.

1684, 31 juillet. — 4° Révocation de l'Édit de Nantes.

1685, 22 janvier : 64 ans. — Révocation de l'abbé Furetière de l'Académie pour s'être arrogé le droit de faire un *Dictionnaire* malgré le privilège de la Compagnie. Quoique son ami, La Fontaine vote impartialement pour son exclusion, faisant passer, cette fois, la justice avant le sentiment ; Boileau, ami personnel de Furetière, gardera rancune au Bonhomme de sa manière d'agir.

1687, 27 janvier: 66 ans. — 1° Querelle des Anciens et des Modernes, suscitée par le poème de Charles Perrault, *le Siècle de Louis le Grand.* La Fontaine défend énergiquement les Anciens.

2° La Fontaine projette de faire un voyage en Angleterre, où se trouve la duchesse de Bouillon. La Fontaine est à nouveau très à court d'argent, et, malgré cela, il voudrait aller rejoindre son amie et Saint-Évremond.

Son entourage constate que ses facultés mentales s'affaiblissent. D'aucuns même le disent fou. Il y a de l'exagération dans cette dernière assertion.

1691, 28 novembre : 70 ans. — Représentation, à l'Académie royale de musique, de *l'Astrée,* le seul opéra de La Fontaine qui vaille quelque chose.

1692 : 71 ans. — La Fontaine est très malade : il fait amende honorable à l'abbé Pouget. S'il guérit, il ne s'occupera plus que d'œuvres pieuses : il n'a tenu qu'en partie cette promesse.

1693, 6 janvier : 72 ans. — 1° Mort de Mme de La Sablière, sa grande bienfaitrice, sa deuxième mère. Cette mort l'oblige à quitter la maison de la rue aux Vaches, quartier du Luxembourg. M. d'Hervart, qui le rencontre, lui propose de le prendre chez lui, rue de la Plâtrerie, aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau : « J'y allais », répond notre fabuliste.

2° La Fontaine publie son XII° livre de *Fables*. Plusieurs d'entre elles avaient déjà paru séparément. Ces dernières *Fables* sont en tout point dignes des précédentes. Et l'on ne s'aperçoit ainsi que peu ou pas de son affaiblissement mental. La moralité pessimiste de la fable *le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire*, peut seule nous avertir qu'il y a quelque chose de changé dans La Fontaine.

1695 : 74 ans. — 1° La Fontaine va peu dans le monde; il passe son temps à écrire des poèmes de piété.

1695 : 15 février. — 2° La Fontaine s'évanouit rue du Chantre.

1695, 16 février. — 3° Il écrit une lettre à Maucroix pour l'avertir de sa fin : il se sent partir.

1695, 13 avril : 73 ans et 10 mois. — 4° La Fontaine meurt à l'hôtel d'Hervart, dans une piété admirable et toute chrétienne (Charles Perrault).

5° Sa femme ni son fils n'assistent à ses derniers moments. Racine s'y trouve vraisemblablement. Maucroix le pleure beaucoup, et Fénelon fait de lui une apologie touchante qui montre combien il aime cette douce et étrange figure qui disparaît.

II

Je reproduis ici, *in extenso*, une des lettres les plus curieuses du fabuliste; elle est adressée à Mme Ulrich, qui fut assez longtemps son amie; nous y voyons le Bonhomme aux prises avec l'amour et sous le coup des sentiments de crainte et d'angoisse ; il redoute que le mari légitime ne les surprenne ! Il en tremble de peur !

Octobre 1688 [1].

*A Madame *** (Ulrich)*

J'ai reçu, Madame, une lettre de vous, du 28e du passé, et vous avois écrit une seconde lettre où il n'y avoit remontrance aucune. Comme vous n'avez pas résolu de profiter de celles que je vous ai faites, je vous suis fort obligé de ce que vous me dispensez de vous en faire d'autres à l'avenir ; c'est là tout à fait mon compte. Je n'ai nullement le caractère de Bastien le remontreur : c'est un quolibet.

Cependant délivrez-moi le plus tôt que vous pourrez de l'inquiétude où je suis touchant le retour de votre époux, car je n'en dors point. Cela et mes rhumes me vont jeter dans une insomnie qui durera jusqu'à ce que vous soyez à Paris. Joignez à tous ces ennemis du sommeil (ceci est dit poétiquement) l'amitié violente que j'ai pour vous, et vous trouverez beaucoup de nuits où j'aurai le temps de m'occuper du souvenir de vos charmes et de bâtir des châteaux. J'accepte, Madame, les perdrix, le vin de Champagne et les poulardes, avec une chambre

1. T. IX, p. 422, 423 et 424.

chez M. le marquis de Sablé, pourvu que cette chambre soit à Paris. J'accepte aussi les honnêtetés, la bonne conversation et la politesse de M. l'abbé Servien, et de votre ami[1]. En un mot, j'accepte tout ce qui donne bien du plaisir ; vous en êtes toute pétrie. Mais j'en viens toujours à ce diable de mari, qui est pourtant un fort honnête homme. Ne nous laissons point surprendre. Je meurs de peur que nous ne le voyions, sans nous y attendre, comme le larron de l'Evangile. Evitons cela, je vous en supplie, et si nous pouvons ; car je ne suis pas un répondant trop sûr de son fait, non plus que Madame, dont je me suis porté pour caution envers un époux qui est quelquefois un peu mutin. Vous paierez de caresses pleines de charmes ; mais moi, de quoi paierai-je ?

Adieu, Madame, aimez-moi toujours, et me maintenez dans les bonnes grâces des deux frères[2]. Qui a tâté d'eux un moment sans plus ne peut s'en passer qu'avec une peine à laquelle je renonce de tout mon cœur.

J'ai vu M[lle] Thérèse, qui m'a semblé d'une beauté et d'un teint au-dessus de toutes choses. Il n'y a que la fierté qui m'en choque. Ne vous êtes-vous pas aperçue que votre fille étoit une fière petite peste ? Je la verrai encore aujourd'hui, s'il plaît à Dieu.

Ne nous laissons pas surprendre, je vous en prie. Je m'informerai : mais qui diantre sait précisément quand on reviendra ? Les jours vous sont des moments en la compagnie des deux frères, et ils me sont des semaines en votre absence. Ne vous étonnez donc pas si je crie si haut, et si je rebats toujours une même note.

1. Les fils Servien étaient très connus par leurs étranges débauches (Saint-Simon).

2. Servien, déjà cité, fils du marquis de Sablé, surintendant des Finances.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CHAPITRE I

Antécédents du fabuliste

CHAPITRE II

Sa mémoire. — Ses associations d'idées

CHAPITRE III

Son Imagination. — Sa méthode de composition Sa langue

CHAPITRE IV

Sa sensibilité. — Son affectivité. — Sa volonté

CHAPITRE V

Sa Philosophie

CHAPITRE VI

Sa Psychologie

